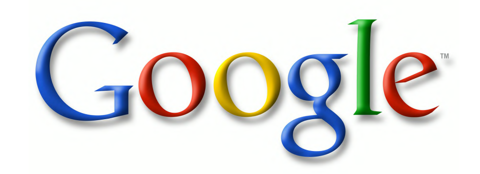
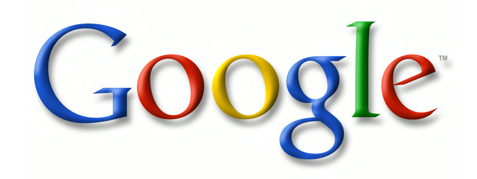
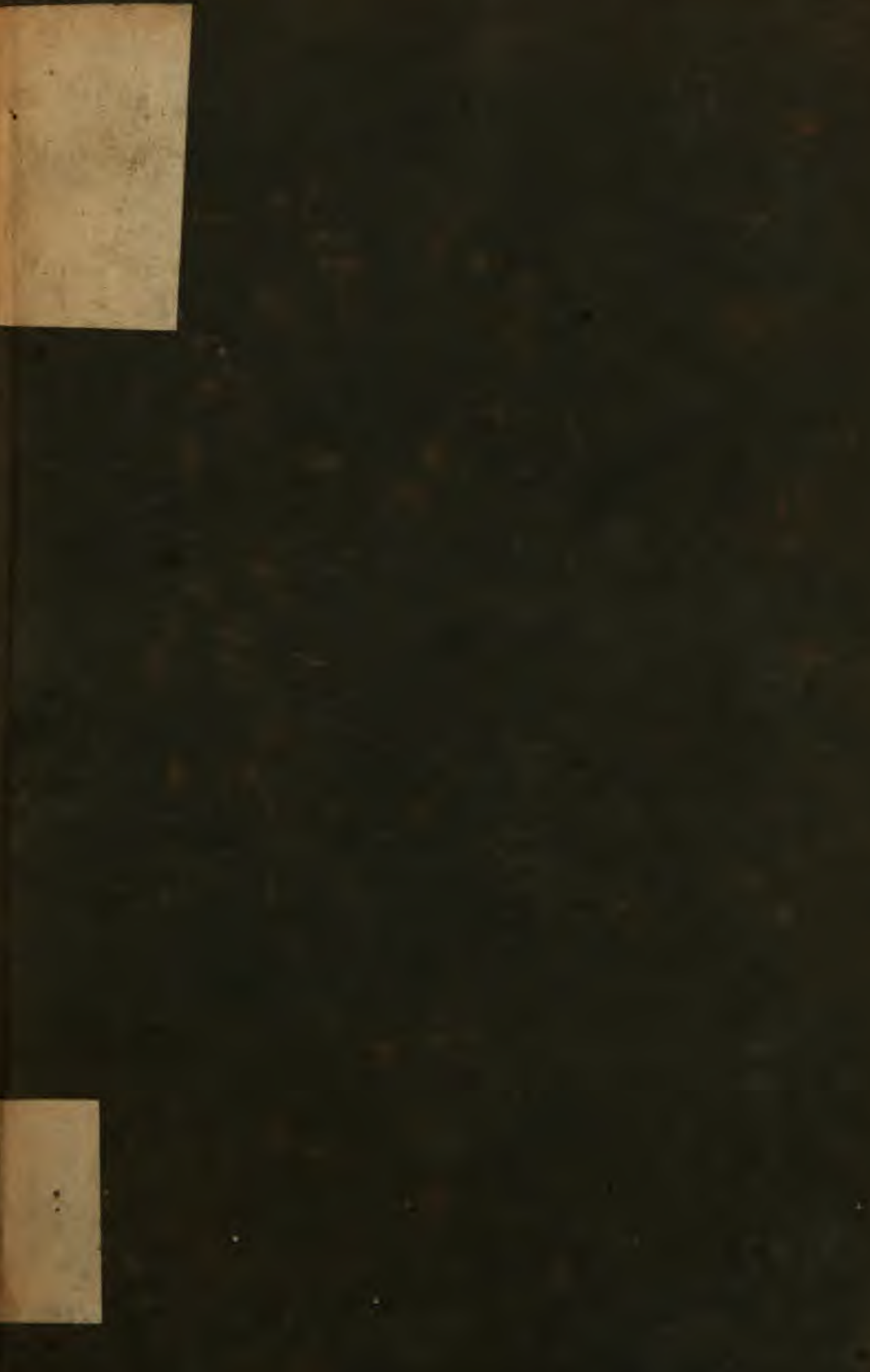
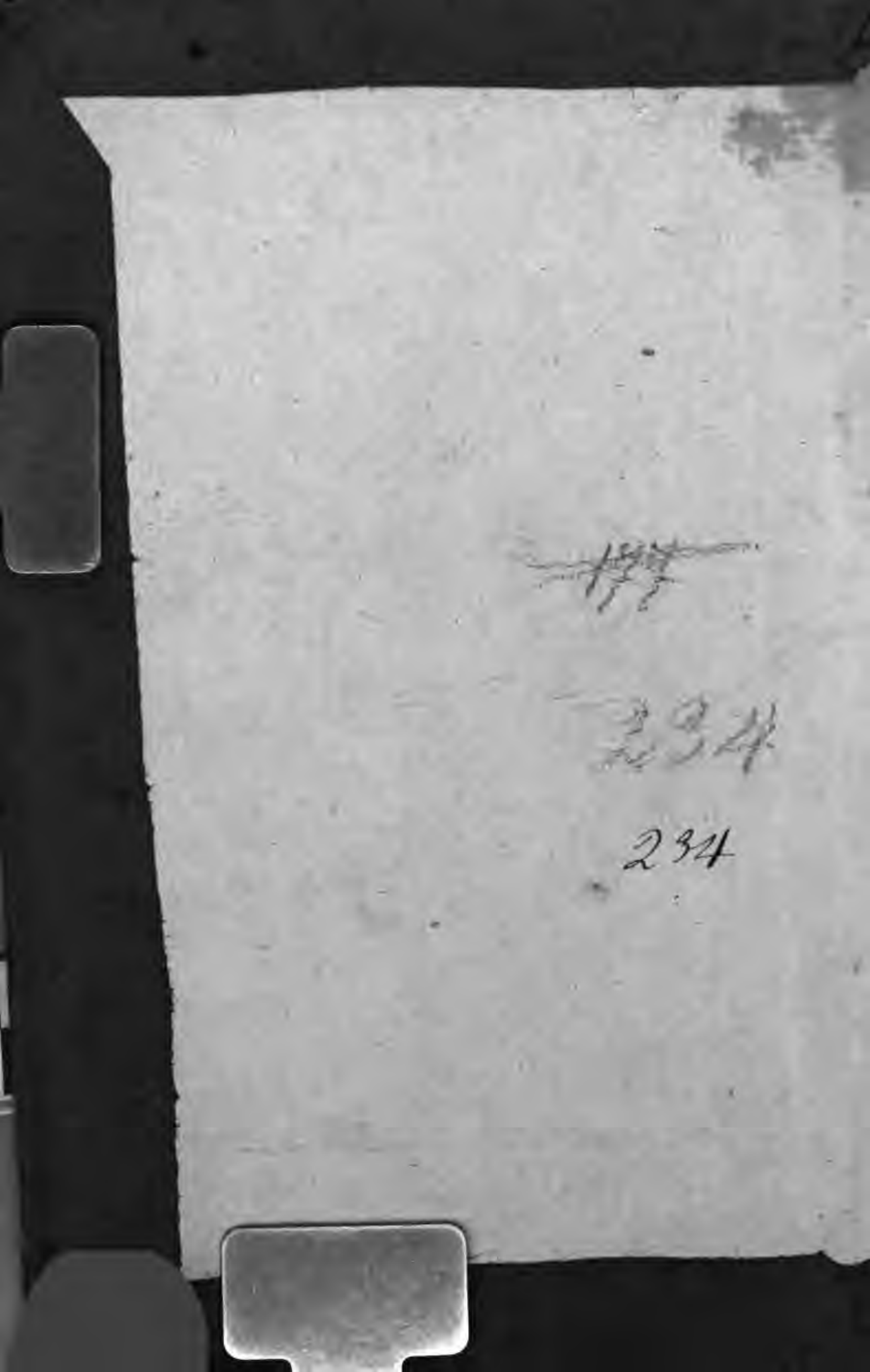







~~177~~
234
234


AZ 7611

# VOYAGES

DE

# MIRZA ABU TALEB KHAN.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CHARLES, RUE DE THIONVILLE, N°. 36.

# VOYAGES

DE

# MIRZA ABU TALEB KHAN,

## EN ASIE, EN AFRIQUE ET EN EUROPE,

PENDANT LES ANNÉES 1799, 1800, 1801, 1802 et 1803;

ÉCRITS PAR LUI-MÊME EN PERSAN.

Suivis d'une réfutation des idées qu'on a en Europe sur la liberté des femmes d'Asie; par le même auteur.

LE TOUT TRADUIT DU PERSAN EN ANGLAIS,

PAR M. CHARLES STEWART, Ecuyer, M. A. S. Professeur de Langues Orientales au Collége de la Compagnie des Indes Orientales à Hertfort.

ET TRADUIT DE L'ANGLAIS EN FRANÇAIS

PAR M. J. C. J. [Hendrik Jansen]

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, ancien hôtel de Lauragais, rue de Lille, n°. 17, vis-à-vis des Théatins;
Et à STRASBOURG, même maison de commerce.

1811.

# TABLE

## DES CHAPITRES.

# TOME II.

Fin de la Table des Chapitres.

# PRÉFACE

## DU TRADUCTEUR FRANÇAIS.

IL nous reste peu de chose à observer sur les voyages de Mirza Abu Taleb Khan, que nous offrons ici au public, après ce que M. Charles Stewart en a dit dans la préface qu'il a placée à la tête de sa traduction anglaise de cet ouvrage.

Nous devons remarquer seulement qu'on ne sera pas étonné de la manière dont notre voyageur décrit souvent les objets qui ont fixé son attention, si l'on prend la peine de considérer que les circonlocutions dont il se sert, lui étaient nécessaires pour faire comprendre ses idées aux Indiens ses compatriotes, qui ne connaissaient pas les termes techniques qu'il aurait dû employer, et qu'il ignorait peut-être lui-même, malgré le long séjour qu'il avait fait en Europe. Il nous semble d'ailleurs que cette manière de narrer sert à prouver la vérité et l'originalité de son récit.

Quant à l'intérêt des choses mêmes dont il rend compte, c'est au lecteur à en juger; mais nous pensons que cet ouvrage renferme des anecdotes piquantes et des observations judicieuses rendues avec clarté et précision.

L'itinéraire de Constantinople à Bassora nous a paru précieux pour la géographie, par l'indication exacte qu'on y trouve de tous les endroits placés sur cette route, et de la distance qui les sépare. Et ce que notre voyageur dit des Wahabis, offre, selon nous, beaucoup d'intérêt, surtout après la lecture que nous venons de faire de l'excellent ouvrage de M. de Corancé, sur cette tribu arabe, dont les mouvemens fixent aujourd'hui l'attention de la cour ottomane.

L'auteur n'a indiqué la plus grande partie des noms des personnes dont il parle que par des lettres initiales. Nous avons cru devoir remplir ceux dont nous sommes certains d'avoir reconnu les véritables personnages.

---

# PRÉFACE

## DU TRADUCTEUR ANGLAIS.

---

Je n'abuserai point du temps de mes lecteurs, en leur faisant l'apologie des raisons qui m'ont déterminé à leur offrir le présent ouvrage. Les observations franches faites par un étranger, et surtout par un Asiatique, sur nos lois, nos mœurs, nos coutumes et nos usages, lorsqu'on sait qu'elles ne sont pas controuvées, ne peuvent manquer d'exciter la curiosité et l'intérêt.

L'auteur de ces voyages a été si bien connu à Londres pendant les années 1800 et 1801, sous le nom de *Prince persan*, et il nous a donné lui-même

une idée si exacte de sa personne, dans son introduction et dans le cours de son ouvrage, qu'il paraît inutile que nous nous arrêtions plus long-temps à son histoire particulière. Il ne nous reste donc qu'à dire un mot sur le manuscrit qui nous a servi à faire cette traduction.

L'auteur, après son retour au Bengale, resta plusieurs mois sans être employé; et c'est pendant ce temps qu'il rédigea les notes qu'il avait assemblées, et qu'il composa son ouvrage. Il occupa ensuite plusieurs *katibs* (écrivains) à en faire, sous son inspection, un certain nombre de copies, qu'il donna à ses amis particuliers. Une de ces copies fut remise par l'auteur à M. Joseph Taylor, capitaine du corps d'artillerie au Bengale, qui en fit faire, en 1806, une copie exacte à Allahabad, dont il gratifia le lieutenant-colonel

Lennon, qui l'apporta l'année suivante en Angleterre.

Ce manuscrit, qui forme trois petits volumes *in*-8°., d'une écriture lisible, m'est tombé entre les mains ; et les personnes qui auraient des doutes sur son authenticité, pourront le voir, pendant trois mois, chez MM. Longman et compagnie, libraires à Londres.

Quant à la traduction, j'observerai seulement que j'ai tâché de la rendre aussi littérale que me l'a permis la différence des deux idiomes, et je ne me suis hasardé à y faire des retranchemens ou des changemens qu'en un très-petit nombre d'endroits, qui m'ont paru offrir peu d'intérêt pour les lecteurs anglais.

Les sujets sur lesquels j'ai pensé pouvoir prendre cette liberté sont d'abord : les inspirations poétiques de l'auteur, lesquelles sont en assez grand nombre

dans l'original. Secondement, les fastidieuses listes de ses amis dans les principales villes qu'il a visitées. Troisièmement, une dissertation sur l'anatomie; et quatrièmement, une longue description d'une serre-chaude : voilà les seuls articles que j'ai omis.

Dans quelques endroits, j'ai été obligé de transposer les chapitres, afin de mettre plus de liaison entre les sujets; ordre auquel les écrivains orientaux font, en général, peu d'attention.

Nous avons plusieurs livres de voyages imaginaires attribués à des Orientaux; mais c'est, je pense, la première fois qu'on voit paraître les véritables opinions d'un Asiatique sur les institutions de l'Europe; et, considérées sous ce point de vue, j'ai lieu d'espérer qu'elles seront reçues du public avec tout l'intérêt qu'elles méritent.

Hertford, mai 1810.

# VOYAGES

## DE

# MIRZA ABU TALEB KHAN.

## INTRODUCTION.

*APRÈS avoir rendu des actions de grace à Dieu, et des louanges à Mahomet, l'auteur fait connaître les raisons qui l'ont déterminé à publier le récit de ses voyages.*

Gloire à Dieu tout-puissant, le Seigneur de tous les mondes, qui a répandu des bienfaits sans nombre sur le genre humain, et rempli tous les désirs louables de ses créatures. Louanges soient rendues aussi à l'élu parmi les hommes, le voyageur sur toute l'étendue des cieux (Mahomet); et que des bénédictions sans fin reposent sur ses descendans et sur ses disciples.

Le voyageur sur la surface de la terre, Abu Taleb, le fils de Mohammed d'Ispahan, prend la liberté d'informer ceux qui aiment la biographie, qu'engagé, par plusieurs circonstances désagréables, à quitter le lieu de sa demeure, il a été forcé d'entreprendre plusieurs longs voyages, pendant lesquels il a été lié avec des hommes de toutes les nations, et à même de voir différentes choses merveilleuses, tant sur la terre que sur la mer.

Il a pensé que ce serait offrir un présent agréable à ses compatriotes, que de leur faire le récit de tous les évènemens qui lui sont arrivés durant ses courses en Europe, et de les entretenir des curiosités et merveilles qu'il a vues, ainsi que des mœurs et usages des différentes nations qu'il a visitées : objets sur lesquels les Asiatiques n'ont encore que de bien faibles notions.

Il a été aussi d'opinion qu'un grand nombre des usages, des inventions, des sciences et des règlemens de l'Europe, dont les bons effets sont visibles dans ces contrées, pourraient être imités avec un grand avantage par les Mahométans.

Plein de ces idées, il a commencé, en quittant sa patrie, à tenir un journal dans lequel

il a écrit, chaque jour, les choses qui se sont présentées à lui, et les réflexions qu'elles lui ont fait naître. A son retour à Calcutta, l'an de l'égire 1218 (A. D. 1808), il a rédigé et abrégé ses notes, et les a disposées de la manière qu'il les présente ici.

---

# CHAPITRE PREMIER.

*L'auteur fait le récit de son origine, de sa famille et de lui-même. Évènemens qui lui arrivent, et qui le déterminent à faire le voyage d'Europe. Son départ de Calcutta.*

Avant de commencer le récit de mes voyages, je pense qu'il est nécessaire que j'instruise le lecteur de quelques circonstances qui ont précédé mon départ, et que je lui donne une idée générale de l'histoire de ma vie.

Mon père, qui s'appelait Hajy Mohammed Beg Khan, était Turc d'origine, mais né à Abbassabad Ispahan. Etant jeune encore, il eut à redouter la tyrannie de Nadir Shah, et se réfugia de la Perse dans l'Inde, où il fut, en arrivant, admis dans l'amitié du nabob Abul Munsur Khan Sufder Jung. A la mort de Nowil Ray, gouverneur député d'Oude, Mohammed Culy Khan, neveu du nabob, fut nommé à cet important office, et mon père fut désigné

pour l'accompagner. Cette circonstance établit une amitié si intime entr'eux, que mon père fut regardé comme un de ses plus fidèles partisans.

Le nabob Sufder Jung mourut l'année 1167 de l'égire (A. D. 1753), et fut remplacé par son fils Shujaa ad Dowleh; lequel ayant conçu de la jalousie contre son cousin, Mohammed Culy Khan le fit arrêter et mettre à mort. Le nabob, qui craignait aussi les partisans de son cousin, chercha à se saisir de mon père, qui, avant cet évènement, avait établi sa femme et sa famille dans la ville de Lucknow. Mon père ayant été instruit à temps des intentions du nabob, se rendit au Bengale avec un petit nombre de serviteurs fidèles; et sa fuite fut si précipitée qu'il ne put emporter avec lui que son or et ses bijoux: tout le reste de son bien étant demeuré en arrière, fut pillé par les soldats.

Mon père resta plusieurs années de suite au Bengale, où il était aimé et respecté, et mourut à Moorshedabad l'an 1768 de l'ère chrétienne.

Le père de ma mère s'appelait Abul Hussen Beg; c'était un homme pieux et sage. Comme il était de la même ville que le nabob Borhan

Al Mulk Saadit Khan, bisaïeul du souverain actuel d'Oude, il l'avait tellement pris en amitié, qu'après la mort de ce prince, il abandonna toutes les affaires de ce monde, et ne voulut plus sortir de sa maison.

Je vis le jour à Lucknow l'an 1752; et quoique le nabob Shujaa ad Dowleh fut fort aigri contre mon père, il se rappela néanmoins la liaison qui existait entre nos deux familles, et fournit à ma mère l'argent nécessaire pour son entretien, et lui recommanda beaucoup de me faire donner la meilleure éducation possible.

Mon père, qui avait pris la résolution de continuer à demeurer au Bengale, chargea ma mère de le venir joindre avec toute sa famille. Nous quittâmes donc Lucknow en 1766, et nous rendîmes par terre à Patna, où nous montâmes à bord d'une chaloupe pour Moorshedabad. Ce fut là mon premier voyage, qui me coûta peu de trouble, car je n'avais alors que quatorze ans, et me trouvais sous la conduite de ma mère.

Dix-huit mois après notre arrivée à Moorshedabad, je perdis mon père, et me trouvai chargé de toutes les affaires, tant publiques que particulières, de notre maison. Peu de temps avant cet accident malheureux, mes

respectables parens m'avaient fiancé à la fille d'un proche allié de Muzuffer Jung, nabob de Bengale. Par une suite de cette relation, je demeurai pendant plusieurs années heureux et content au service de ce prince.

En 1775, Assuf ad Dowleh succéda au musnud d'Oude. A cette occasion, je reçus de son premier ministre, Mokhtiar ad Dowleh, une invitation de retourner à Lucknow, et fus nommé *aumildar* (receveur) d'Etaya et de plusieurs autres districts situés entre la rivière Jumnah et le Gange. J'occupai pendant deux ans cette place, et vécus la plupart du temps sous des tentes, étant obligé, pour la perception des contributions, de faire de fréquentes courses dans les cantons dont j'étais receveur.

Après la mort de mon protecteur et la nomination de Hyder Beg Khan à sa place, je fus renvoyé et retournai à Lucknow, où je restai près d'une année. Le colonel Alexandre Hannay ayant alors été choisi pour remplir la place de receveur de Gorruckpore, demanda au nabob la permission de me prendre avec lui comme son adjoint. Je remplis cette fonction pendant trois ans, en n'habitant que sous des tentes ou dans des maisons faites, pour le moment, de nattes et de bambous. Lorsque le colonel reçut

son rappel, je l'accompagnai à Lucknow, où je demeurai un an sans être employé.

Pendant ce temps, il y eut de fortes dissentions entre le ministre Hyder Beg Khan et les représentans de la compagnie des Indes orientales, MM. Nathaniel Middleton et Richard Johnson; ce qui occasionna de grands dérangemens dans les finances de l'état, par les intrigues cachées du premier; et quoique les collecteurs extorquassent de plus fortes sommes des *zemindars*, les revenus diminuaient néanmoins chaque année. Les exactions des collecteurs furent à la fin portées à un tel excès, que plusieurs des *zemindars* se soulevèrent, mais principalement le rajah Bulbudder Sing, qui descendait directement des anciens souverains hindous d'Oude; et comme il avait cent mille *rajpoots* (la caste militaire des Hindous), il se regardait comme l'égal du nabob Vizier, dont il refusa de reconnaître l'autorité.

Pour mettre le rajah Bulbudder Sing à la raison, on envoya contre lui une armée composée en partie des troupes du nabob, et en partie des *cipayes* de la compagnie; mais les intrigues d'Hyder Beg Khan et des collecteurs rendirent cette mesure infructueuse.

Les affaires du nabob étaient dans un si mau-

vais état, que M. le gouverneur-général Hastings jugea à propos de s'en mêler. Il chargea en conséquence M. Middleton de me faire venir, pour me consulter sur les meilleurs moyens de soumettre le rajah et de rétablir le bon ordre dans le pays.

Comme j'étais convaincu que c'était Hyder Beg Khan qui avait travaillé à déranger les affaires du nabob, et qu'aussi long-temps qu'il resterait en place tous les soins que je pourrais prendre pour les rétablir ne serviraient qu'à l'irriter, et seraient par conséquent la cause de ma perte, je refusai de m'en mêler. Cependant, comme le résident persistait à m'y engager, en m'assurant qu'il me protégerait contre mes ennemis, je consentis enfin à être employé dans cette expédition.

Dans le cours de deux ans je défis plusieurs fois et poursuivis Bulbudder Sing; et l'ayant enfin surpris dans son camp, il fut tué au moment où il cherchait à s'échapper. Par ce service je délivrai le nabob d'un homme qui, depuis soixante ans, avait été l'ennemi de sa famille, et rétablis le bon ordre dans le gouvernement de ce pays.

Mais c'est depuis cette époque que je dois dater ma ruine et celle de ma famille; car, peu

de temps après, M. Middleton ayant été rappelé de Lucknow, et M. le gouverneur Hastings étant retourné en Europe, je demeurai exposé aux menées de mes ennemis.

Hyder Beg Khan ayant, par sa ruse et son hypocrisie, su gagner la faveur du nouveau gouverneur-général, se comporta, pendant quelques années, envers moi avec une apparente bonté, et voulut même m'engager à accepter une place sous ses ordres; mais n'ayant pu réussir dans son projet, il me suscita une querelle, et fit cesser une pension de six mille roupies (1) que je recevais du nabob pour mon entretien. Me voyant par là dans l'impuissance de rester plus long-temps à Lucknow, je résolus de retourner de nouveau au Bengale.

En 1787, je m'embarquai sur le Gange et me rendis à Calcutta, où je m'arrêtai pour porter mes plaintes devant le lord Cornwallis. Sa seigneurie me reçut avec beaucoup d'affabilité et me fit espérer son appui; mais étant alors au moment de s'embarquer pour Madras, et de prendre le commandement de l'armée destinée contre Tippoo Sultan, mon affaire resta pen-

(1) La roupie vaut environ 2 francs 75 centimes.

dant quatre ans sans être décidée. Durant cet intervalle, je fis venir ma famille à Calcutta; et mes amis n'espérant plus de me voir chargé de quelque emploi, se dispersèrent en différens endroits.

Les dépenses que m'avait coûté le transport de moi-même et de toute ma famille à une aussi grande distance, jointes à la bâtisse d'une maison dans le voisinage de Calcutta, que j'allai habiter, me firent contracter des dettes. Mon malheur et mes chagrins furent augmentés encore par la mort de mon fils, joli enfant âgé de quatre ans, qui fut la victime du climat malsain de ce pays et de l'ignorance des médecins.

Lorsque le lord Cornwallis fut revenu au Bengale, il se rappela la promesse qu'il m'avait faite; et Hyder Beg Khan étant mort alors, il m'envoya avec des lettres de recommandation à M. Cherry, résident de Lucknow, et au nabob Assuf ad Dowleh, avec l'assurance qu'ils ne tarderaient pas à m'employer.

Ces lettres me firent recevoir gracieusement à Lucknow, tant par le nabob que par ses courtisans, et je m'attendais tous les jours à voir payer mes appointemens, lorsque, malheureusement pour moi, le lord Cornwallis quitta l'Inde; de sorte que toutes mes espérances

furent détruites; car, peu de temps après, le nabob eut des altercations avec M. Cherry, qu'il obligea de quitter Lucknow, et il me fit signifier également l'ordre de me transporter ailleurs. J'eus beau lui faire des représentations sur cette injustice, il fallut me soumettre à sa volonté. Je laissai donc une partie de ma famille à Lucknow, et fis passer le reste à Allahabad; après quoi je retournai pour la troisième fois à Calcutta, en 1795.

Sir John Shore (aujourd'hui lord Teignmouth), qui était alors gouverneur-général, me reçut avec bonté et me promit son appui; mais le nabob Assuf ad Dowleh étant mort peu de temps après, les troubles excités par Vizier Aly-Khan, et la multitude de besogne causée par cet évènement, ne lui permirent pas de songer à ce qui me regardait avant de partir pour l'Europe.

Pendant les trois années d'attente que je passai à Calcutta, tous mes amis et toutes mes créatures, voyant le mauvais état de mes affaires, m'abandonnèrent, ainsi que quelques-uns de mes propres enfans, et des domestiques élevés dans la maison de mon père. Dans cet état de délaissement je me trouvai accablé de chagrin; lorsqu'un jour mon ami, le capitaine

David Richardson vint me voir. Comme il entend parfaitement les langues persane et hindoue, nous nous entretînmes sur différens sujets. Il me dit ensuite que, trouvant que sa santé dépérissait chaque jour, il se proposait de s'embarquer bientôt pour l'Europe, dans l'espérance que l'air natal pourrait la rétablir, et qu'il comptait, dans trois ans, revenir au Bengale. « Et » comme vous êtes maintenant sans place, » ajouta-t-il, et que vous paraissez vous en» nuyer ici, je vous propose de m'accompagner. » Le changement de scène et les objets curieux » que vous verrez en Europe dissiperont la tris» tesse qui vous accable. Je me charge de vous » apprendre l'anglais durant notre voyage, et » de pourvoir à tous vos besoins ». Après avoir réfléchi pendant quelque temps à cette offre, je considérai que le voyage étant long et accompagné de dangers, j'avais l'espoir que quelque accident pourrait me délivrer de la vie ; que je serais par conséquent affranchi des contrariétés de ce monde et de l'ingratitude des hommes. J'acceptai donc sa proposition amicale, et résolus de faire le voyage.

Pour ne pas perdre de temps, je me rendis le lendemain chez le capitaine de la Charlotte, vaisseau de la compagnie des Indes orientales;

mais quelques jours après ce navire fut brûlé. Malgré ce contre-temps, le capitaine Richardson et moi, étant bien déterminés à partir, nous nous engageâmes avec le capitaine N — n, commandant la Christine, destiné pour le Danemarck.

---

## CHAPITRE II.

*L'auteur quitte Calcutta. Il arrive à Kedjerée; monte à bord d'un vaisseau destiné pour le Danemarck. Description du navire. Caractère du capitaine et des officiers. Le vaisseau se rend à l'embouchure de la rivière. Embargo mis sur le navire. Attente désagréable. Vaisseau anglais brûlé pendant qu'il était à l'ancre, et pillé par le capitaine danois. Frégate française, la Forte, prise par une frégate anglaise; ces deux navires remontent la rivière. L'embargo est levé. L'auteur commence son voyage.*

Le premier jour de *ramezan* de l'an 1213 de l'égire (le 8 février 1799), nous prîmes congé de nos amis, et nous embarquâmes à Calcutta, à bord d'une *budgerow* (barge), pour nous transporter à bord. Le troisième jour, nous arrivâmes à Kedjerée, où mouillait notre vaisseau, sur lequel nous montâmes de suite, et

chacun de nous prit possession de sa cabane. Nous trouvâmes le vaisseau dans le plus grand désordre, et son équipage principalement composé d'indolens *lascars* de Bengale. Les cabanes étaient petites, obscures et mal-propres, surtout celle qui m'était destinée, et dont le souvenir seul me rend triste. Le fait est que le capitaine Richardson et moi-même, ayant été les derniers à convenir de notre passage, toutes les meilleures places avaient été retenues par les autres voyageurs; mais comme nous avions payé le patron du navire à Calcutta, et qu'il nous fût impossible de nous faire rendre notre argent, nous nous vîmes obligés de prendre les cabanes qu'on voulut bien nous donner.

La cabane à côté de la mienne était occupée par M. Grand, homme difficile et violent, tandis que celle du côté opposé renfermait trois enfans, dont l'un était une fille âgée de trois ans, d'une mauvaise santé, et qui ne cessait de crier jour et nuit. En un mot, les incommodités et les désagrémens que je souffris à bord de ce navire me firent mal augurer de mon voyage.

Nous étions convenus que le navire serait bien pourvu d'eau, de liqueurs et de vivres, et qu'il nous conduirait directement en Europe,

sans s'arrêter nulle part sur la route; ce qui nous avait fait espérer de faire promptement et agréablement le trajet.

Le capitaine nous donna la première preuve de sa mauvaise foi, en nous engageant de nous rendre sur-le-champ à bord, avec la promesse de nous suivre sans faute le lendemain; tandis qu'il passa plus de quinze jours à Calcutta, pour ses affaires particulières. Il est inutile de dire combien ce retard fut désagréable pour nous, qui n'avions rien pour nous distraire, et dont le seul désir était de faire promptement route. Il arriva enfin, et donna ordre de lever l'ancre.

Le capitaine était un homme vain et entêté. Son premier officier, qui était né en Amérique, ressemblait à un dogue hargneux, mais possédait parfaitement bien la manœuvre. L'officier en second et les contre-maîtres ne méritent pas qu'on en parle, tant ils étaient ignorans et grossiers.

Le 18 du mois, nous quittâmes Kedjerée, pour gagner l'embouchure de la rivière. En la descendant, nous courûmes plusieurs dangers. Notre vaisseau tirait treize pieds et demi d'eau, et nous passâmes par-dessus quelques bancs de sable où il n'y avait pas six pouces d'eau

de plus que n'occupaient nos œuvres vives. Si nous avions touché sur ces bas-fonds pendant le jusant, nous y aurions certainement péri.

Le lendemain matin, au moment de lever l'ancre, une chaloupe de pilote côtier vint se ranger le long de notre bord, et nous dit qu'une frégate française, appelée la Forte, croisait à la tête des barres, et s'était déjà emparé de plusieurs navires; qu'on avait par conséquent jugé à propos de mettre un embargo sur notre bâtiment, et que nous ne pourrions partir que lorsqu'il serait levé.

Comme nous aurions perdu beaucoup de temps et couru plus ou moins de danger en remontant la rivière, on résolut de rester à l'endroit où nous étions, jusqu'à ce que l'embargo fût levé. Pendant notre ancrage à Kedjerée, on nous avait régulièrement fourni du pain frais, du beurre, des œufs, du poisson et des légumes de la côte; mais comme les chaloupes refusaient de descendre jusqu'à l'endroit où nous étions maintenant, nous fûmes réduits à manger du biscuit et du beurre salé, c'est-à-dire, à entamer nos provisions de mer. Nous nous trouvâmes aussi fort incommodés par des mouches qui, malgré le grand éloignement où nous étions de la côte, volaient en si

énorme quantité sur notre vaisseau, qu'on ne pouvait parler sans tenir la main devant la bouche, sinon elles nous entraient dans la gorge.

Nous restâmes pendant vingt jours dans cette cruelle inaction. Un jour nous entendîmes un coup de canon qu'on avait tiré à quelque distance de notre bord; nous en conclûmes qu'on avait expédié un des vaisseaux de guerre anglais stationnés à Madras, pour donner la chasse à la frégate française. Peu de temps après, nous aperçûmes trois vaisseaux qui venaient vers nous à pleines voiles; ce qui nous confirma dans notre conjecture: mais à leur approche, nous apprîmes que c'étaient trois navires anglais, de quatre qu'avait rencontré la frégate française, et dont le quatrième était tombé au pouvoir de l'ennemi.

Quelques nuits après, un navire anglais qui mouillait près de nous, et dont la cargaison consistait principalement en toiles de Bengale, prit feu; ce qui nous alarma beaucoup. L'équipage l'ayant abandonné, il brûla jusqu'à fleur d'eau. Notre capitaine, qui se rendait dans son pays, et qui s'imaginait ne pouvoir pas être traduit devant une cour de justice anglaise, dépêcha sa chaloupe, pendant quelques jours

de suite, à bord de ce bâtiment, pour y prendre plusieurs caisses de toile à moitié consumées par le feu. Il eut lieu cependant de se repentir dans la suite de cette conduite mâl-honnête.

Un autre jour, nous vîmes venir plusieurs vaisseaux, dont l'un paraissait porter le pavillon français au-dessous du pavillon anglais; nous en conclûmes que la frégate française avait été prise. Mais lorsqu'ils furent près de nous, nous reconnûmes que c'était un navire arabe, sur lequel la frégate avait mis ses prisonniers, et que les embarcations qui l'accompagnaient n'étaient que des goëlettes de pilotes côtiers.

Le dernier jour du mois, nous reçûmes la nouvelle certaine qu'un vaisseau arrivé de Madras s'était emparé de la frégate française. Peu de temps après passa, à quelque distance de nous, le capitaine Cook, qui commandait *la* Sibylle; il avait été grièvement blessé durant l'action, et mourut quelques jours après son arrivée à Calcutta.

Le 3 du mois de *shual* (4 ou 5 de mars), les deux vaisseaux vinrent mouiller près de nous. La Sibylle était fort endommagée, et la Forte, qui était le plus grand des deux navires, avait perdu tous ses mâts; de sorte que son vainqueur était obligé de la remorquer. Les An-

glais n'avaient perdu que vingt-cinq hommes pendant le combat, tandis que les Français eurent leur capitaine et deux cents hommes de tués ou blessés; ce qui nous surprit beaucoup. Le jour suivant, quinze chaloupes, toutes montées par quelques soldats, descendirent la rivière, pour venir prendre les prisonniers, qu'elles devaient conduire à Calcutta.

Notre embargo ayant enfin été levé, le pilote se rendit de nouveau à bord; et après nous avoir mis le 8 en pleine eau, que les Anglais désignent par le nom de baie de Bengale, il prit congé de nous.

---

## CHAPITRE III.

*Commencement du voyage. Phénomène. Description des îles de Nicobar. Le navire quitte ces îles. Le soleil placé verticalement au-dessus du vaisseau. Calmes. Étoile polaire. Ligne équinoxiale. Cérémonie curieuse observée en passant la ligne. Multitude de poissons volans. Vents alizés. Le vaisseau passe par les longitudes de l'île Maurice et de celle de Madagascar. Vent frais. Souffrances de l'auteur. On découvre la côte d'Afrique. Baleines dans le voisinage du vaisseau. Montagne de la Table, au Cap de Bonne-Espérance. Le vaisseau entraîné vers le sud par le courant. Forte tempête. Réflexions de l'auteur. Le vaisseau perd son estime; se trouve en grande détresse : on découvre de nouveau la terre; on mouille dans la baie Falso.*

Nous eûmes pendant quelque temps un vent favorable; lorsqu'un jour au matin, nous nous aperçûmes que le capitaine avait changé la route du vaisseau du sud au sud-est. Cette

circonstance excita un grand étonnement parmi les passagers, et l'explication qu'en donna le capitaine ne fit qu'augmenter notre chagrin. Le fait est que notre provision d'eau avait tellement été épuisée par le long séjour que nous avions fait à l'embouchure du Gange, qu'il fallut maintenant songer à diriger notre course vers les îles de Nicobar pour y faire aiguade.

Ces îles, au nombre d'environ dix-huit, sont plus ou moins habitées, et souvent visitées par les vaisseaux qui manquent d'eau ou de vivres. Nous cherchâmes à attaquer la plus grande, qu'on appelle Carnicobar; mais un vent contraire nous en empêcha. C'est avec aussi peu de succès que nous voulûmes nous rendre à la seconde; et après avoir fait de grands efforts, nous jetâmes, passé minuit, l'ancre près de la troisième.

En nous approchant de ces îles, il m'arriva un accident tout à fait nouveau pour moi. Lorsqu'on eut découvert la terre, le désir me vint de la voir plus distinctement, et j'empruntai pour cet effet un télescope; mais en appliquant cet instrument à mon œil, je m'aperçus que je ne pouvais plus distinguer la terre. Surpris de cette circonstance, je m'adressai à l'un des plus intelligens officiers de l'équipage, pour qu'il m'ex-

pliquât ce phénomène. « Ces îles, me repondit-
» il, sont véritablement encore au-dessous de
» l'horizon, étant dérobées à notre vue par le
» corps sphérique de l'eau qui se trouve entre elles
» et notre vue; et ce que nous découvrons mainte-
» nant est produit par le pouvoir de la réfraction;
» laquelle, dans une atmosphère dense, élève
» vraisemblablement tous les objets considéra-
» blement au-dessus de leur véritable altitude».
Pour m'expliquer mieux cet axiome, il jeta une bague dans une jatte de porcelaine et l'éloigna à une distance qui ne me permit plus de voir la bague. Il remplit ensuite le vase d'eau, et, par le pouvoir de la réfraction, la bague parut nager sur la surface de l'eau. Comme cette explication, quoique intéressante, ne résout pas la difficulté, il est probable que le télescope dont je me servis se trouvait dérangé, ou qu'on m'a joué quelque tour à cette occasion.

L'île où nous fîmes aiguade s'appelle Tribiser. Elle a quarante-cinq milles de circonférence: les deux autres qu'on découvre de-là se nomment Rajoury et Bigou. Les habitans de ces trois îles vinrent à bord de notre vaisseau et nous apportèrent en abondance des noix de cocos, des ananas, des citrons et d'autres fruits, ainsi que des canards, de la volaille, etc., qu'ils échan-

gèrent contre des étoffes, du tabac, et toute sorte de coutellerie; mais ils parurent ne pas faire grand cas de l'or et de l'argent, qui n'ont point de cours parmi eux.

Les noix de cocos sont en telle abondance ici, qu'on nous en donna dix pour une *cheroot* ou cigarre, qui ne coûte qu'un *farthing* (un centime) au Bengale.

Ces îles étant placées près de la ligne équinoxiale ont deux printemps et deux automnes; et comme le soleil vient de passer depuis peu la ligne, nous avons eu des ondées continuelles.

Ces insulaires sont, en général, bien faits et fort musculeux. Leur caractère est naturellement gai, et leurs traits ressemblent à ceux des habitans du Pegu et des Chinois; mais ils ont le teint jaune et peu de barbe. Leur habillement ne consiste qu'en un simple pagne serré autour des reins. Ayant obtenu la permission d'aller à terre pour y chasser, nous eûmes souvent occasion de voir leurs enfans, dont plusieurs me parurent fort jolis. Leurs maisons sont construites de bois et de bambou, avec des toits couverts en chaume; elles ont toutes une forme circulaire et ressemblent assez à une meule de foin. Il y en a cependant qui ont jusqu'à trois

étages, dont le rez-de-chaussée est occupé par les chèvres, la volaille, et le premier étage est destiné pour les hommes, tandis que les femmes occupent le second. Ces insulaires sont de la religion mahométane, et tiennent leurs femmes renfermées, sans permettre qu'elles communiquent avec les étrangers. Ils construisent de fort jolies chaloupes, et ont même bâti deux ou trois vaisseaux dans la manière des Européens. La douceur du climat, la beauté des plaines, entrecoupées de ruisseaux, et la vie libre et indépendante de ce peuple, me charmèrent au point que je fus tenté d'établir ma demeure parmi eux.

Après avoir rempli nos jarres d'eau et reçu à bord une grande quantité de vivres, notre capitaine était prêt à lever l'ancre, lorsqu'une circonstance inattendue nous obligea à retarder notre départ, et nous fit même craindre de ne pouvoir pas continuer notre route. Voici le fait : seize de nos meilleurs *lascars* (matelots indiens), rébutés de la manière dont on les traitait, désertèrent et furent se cacher dans les bois; on découvrit même que le reste de l'équipage n'attendait que l'approche de la nuit pour suivre l'exemple de leurs camarades. Heureusement quelques-uns des insulaires vinrent sur notre vaisseau; et craignant d'être accusés d'avoir eu

part à cette désertion, offrirent d'eux-mêmes de nous ramener les fugitifs. Le capitaine, qui se trouvait dans une situation fort critique dans ce moment, s'engagea, de son côté, par les sermens les plus sacrés, de les récompenser de leurs peines, en leur donnant quelques-unes des pièces d'étoffe qu'il avait fait enlever du navire que nous avions vu brûler sur le Gange. Stimulés par cette promesse, et comme ils connaissaient parfaitement les bois et les montagnes, ils eurent bientôt saisi nos déserteurs, qu'ils amenèrent à bord pendant la nuit. Notre ingrat capitaine répondit à leurs soins et à leurs peines par la plus indigne tromperie. Il allégua que l'obscurité ne lui permettait pas d'ouvrir les écoutilles pour y prendre l'étoffe; mais que s'ils voulaient revenir le lendemain matin, il leur tiendrait généreusement compte de leurs services; cependant à la pointe du jour il leva l'ancre, et avant que les insulaires eussent pu s'apercevoir de son intention, il avait déjà fait plusieurs milles vers le sud.

Nous quittâmes ces îles hospitalières le 4 avril, et trois jours après le soleil nous darda ses rayons verticalement par le septième degré de latitude nord. La chaleur était par conséquent fort grande; et pendant quinze jours nous eûmes un

temps pluvieux avec des bonaces. Nous ne faisions que faible route; de sorte que certains jours notre livre de loc ne portait pas au-delà de dix milles. On a remarqué que les calmes sont généralement fréquens dans le voisinage de la ligne équinoxiale; ce qu'il faut attribuer, je pense, à l'influence du soleil.

La nuit du 16, nous trouvant près de la ligne, et l'atmosphère étant parfaitement claire, nous observâmes l'étoile polaire avec beaucoup d'attention. Les constellations de la grande et de la petite Ourse parurent élevées au-dessus de l'étoile polaire, et égales avec l'altitude qu'a cette étoile à Calcutta; tandis que cette dernière était descendue à peu près sur le bord de l'horizon. Je suis par conséquent d'opinion qu'on voit rarement l'étoile polaire plus près de la ligne qu'au quatrième ou cinquième degré de latitude nord; et, en effet, nous ne la revîmes qu'après avoir doublé le Cap et répassé la ligne, c'est-à-dire, après que nous nous retrouvâmes une seconde fois aux latitudes dont je viens de parler.

Le 19, nous passâmes la ligne équinoxiale par le centième degré de longitude orientale de Londres. Nous avons vu, pendant plusieurs jours, un grand nombre d'oiseaux, dont quelques-uns avaient la grandeur d'une oie et

d'autres celle d'un pigeon. Ils ne vivent que de poisson, et se reposent pendant la nuit sur l'eau. Pour propager leur espèce, ils gagnent la rive, où ils restent pendant tout le temps de l'incubation. Un de ces oiseaux, de la plus petite espèce, vint se percher, pendant la nuit, sur un mât de notre vaisseau, et fut pris par les matelots. Il est à croire qu'il était malade; car lorsqu'on le lâcha le lendemain matin, il eut de la peine à s'envoler.

Ce même jour l'équipage nous offrit une farce ridicule. Trois des principaux matelots s'étant habillés d'une manière grotesque, et barbouillés le visage de rouge et de jaune, montèrent sur le tillac, leurs habits et leurs cheveux dégouttans d'eau. L'un d'eux portait un livre, un autre une trompette, et le troisième, qui était le plus bizarrement vêtu, semblait commander aux deux autres. On leur présenta des siéges sur lesquels ils s'assirent. Le trompette déclara alors que Neptune, le dieu de la mer, avait honoré le vaisseau de sa présence à l'approche de sa demeure. Le soi-disant souverain des mers ordonna ensuite que toutes les personnes qui montaient le vaisseau, et qui n'avaient pas encore passé la ligne, seraient citées à comparaître devant lui, pour être purifiées de tous leurs péchés par une im-

médiate ablution. Plusieurs des jeunes matelots et des mousses, qui n'avaient pas encore vu cette cérémonie, furent effrayés, et allèrent se cacher en différens endroits, tandis que d'autres se réfugièrent dans les hunes; mais le secrétaire ayant ouvert son livre, lut les noms de tous ceux qui devaient se soumettre à l'immersion, et ordonna qu'on les amenât en sa présence. Après avoir bandé les yeux du coupable, on le plaçait sur une planche posée sur un tonneau, et lui jetait sur la tête plusieurs seaux d'eau de mer, dans le même temps qu'on le faisait tomber dans le tonneau, en retirant la planche sur laquelle il était assis. Mon tour étant arrivé, un des officiers intervint, et j'en fus quitte pour donner quelques bouteilles d'eau-de-vie à l'équipage.

Le 25, nous vîmes un grand nombre de poissons volans, dont plusieurs s'élevèrent à quelques pieds au-dessus de la mer, et volèrent à une distance d'environ cinq cents pas. Le mouvement de leurs nageoires ressemblait parfaitement à celui des ailes d'un oiseau; et quoique j'en eusse souvent entendu faire la description par des voyageurs, je n'avais pu m'en former une idée exacte, et m'imaginais qu'ils ne faisaient que courir sur la surface de l'eau:

mais je suis maintenant convaincu qu'on peut les placer parmi les animaux volans. Il en tomba une quantité sur le navire, dont on nous en servit quelques-uns à table. Je trouvai qu'ils avaient un bon goût, qui tenait quelque chose de la chair de volaille.

Étant parvenus au cinquième degré de latitude sud, nous remarquâmes que l'eau était considérablement plus fraîche, quoique nous ne fussions qu'à vingt degrés du soleil. Lorsque nous arrivâmes au douzième degré, et l'atmosphère étant singulièrement claire, je cherchai dans le ciel quelque étoile qui pût m'indiquer le pôle antarctique; mais nous ne pûmes même découvrir aucune constellation qui correspondît avec la grande ou la petite Ourse, et bien moins par conséquent une étoile polaire.

Le 27, nous entrâmes dans la région des vents alizés. Comme c'est là un des phénomènes de la nature, il faut que j'en donne l'explication. L'expérience a fait découvrir aux navigateurs européens qu'entre le dixième et le vingt-huitième degré de latitude nord le vent souffle constamment du sud-est, qui est également favorable aux vaisseaux qui vont dans l'Inde comme à ceux qui en reviennent, et les conduit rapidement à travers de quatre-vingts

degrés de longitude. On suppose généralement que, sans l'interposition du Cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique méridionale, les vaisseaux pourraient faire le tour du monde, en un fort court espace de temps, par ces latitudes; mais ailleurs, les vents sont fort variables durant tout le cours du voyage.

Pendant la première semaine du mois de mai, tandis que nous naviguions par le quinzième degré de latitude sud, la mer était tellement agitée par les vents, que les vagues s'élevaient à la hauteur du vaisseau, et entraient souvent par le haut de la bouteille et par les fenêtres de l'arrière. Le bruit nous empêchait de dormir, et ce n'était qu'avec danger qu'on se promenait sur le tillac.

Quoique nous ne fussions alors qu'à trente-un degrés du soleil, le froid était néanmoins assez vif pour nous obliger à nous vêtir chaudement et à mettre des couvertures sur nos lits. Il me semble singulier que le mois de mai, qui est le temps de l'année où la chaleur est la plus grande au Bengale, puisse être si froid ici. Nous doublâmes l'île Maurice et la pointe méridionale de Madagascar à la distance de soixante à soixante-dix lieues. Cette dernière île est gouvernée, à ce qu'on m'a dit, par un roi ma-

hométan, et il y a certaines parties où l'on parle la langue arabe.

Quand nous commençâmes notre voyage, nous étions déjà dans la crainte d'être pris par un vaisseau français, la guerre étant alors déclarée entre la France et l'Angleterre; donc nous devions naturellement être plus inquiets encore en nous trouvant dans le voisinage de leurs îles ; et lorsque, par hasard, nous venions à découvrir quelque voile par le moyen de nos lunettes, nous étions toujours prêts à la prendre pour un navire ennemi : nous fûmes cependant assez heureux pour n'en pas être attaqués.

Dans ce temps, nous essuyâmes une terrible tempête qui dura quatre jours, pendant lesquels des vagues, qui étaient d'une hauteur prodigieuse, venaient frapper avec tant de violence le vaisseau, qu'il était impossible de se tenir debout; et lors même que nous étions assis, nous avions la tête fracassée contre les bordages du navire. Durant ce désordre, M. Grand, qui était d'une taille énorme, et dont la cabane n'était séparée de la mienne que par une cloison de toile, vint tomber tout de son long sur ma poitrine, et me causa une douleur singulière. Ce qui rendait ma position plus désagréable encore, c'est qu'au moindre bruit qu'on faisait

chez moi, il criait avec ce ton arrogant qui caractérise la conduite du commun des Anglais envers les Orientaux : « Que faites-vous donc là ? Je ne puis fermer l'œil ! » et d'autres pareilles interpellations grossières.

Ce fut avec beaucoup de peine que nous pûmes obtenir quelque chose à manger durant la tempête; et c'était assis sur nos lits que nous étions obligés de prendre nos repas. Notre détresse fut augmentée par des voies d'eau qui s'agrandirent au point qu'il fallut employer les pompes jour et nuit; ce qui alarma plusieurs des passagers. Quant à moi, j'étais si fatigué de la vie, que je devins tout-à-fait indifférent sur mon sort.

Malgré ce terrible combat des élémens, nous vîmes plusieurs oiseaux, dont la forme ne semblait pas faite pour braver les tempêtes. Leur corps n'était pas plus gros que celui d'un milan, tandis que leur envergure avait près de quatre verges.

Le 24 mai, nous aperçûmes une partie du continent de l'Afrique, à environ deux cents milles au nord du Cap de Bonne-Espérance; et quoique nous n'eussions nullement l'intention d'attaquer cette côte, la vue de la terre fit néanmoins rouler quelques larmes dans mes

yeux. En longeant cette côte, nous vîmes souvent une des merveilles de la mer. Plusieurs poissons, connus sous le nom de baleines, approchèrent si près de notre vaisseau, que nous pouvions les distinguer parfaitement. Ils étaient trois fois plus gros que le plus grand éléphant, et leur tête était garnie d'énormes narines par lesquelles ils soufflaient l'eau à la hauteur de quinze verges. Comme ces animaux sont obligés de monter souvent à la surface de la mer pour respirer, on les aperçoit facilement, et les Européens les tuent pour en avoir l'huile, les fanons, et ce qu'on appelle blanc de baleine, qui sont tous de bons articles de commerce; mais cette pêche est accompagnée de beaucoup de danger et demande une grande adresse.

Le temps fut si mauvais pendant le reste du mois, que nous passâmes plusieurs jours sans pouvoir découvrir le soleil ou les étoiles; et comme les vagues roulaient constamment par-dessus le vaisseau, nous fûmes obligés de tenir les écoutilles fermées; ce qui nous forçait à rester dans l'obscurité ou à brûler de la chandelle, dont notre provision était fort petite. En un mot, nous étions, comme des morts, renfermés dans des cellules obscures; et sans le bruit constant occasionné par le combat des

élémens, nous aurions pu nous regarder comme des habitans de l'autre monde. Je me rappelai souvent ces vers de notre poète Hafiz :

**La nuit est sombre ; terrible est le bruit des vagues et des tourbillons.**
**Notre situation est peu connue de ceux qui voyagent gaiement sur la rive.**

Le 4 juin, nous aperçûmes la montagne de la Table, au Cap de Bonne-Espérance, et peu de temps après la baie de la Table, au fond de laquelle est placée la ville du Cap. On nous fit savoir alors que notre eau et nos provisions étaient à-peu-près épuisées ; qu'il fallait, par conséquent, que nous entrassions dans le port pour nous ravitailler. Quoique cela fût contraire à nos conventions avec le capitaine, et devait naturellement coûter beaucoup de temps et d'argent aux passagers, nous fûmes cependant obligés d'y consentir, puisqu'il n'y avait pas d'autre remède. Comme il ne nous restait que peu d'heures de jour, on crut qu'il serait dangereux, à cause des rochers, de vouloir entrer dans la baie pendant l'obscurité, et qu'il fallait porter au large pendant la nuit, pour gagner le port le lendemain matin. Il arriva que le vent fut extrêmement favorable durant toute la nuit, et que nous aurions pu tous

descendre à terre sans danger et sans dépense; mais le second officier s'étant, contre notre attente, allé coucher pendant qu'il était de quart, le vaisseau courut si loin vers le sud, que nous ne pûmes regagner la terre de toute la journée suivante. Il fallut donc passer une seconde nuit à courir des bordées; et lorsque, le matin du jour suivant, nous allions entrer dans la baie, nous fûmes tout-à-coup assaillis d'une tempête accompagnée de tonnerre et d'éclairs, laquelle nous porta, avant de cesser, à cinq degrés au sud. La foudre tomba aussi sur le vaisseau; trois hommes de l'équipage en furent tués, et plusieurs autres grièvement blessés.

Pour être utile à ceux de mes compatriotes qui pourraient avoir envie de voyager, je rapporterai ici quelques-unes des peines et des contrariétés que j'ai essuyées à bord du navire, dans l'espérance que mes souffrances pourront leur être du moins de quelque avantage. Je dois d'abord leur conseiller de ne jamais s'embarquer que sur un vaisseau anglais, et de ne pas entreprendre de voyage, s'ils ne sont pas assez riches pour se procurer plusieurs articles indispensables.

Je diviserai les souffrances qui j'ai éprouvées sur ce vaisseau en quatre espèces.

Les premières sont celles qu'on doit s'attendre à essuyer sur tous les vaisseaux, telles que celles de manquer de bon pain, de beurre, de lait, de fruits et de végétaux ; à quoi il faut ajouter celles de boire de la mauvaise eau, et d'être obligé de se laver la bouche avec de l'eau de mer ; le désagrément d'être renfermé avec des chiens et des cochons, et la difficulté de pouvoir entrer et sortir du gaillard d'arrière, dans la crainte d'être mouillé et même noyé pendant qu'on est sur le tillac. J'y joindrai encore l'état d'anxieté et d'agitation dans lequel on se trouve continuellement, lorqu'on est long-temps renfermé dans un même endroit, et la maladie qu'occasionne le tangage du vaisseau.

Les incommodités de la seconde espèce résultent du défaut d'argent ; comme, par exemple, un long séjour dans une étroite cabane privée de lumière et d'air ; la négligence de ceux qui devaient me servir ; le manque d'un hamac, que le peu d'espace ne me permit point d'avoir ; la grossièreté et la tyrannie de mes voisins, qui cherchaient à se mettre à leur aise à mes dépens.

Celles de la troisième espèce ne se font sentir qu'aux étrangers, c'est-à-dire, à ceux qui ne sont pas Européens. Elles consistent dans la diffi-

culté de se raser, de se couper la barbe et les ongles ; de n'avoir pas un endroit particulier pour faire ses ablutions ; la nécessité de manger avec un couteau et une fourchette, et l'impossibilité de se purifier. Je souffris beaucoup par ce dernier article ; car on avait la coutume de prendre de fort grand matin de l'eau dans des seaux, et tout l'équipage se lavait alors : de sorte que j'étais souvent obligé de puiser moi-même de l'eau, quand je voulais en avoir, dans un de mes bassins de cuivre, dont j'en perdis quelques-uns par de gros temps ; de manière qu'il ne me resta plus à la fin que mon aiguière. Je renonçai alors à me purifier, et fus, par conséquent, dans l'impuissance de remplir les autres devoirs de ma religion.

Les désagrémens de la quatrième espèce n'appartiennent qu'aux vaisseaux qui ne sont pas anglais, savoir : le bruit et le tumulte à la moindre manœuvre ; les expressions grossières et mal-honnêtes dont les matelots se servent pendant qu'ils lèvent l'ancre ; l'eau qu'on laisse séjourner dans le vaisseau. A quoi il faut ajouter la quantité de poisson salé puant et d'œufs gâtés dont les provisions de mer sont ordinairement composées, et l'habitude absurde de l'équipage de se coucher sur le tillac humide, avec un défaut

total de discipline de la part des matelots, et de connaissances nautiques de la part des officiers.

C'est la connaissance parfaite que mon bon ami A — B — k, de Calcutta, avait de toutes ces circonstances, qui le porta à m'engager fortement à ne m'embarquer qu'à bord d'un navire anglais ; mais comme il vit que j'étais déterminé à monter sur le vaisseau danois, il me conseilla à différentes reprises de me munir d'une bonne quantité de fruits secs, de confitures, de biscuits, etc., et d'habits chauds. Non content de m'avoir donné cet avis, il me fit présent de tous ces articles. Quel bonheur pour moi d'avoir eu un pareil ami; car, sans ces ressources, je serais certainement mort de faim ou de froid.

Le vent s'abattit le 13 du mois, sans que notre position en fût beaucoup meilleure, parce que l'absence du soleil pendant plusieurs jours, le manque d'exacts éphémérides, et l'ignorance des officiers, nous avaient fait perdre entièrement notre estime; de sorte qu'il n'y avait personne à bord qui pût dire à quelle hauteur nous étions et de quel côté il fallait gouverner. Notre détresse fut augmentée par le peu d'eau qui nous restait; ce qui nous ré-

duisit, pour ainsi dire, au désespoir; et sans la miséricorde de Dieu, nous aurions certainement péri. Pendant ce cruel état de doute, et lorsque tous les officiers croyaient que nous étions encore loin à l'ouest du Cap, et presque à moitié chemin de Sainte-Hélène, le commis des vivres, dont la vue était excellente, et qui avait fait plusieurs fois le voyage de l'Inde, vint sur la dunette, pour compter la volaille qui lui restait. Ayant porté ses yeux du côté de l'arrière, il cria: « voilà la terre! vous la laissez » derrière vous. » A cette bonne nouvelle, quelques-uns des officiers montèrent dans les mâts, et découvrirent distinctement la côte par le moyen de leurs lunettes, mais sans pouvoir dire quel endroit c'était. Ils virèrent cependant de bord et coururent directement dessus. Peu d'heures après nous reconnûmes que c'étaient la montagne de la Table et la Croupe du Lion du Cap. Cette découverte ranima les esprits abattus de l'équipage, et l'on mit tout en œuvre pour gagner le port tant désiré.

Le 21, nous nous trouvâmes vis-à-vis de l'entrée de la baie de la Table; mais la mousson ayant tourné, il fallut que nous entrassions dans la baie Falso; parce qu'il n'est permis à aucun vaisseau de se rendre dans la première à

une certaine époque, lorsque le vent, soufflant du sud-ouest, la rend pendant quatre mois un ancrage peu sûr. Le gouverneur est spécialement chargé de ne pas permettre qu'aucun navire aille mouiller dans ce port, et doit même tirer sur ceux qui refuseraient d'obéir au signal qu'il leur donnerait.

Vers le soir du 23 de juillet, nous entrâmes avec quelque difficulté dans la baie Falso; mais comme la nuit nous surprit, il fallut jeter l'ancre, dans la crainte de donner sur les rochers. Le lendemain matin nous continuâmes notre route, et allâmes mouiller en face de la ville.

Cette ville est située au pied d'une montagne verdoyante, couverte d'herbes et de fleurs odoriférantes de différentes espèces. Il y a une trentaine de maisons régulières et bien bâties, dont chacune a son filet d'eau courante; ce qui est fort convenable pour un lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux pendant la mousson de sud-ouest. Nous y trouvâmes seize navires, dont deux étaient des vaisseaux de guerre stationnés pour protéger le port contre les attaques des Français. Comme il y avait long-temps que je n'avais pas aperçu d'habitations d'hommes, je fus frappé de la vue de cette ville ainsi que de la beauté de son port; et jamais je n'ai éprouvé

de sensations plus agréables que lorsque je mis pied à terre ici.

Le 24, tous les passagers se rendirent à terre, excepté moi seul; car je craignais la dépense, à cause du peu d'argent que javais sur moi : je trouvai cependant ma situation beaucoup améliorée par les denrées fraîches et les fruits qu'on me servit tous les jours.

---

## CHAPITRE IV.

*L'auteur quitte le navire et loue un appartement à la ville. Il se rend à la ville du Çap. Recit de son voyage. Description de la ville. Description du climat et de la contrée dans le voisinage du Cap. Différens peuples établis au Cap. L'auteur y rencontre plusieurs Mahométans. Eloge du général Dundas et des officiers anglais. Le navire danois est conduit de la baie Falso à la baie de la Table. Procédure intentée au capitaine pour avoir pillé le vaisseau anglais sur le Gange. L'auteur s'arrange avec un autre capitaine pour se rendre en Angleterre.*

Quelques jours après j'appris que tous les passagers, mécontens de la conduite du capitaine, avaient pris la résolution de ne point retourner à bord, et s'étaient transportés à la ville du Cap, pour y attendre l'arrivée de quelque vaisseau anglais qui se rendît en Europe. Je me trouvai par conséquent dans l'alternative

d'abandonner mes compagnons de voyage, ou de m'engager dans une grande dépense, en quittant ce vilain bâtiment : je pris ce dernier parti, et descendis à terre, pour aller loger dans la même maison où s'étaient retirés les autres voyageurs.

Notre hôte, appelé Barnet, était un beau parleur et paraissait fort poli. Il nous dit qu'il descendait d'une famille écossaise, quoiqu'il fût né et élevé parmi les Hollandais. Je convins avec cet homme de payer cinq roupies par jour pour ma nourriture et mon logement. Sa famille consistait en sa femme, deux enfans et cinq esclaves; et malgré que nous fussions chez lui au nombre de quinze personnes, en y comprenant les domestiques, ils nous servirent avec le plus grand soin, et prévinrent même nos désirs, sans causer la moindre confusion.

Ce n'était que peu de temps avant notre arrivée au Cap que les Anglais en avaient pris possession. Il y avait alors une garnison de cinq mille soldats européens sous les ordres du général Dundas (neveu du célèbre M. Dundas, un des principaux ministres de la Grande-Bretagne), qui remplissait en même-temps la place de gouverneur, durant l'absence du lord Macartney. A baie Falso, les troupes étaient

commandées par le capitaine C — s, qui me reçut avec politesse lorsque je lui fis ma visite, et vint me voir à son tour le lendemain, pour m'inviter à dîner. Je trouvai beaucoup de monde chez lui, et nous fûmes parfaitement bien servis. Quoique je n'entendisse alors qu'imparfaitement la langue anglaise, je puis dire que les attentions de M. et de M.e C — s, ainsi que de toute la compagnie à mon égard, me mirent parfaitement à mon aise, et que je passai une des plus agréables journées de ma vie. Lorsque je pris congé d'eux, ils me dirent de venir prendre le soir le thé avec eux toutes les fois que je ne serais pas engagé. Je fus également reçu avec cordialité par les capitaines des vaisseaux de guerre. Ils m'engagèrent deux fois à assister à des festins à leur bord, et me firent chercher par leurs goëlettes. En montant et en quittant le vaisseau, je fus salué par un certain nombre de coups de canon, et me vis, à tous égards, traité comme une personne d'importance.

Après avoir resté quelque temps avec M. Barnet, je trouvai qu'il avait beaucoup changé dans sa conduite envers nous. Notre table était tous les jours plus mal servie, et ses manières avaient quelque chose de grossier et de rebutant. Il

vint un jour me trouver et me pria de changer de chambre pour en prendre une plus petite, parce qu'il attendait de nouveaux passagers; ce qui l'obligeait à mettre deux lits dans la chambre que j'occupais alors. Après que j'eus fait transporter mon bagage dans ma nouvelle demeure, il me dit qu'elle était déjà retenue, et que je devais me contenter d'une autre, où je trouvai les malles d'une personne qui était allée au Cap, et qui devait probablement revenir le même soir. Cette conduite me révolta, et je lui demandai ce que tout cela voulait dire. Il me répondit qu'il m'avait laissé mon logement à trop bon compte, et que si je voulais conserver ma première chambre, il fallait que je lui payasse dix roupies par jour. Je lui observai que sa manière d'agir était indécente, et que je quitterais sa maison le lendemain. Je fis donc mes préparatifs pour me rendre à la ville du Cap; et quoique je partisse de chez lui avant le lever du soleil, il me força à lui payer cette journée entière. Il chargea de même exhorbitamment mon compte du blanchissage de mon linge et d'autres articles pour lesquels je l'avais employé. Mais je fus choqué davantage encore de la conduite de sa femme, à qui j'avais donné, le jour de mon arrivée, un sac de riz de Ben-

gale qui valait quarante à cinquante roupies. Ce cadeau la rendit fort polie pendant les trois ou quatre premiers jours; mais elle changea ensuite entièrement ses procédés envers moi.

Le 2 de juillet, je partis pour la ville du Cap dans un carrosse attelé de huit chevaux, tous conduits par un seul homme, avec une adresse sans égale. Pendant une partie de la route, les chevaux marchèrent dans l'eau jusqu'au ventre; dans un autre endroit, les roues de la voiture enfoncèrent dans le sable jusque près de l'essieu; et quoique nous gravîmes et descendîmes des montagnes fort roides, nous allâmes presque toujours au galop. Lorsque nous fûmes à quatre ou cinq milles de la ville, nous trouvâmes une route large, unie et bordée des deux côtés de haies vives. Les campagnes étaient bien cultivées et ornées de bosquets et de jardins, avec quelques moulins à vent et des fermes répandus de côté et d'autre; ce qui contribuait à rendre le site fort pittoresque. C'est sur cette route que les familles anglaises et hollandaises vont tous les jours se promener à cheval ou en voiture, depuis midi jusqu'à quatre heures.

A la distance de trois milles, la ville paraît d'une beauté et d'une magnificence à charmer l'œil du spectateur. Il faut un jour pour

se rendre de la baie Falso à la ville du Cap; mais comme la route est garnie d'auberges, nous trouvâmes un bon déjeûner et dîner aux heures convenables.

Il était presque nuit lorsque nous atteignîmes la ville; et comme un de mes compagnons de voyage avait d'avance retenu un logement pour moi, je me fis conduire directement chez M. Clarke, qui tenait alors la meilleure auberge de cet endroit.

La ville est entourée des deux côtés de montagnes; et quelques-unes des maisons sont si près de celle de la Table, que les étrangers craignent que ses éboulemens ne viennent à les écraser. Ces montagnes sont couvertes de différentes espèces de fleurs et d'herbes aromatiques, qui forment un excellent pâturage pour les bestiaux. On y trouve aussi plusieurs sources d'une eau excellente, qui servent non seulement au besoin des habitans, mais encore à faire mouvoir des moulins, et à arroser les terres quand le besoin l'exige.

Les habitans du Cap forment souvent des parties de plaisir sur la cime de la montagne de la Table; et quoiqu'il y ait plusieurs endroits tellement escarpés qu'on n'y peut monter que par le moyen de cordes, les femmes hollan-

daises sont si accoutumées à grimper sur les précipices, qu'elles accompagnent toujours les hommes dans ces sortes d'excursions.

De l'autre côté de la ville, est la baie de la Table, dont la pente est garnie de batteries formidables qui suffisent pour en défendre l'entrée. On a également établi quelques batteries du côté de la terre. En un mot, les fortifications de cet endroit sont si considérables, que les Anglais, lorsqu'ils vinrent pour s'emparer du Cap, jugèrent convenable de commencer leur attaque par Baie Falso, pour faire leur débarquement à cette pointe. Ils marchèrent ensuite par terre, et après avoir passé, avec beaucoup de difficulté, par-dessus les montagnes, ils effectuèrent leur attaque du côté de la terre, et forcèrent, par ce moyen, les Hollandais à capituler.

La ville a environ six milles de circonférence. Il y a quelques maisons bâties de pierre; mais la presque totalité le sont de briques et de mortier. Les rues sont fort larges, droites, et pavées des deux côtés de grandes briques ou de dalles. Chaque rue est garnie d'un ou de deux ruisseaux, pour l'écoulement des eaux; de sorte qu'on n'y voit, pour ainsi dire, point de boue même durant l'hiver. Ces rues sont aussi,

de chaque côté, ornées d'une rangée d'arbres qui procurent un ombrage agréable; et le long de la façade de chaque maison, il y a un banc en maçonnerie, où les propriétaires vont s'asseoir pour fumer leur pipe pendant les soirées d'été. Cette coutume, qui est, je pense, particulière aux Hollandais, me parut excellente.

Les maisons sont meublées d'une manière élégante, avec des glaces, des lustres, des tableaux et une grande quantité de vaisselle et de porcelaine. Les murs des chambres sont couverts de papiers de différentes couleurs, et des rideaux de chitz, de soie ou de velours décorent les fenêtres; en un mot, la grande richesse de cette ville effaça de mon esprit tout ce que j'avais vu de plus magnifique à Calcutta, et que je regardais alors comme supérieur à ce qu'il était possible de trouver entre l'Inde et l'Europe. Je changeai ensuite d'opinion en voyant le Cap; et je puis dire que, depuis mon départ du Bengale jusqu'à mon arrivée en Angleterre, j'ai monté, par degrés, au pinacle de la magnificence et du luxe, en allant de Calcutta au Cap, du Cap à Cork, de Cork à Dublin, et de Dublin à Londres; ces villes s'éclipsant toutes progressivement en beauté et en splendeur. En retournant dans l'Inde, tout se présenta à moi en

raison inverse, le dernier endroit où j'arrivais me paraissant toujours inférieur à celui que je venais de quitter. C'est ainsi qu'après une longue résidence à Londres, Paris me fit une impression moins grande; car, quoique cette dernière capitale contienne de plus superbes édifices, elle n'est pas si régulière, ni si propre, ni si bien éclairée pendant la nuit que la première. On n'y trouve pas non plus un si grand nombre de places publiques dans l'intérieur, ou de jardins dans les environs. Mais lorsque j'arrivai en Italie, je commençai à m'apercevoir des beautés de Paris. Les villes d'Italie gagnèrent, à leur tour, dans mon esprit, quand je me trouvai à Constantinople; et cette dernière ville me semble un paradis quand je la compare avec Bagdad, Mousul, et autres lieux du pays des Croyans. Je parlerai plus particulièrement de toutes ces villes dans le cours de mes voyages.

A-peu-près au milieu de la ville du Cap, il y a une belle place publique carrée de deux milles de circonférence; c'est là qu'on fait exercer les troupes. Deux côtés de cette place sont bordés de grandes maisons; le troisième est terminé par le fort, et la mer fait face au quatrième. Le fort, qui est régulier, ressemble

à celui de Calcutta, mais il n'est pas si grand. Les *bazars*, qui sont bien bâtis, fournissent en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie.

Après ce que je viens de dire de la ville, je vais parler de ses habitans. Toutes les femmes hollandaises nées en Europe que j'ai vues sont grosses, grasses et sans agrémens; mais les jeunes filles nées au Cap sont bien faites, jolies et spirituelles; elles paraissent d'ailleurs peu farouches, mais il leur faut des cadeaux d'un grand prix. On parle même un peu de la conduite des femmes mariées; et tous les Anglais d'un certain rang ont chacun leur dame, qu'ils vont voir sans le moindre obstacle de la part du mari, qui, en général, a la complaisance de quitter sa maison quand l'admirateur de sa femme y entre. Et qu'en résulte-t-il? c'est que les Anglais dépensent, par ces intrigues amoureuses, tout leur argent, tandis que les Hollandais deviennent plus opulens qu'ils ne l'étaient sous leur propre gouvernement.

Les habitans du Cap sont, en général, intéressés, inhospitaliers, et plus tyrans envers leurs esclaves qu'aucun autre peuple du monde. Lorsqu'un esclave sait quelque métier, ils lui permettent de travailler pour le premier venu; mais ils l'obligent, en même temps, de payer

d'un à quatre rixdalers de rétribution par jour, suivant son talent. Les filles de ces esclaves qui sont jolies servent à leurs plaisirs; on vend les laides, ou bien elles restent à travailler avec leurs pères. Si, par hasard, un esclave épargne assez d'argent pour acheter sa liberté, ils la mettent à un haut prix, ou prennent différens prétextes pour la lui refuser.

J'ai vu un tailleur marié qui avait quatre enfans. Son industrie et son économie l'avaient mis à même d'acheter sa liberté et celle de sa femme; mais ses enfans étaient restés esclaves. Un d'entre eux, qui était un joli jeune homme, fut vendu à un étranger et emmené dans un pays éloigné. La fille aînée servait chez son maître, et les deux plus jeunes avaient obtenu la permission de rester avec leurs parens jusqu'à ce qu'elles fussent en état de travailler.

Comme les esclaves femelles sont employées à faire les lits et à prendre soin des chambres des personnes qui logent dans la maison, elles trouvent souvent l'occasion de gagner quelque argent, dont elles sont cependant obligées de remettre une partie à leurs maîtres avares.

Pendant mon séjour au Cap, j'ai beaucoup souffert de la saleté et de la puanteur de leurs lieux d'aisance, dont ils n'ont aucun soin. Il n'y

a dans la ville aucun bain chaud ou froid, et l'ablution est presque totalement inconnue des habitans.

Quoique la langue hollandaise me fût absolument étrangère, ce qui m'empêchait de causer avec les jeunes filles, elles savaient employer en dansant tant de mines et de gestes libres, et lancer des coups-d'œil si expressifs, que j'ai eu souvent occasion de rougir et de me retirer d'un autre côté de la salle. Quelques-unes de ces filles m'attaquèrent un jour, et l'une d'entre elles, qui était la plus jolie et la plus hardie, m'arracha mon mouchoir de la main, et le donna à une de ses camarades, qui était de son âge. Elles se mirent alors toutes à rire aux éclats; mais comme cette dernière ne voulut pas accepter le mouchoir, je le repris, en disant que je ne le donnerais qu'à la plus jolie. Comme ce mot rappelait la méthode en usage parmi les riches Turcs à Constantinople, qui jettent leur mouchoir à celle qu'ils choisissent pour le moment, les plaisanteries tournèrent contre mon antagoniste, qui rougit et se retira à l'écart.

Je continuai à demeurer chez M. Clarke jusqu'au 15 de juillet; pendant ce temps, je fis plusieurs connaissances, et trouvai qu'il y avait quel-

ques Mahométans au Cap. Mon hôte m'ayant, sous différens prétextes, extorqué beaucoup d'argent, je me pris de querelle avec lui; ce qui le rendit insolent, au point qu'il me menaça de me traduire devant une cour de justice. Je me plaignis de ce procédé au capitaine W—n, mon compagnon de voyage; mais comme il avait formé une intrigue avec une des femmes de la maison, il se déclara contre moi en faveur de notre hôte; il insista même que je payasse tout ce que celui-ci me demandait. Il eut, dans la suite, lieu de se repentir de sa partialité; car la fille ayant été prise sur le fait, son maître l'obligea à lui livrer tout l'argent qu'elle avait reçu du capitaine; ce qui détermina ce dernier à quitter la maison, et à me faire son apologie.

Je fus loger alors chez un Mahométan, qui se comporta envers moi avec beaucoup d'attention et de bonté. Je recevais aussi de fréquentes invitations de la part des officiers anglais; de sorte que je vivais très-agréablement et à peu de frais.

Quoique nous fussions alors en hiver au Cap, des arbres chargés de feuilles et de fleurs de toutes les espèces ornaient cependant les jardins. Les fruits étaient délicieux, et de tant de différentes sortes, que nous jouissions tout à

la fois des productions des zones torrides et froides. A quelque distance de la ville, il y a un beau jardin appelé Constantia, dont les raisins surpassent en bonté tous ceux que j'ai goûtés, et dont on fait un vin délicieux, qu'on admire beaucoup, et qui se transporte dans toutes les parties du monde.

Les marchés sont abondamment fournis de bonne viande de bœuf, de chèvre et de mouton. Les brebis sont de la race à grosse queue, et donnent beaucoup de graisse et de suif. Les légumes sont également excellens et de plusieurs espèces; mais le froment et le riz sont d'une qualité médiocre. Il est difficile de se procurer du beurre frais; et quoique toutes les autres denrées paraissent être en grande abondance, les prix n'en sont pas moins hauts. La viande coûtait sept sous et demi (soixante-quinze centimes) la livre; un œuf le même prix. Le blanchissage est également fort cher.

Les chevaux du Cap sont vigoureux, laborieux et dociles. Il paraît qu'ils ont un peu de sang arabe dans les veines. Il y a aussi de bons mulets, dont on se sert principalement devant les carrosses : les charrettes sont traînées par des bœufs. On trouve des autruches dans cette partie de l'Afrique; et l'on m'a montré certaines

espèces de chiens et de chats sauvages qui se tiennent dans les forêts.

Outre les Hollandais, il y a plusieurs autres nations au Cap, et l'on y parle au moins sept ou huit langues différentes. Le bas peuple est principalement composé de Nègres et de Malais, dont la plus grande partie ont été esclaves et sont parvenus à acheter leur liberté, ou ont été affranchis par leurs maîtres. J'ai trouvé parmi eux plusieurs pieux et bons Musulmans, dont quelques-uns avaient d'assez belles propriétés. J'eus le plaisir de faire ici la connaissance de Shaikh Abdulla, le fils d'Abd al Aziz, natif de la Mecque, lequel, étant venu au Cap pour quelque affaire de commerce, y épousa la fille d'un Malais et s'y établit. Il me témoigna beaucoup de politesse, me présenta à ses amis, et prévint tous mes désirs.

Je reçus aussi de grandes marques de bonté de la part de M. B — d, hollandais, qui avait résidé vingt ans au Bengale, et avait rempli pendant quelque temps la place de gouverneur de Chinsura. Il a une femme aimable qui parle sept langues.

Si je voulais rendre compte de toutes les civilités que j'ai reçues de M. le général Dundas et des autres officiers anglais, je serais forcé

d'écrire un volume entier. Je ne puis cependant m'abstenir de parler des soirées agréables que j'ai passées à la maison de lady Anne B — t, qui donnait toutes les semaines une fête à ses connaissances, où elle ne manquait jamais de m'inviter. Lady Anne est la fille d'un seigneur anglais, et possède toutes les manières d'une personne bien née. J'ai souvent trouvé chez elle madame C — d, jeune dame irlandaise qui était singulièrement belle, parlait peu, et paraissait fort réservée; en un mot, elle avait tout à fait le maintien élégant de nos princesses indiennes, et se rendit totalement maîtresse de mon cœur. Voila les deux seules femmes anglaises de condition dont les maris fussent au Cap. Les autres officiers devaient se contenter de faire leur cour aux dames hollandaises, dont plusieurs firent, par ce moyen, de bons mariages.

Quoique je vécusse avec la plus grande économie possible pendant notre long séjour au Cap; je ne pus néanmoins satisfaire à mes dépenses qu'en vendant quelques objets qui m'appartenaient, parmi lesquels je dois compter un esclave nègre dont les mœurs et le caractère avaient été tellement corrompus à bord du vaisseau, que je jugeai à propos de m'en

défaire. On m'en donna cinq cents rixdalers. Je vendis aussi un talisman et quelques pièces de mousseline pour deux cents rixdalers. Par ce moyen, je fus en état de vivre sans former de dettes jusqu'au moment de notre départ.

Pendant notre séjour au Cap, la mousson changea, ce qui permit au capitaine N — n de faire passer son vaisseau, la Christine, de la baie Falso dans la baie de la Table; mais immédiatement après y être arrivé, il fut accusé par M. Pringle, agent de la compagnie des Indes orientales, d'avoir volé la cargaison du vaisseau anglais que nous avions vu brûler sur le Gange; et l'on procéda contre lui dans la cour de justice. Il ne fut pas difficile de constater le fait; de sorte qu'il fut condamné à payer deux mille livres sterlings de dommages. Pendant la procédure on mit le navire en séquestre; et l'équipage s'étant dispersé de côté et d'autre, il fut impossible au capitaine N — n de continuer son voyage. Il ne fut cependant pas fâché, je pense, de cet évènement, puisque, peu de temps après, il épousa une femme hollandaise, et s'établit au Cap. Les passagers l'obligèrent alors à leur rendre la moitié de leurs frais de route. Je refusai mal à propos de me joindre à eux pour deux rai-

sons : d'abord , parce que je craignais les chicanes des avocats hollandais , et , en second lieu, à cause que le capitaine N — n me promit que, si la cause était décidée contre lui , il me paierait sur le même pied que les autres ; ce qu'il nia ensuite , et je perdis mon argent. Je n'en fus pas moins charmé de n'avoir plus affaire avec un pareil misérable , et convins avec le capitaine de la Britannia , baleinier de la mer du Sud , destiné pour Londres , de lui payer quarante guinées pour mon passage en Angleterre.

---

## CHAPITRE V.

*L'auteur quitte le Cap et s'embarque à bord de la Britannia. On découvre l'île de Sainte-Hélène. Description de cette île, de la ville et des fortifications. Conduite hospitalière et amicale du gouverneur. On quitte Sainte-Hélène. On double l'île de l'Ascension: quelques particularités touchant cette île. On repasse la ligne équinoxiale: Anecdote contée par le capitaine. Rencontre d'un vaisseau américain et d'un vaisseau hambourgeois. On aperçoit de nouveau l'étoile polaire. Rencontre d'une flotte destinée pour l'Inde. On double les îles Canaries et le détroit de Gibraltar. Arrivée à l'embouchure de la Manche. Le vaisseau est obligé d'entrer vent arrière dans le canal de Saint-George. Rencontre d'un navire qui avait sombré. Le vaisseau entre dans l'anse de Cork.*

LE 29 de septembre, mon ami, le capitaine Richardson et moi nous nous rendîmes à bord de la Britannia, qui ne tarda point à mettre en mer. Ce vaisseau était un baleinier, et sa car-

gaison consistait en huile de baleine. Il était aussi muni de lettres-de-marque ; de sorte qu'il était armé en guerre, et avait même été assez heureux pour prendre, en sortant, un vaisseau espagnol, dont il tira une grosse somme. L'équipage était composé de trente à quarante hommes ; mais comme c'étaient d'habiles marins, qu'on tenait soumis à la même discipline que celle qui s'observe sur les vaisseaux de guerre, la manœuvre était faite avec une grande exactitude, et sans la moindre confusion : quoique nous fussions fort à l'étroit, tout était si bien disposé et si bien réglé, que nous ne souffrîmes aucune des incommodités qui nous avaient rendu le séjour du navire danois si détestable.

La Britannia était bon voilier ; et pendant notre voyage nous donnâmes la chasse à plusieurs bâtimens, mais sans pouvoir en atteindre aucun. Notre capitaine, qui s'appelait Clarke, était un excellent marin ; et toutes les fois que nous approchions de quelque terre, il nous annonçait à une heure près le moment que nous devions y arriver. Peu de temps après notre départ du Cap, nous fûmes de nouveau favorisés des vents alizés, et en deux jours nous fîmes quatre cents milles.

Le 13 octobre au matin nous découvrîmes l'île de Sainte-Hélène, et à midi nous jetâmes l'ancre dans son port. Je me rendis immédiatement après à terre, et eus l'honneur d'être invité à dîner par le gouverneur, M. Brooke. Ce seigneur, qui avait servi pendant treize ans comme officier dans l'Inde, et résidé quelque temps à la cour de l'empereur Shah Alum, parlait avec beaucoup de facilité la langue hindoue, dans laquelle il s'entretint long-temps avec moi des affaires politiques de l'Inde.

L'île de Sainte-Hélène est placée au milieu de la mer Atlantique, à plusieurs centaines de milles de toute autre terre, par le seizième degré de latitude méridionale, et peut avoir environ vingt-huit milles de circonférence. Vus de la mer, ses rochers paraissent noirs et brûlés; mais les vallons de l'intérieur sont tapissés d'une belle verdure, et les collines se trouvent couvertes d'une variété infinie de fleurs et de plantes odoriférantes, avec des jardins charmans. Les habitans ont formé, avec beaucoup de soin et de travail, des chemins en zig-zag pour gravir sur ces collines, où deux chevaux peuvent marcher de front; cependant leur roideur est cause qu'on se sert rarement de voitures pour y monter. La plus haute de ces

monticules a, dit-on, un mille d'élévation, et jette souvent, par un cratère, de la fumée accompagnée d'une forte odeur de soufre. Il n'y a que deux sources considérables d'eau dans toute l'île; et comme, par conséquent, la végétation dépend entièrement de la pluie, il arrive souvent que, faute d'irrigation, l'herbe pour le bétail et les productions des jardins sont entièrement détruites; ce qui cause une grande détresse parmi les habitans. Mais quand la saison est favorable, les pommes et les autres fruits sont d'une abondance extraordinaire en quelques endroits. Le jardin d'un officier produisait en une seule année un profit net de douze cent cinquante livres sterlings. Comme cette île ne fournit aucun grain, elle est obligée de tirer d'Europe sa farine et d'autres articles de première nécessité. On y trouve du bœuf, du mouton, de la volaille; mais ces denrées sont à un prix excessif. Le lait n'y est pas en grande abondance, mais il est si gras qu'on peut l'écrêmer deux fois. Les arbres et les fruits d'Europe et d'Asie prospèrent également à Sainte-Hélène; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le tonnerre et les éclairs sont également inconnus dans cette île.

La seule ville qu'il y ait dans l'île est située dans

une vallée étroite, qui semble avoir été formée par les torrens des montagnes : cette vallée a environ deux milles de longueur sur vingt à cent verges de largeur. La ville a été bâtie par les Anglais, environ quarante ans après leur établissement dans l'Inde. Il y a quelques jolis édifices ; mais les toits en sont couverts de chaume ou de tuiles. On y rencontre plusieurs belles boutiques, qui contiennent des marchandises des Indes et d'Europe ; de même que des tavernes et des cafés. Dans la partie la plus large de la vallée, il y a une petite place d'armes pour la garnison. Du côté de la mer, on a établi de bonnes batteries, ainsi que deux forts redoutables sur deux des collines, qui peuvent couler bas les vaisseaux ennemis qui voudraient venir mouiller sur les rades. A quelque distance dans l'intérieur, il y a une tour singulièrement forte, entièrement bâtie en pierre, dont les murailles ont quinze pieds d'épaisseur. L'ingénieur m'assura qu'elle était imprenable, que sa solidité égalait celle du rocher sur lequel elle est posée, et qu'il espérait qu'elle ne durerait pas moins longtemps.

Le seul endroit où les vaisseaux trouvent un bon mouillage est vis-à-vis la ville ; l'eau y est

si profonde, qu'ils peuvent se tenir à cent verges de la rive.

On m'a dit que lorsque les Anglais vinrent s'établir dans cette île, elle était couverte de chèvres sauvages, et que ces animaux, en sautant d'un rocher à l'autre, faisaient tomber souvent d'énormes masses de pierre, lesquelles, en roulant sur les toits des maisons bâties au-dessous des précipices, y causaient de grands dégâts; ce qui détermina le gouvernement à mettre la tête de ces animaux à prix, moyen par lequel on parvint à en détruire successivement la plus grande partie.

La basse classe du peuple a le teint basané, étant un mélange d'Européens, d'Indiens et de Nègres. Il y a encore un grand nombre d'esclaves de ces deux dernières races.

M. le gouverneur Brooke, de qui l'hospitalité et la bonté s'étendaient sur toutes les personnes qui visitaient l'île, m'invita de venir demeurer avec lui, et me donna un cheval, en chargeant son fils de m'accompagner dans l'intérieur de l'île; ce qui me permit de visiter les jardins du gouverneur et de l'adjoint du gouverneur, ainsi que tous les endroits qui méritaient d'être vus. Lorsque nous fûmes au moment de nous embarquer, il envoya à notre bord une

grande provision de fruits et de légumes pour mon usage.

Le 15 au soir, nous nous rendîmes à bord après avoir dîné avec le respectable gouverneur. On leva immédiatement après l'ancre, et en peu de temps nous quittâmes cette scène romantique.

Le 20, nous longeâmes l'île de l'Ascension à la distance de deux milles seulement. Cette île, qui n'est, de même que celle de Sainte-Hélène, qu'un amas de rochers, se trouve placée dans l'Océan atlantique par le huitième degré de latitude méridionale; mais comme il n'y a aucune source d'eau douce, les vaisseaux ne l'attaquent point, si ce n'est quelquefois pour prendre des tortues, qui y sont excellentes et en grande quantité. Ces animaux viennent la nuit à terre pour y déposer leurs œufs, et c'est dans ce moment qu'on les tourne sur le dos pour les aller prendre le lendemain. Il y a aussi quelques chèvres, qui probablement trouvent de l'eau de pluie dans les fentes des rochers ou dans des étangs, qui leur permet d'exister. Ce même jour le soleil était placé verticalement au-dessus de nos têtes; et quoique nous ne fussions qu'à huit degrés de la ligne équinoxiale, nous fûmes obligés de nous habiller chaudement.

Le 25 nous repassâmes la ligne, le temps continuant toujours à être extrêmement froid. Nous prîmes à cette latitude beaucoup de poisson, et fûmes accompagnés d'un grand nombre d'oiseaux qui ressemblaient à des hirondelles. On assure que ces oiseaux ne vont jamais à terre, mais forment leurs nids d'herbes et de l'écume qui flotte sur la mer, dans lesquels ils déposent leurs œufs et élèvent leurs petits; mais cela ne me paraît pas vraisemblable.

On m'a cependant raconté un fait qui est plus extraordinaire encore que celui dont je viens de parler. Le capitaine Clarcke, qui n'était pas adonné aux fictions, me dit qu'étant un jour descendu avec deux chaloupes sur la côte d'Afrique pour y faire aiguade, près de trois cents animaux d'une grandeur moyenne entre le cheval et l'âne, qu'on appelle chevaux marins (probablement des veaux marins), sortirent de la mer, et allèrent à plus d'un mille dans les terres, en laissant de fort grandes marques de leurs pieds sur le sable. Lorsque ces animaux revinrent, il (le capitaine) en tua un d'un coup de fusil; sur quoi les autres se mirent aussitôt à le poursuivre pour venger leur camarade: de sorte que lui et ses matelots n'échapèrent à ce danger qu'en allant se cacher

parmi les rochers. Quelques gens de l'équipage gagnèrent le vaisseau avec l'une des chaloupes; mais l'autre chaloupe fut brisée en morceaux par ces animaux en fureur.

Le 26 à midi, nous vîmes à une certaine distance un vaisseau, que le capitaine prit pour un bâtiment français, et il se prépara aussitôt à l'attaquer. Comme nous étions alors dans les parages entre l'Europe et l'Amérique, et que la plupart des rois d'Europe étaient en guerre entr'eux, ces latitudes étaient plus dangereuses qu'aucune autre partie de l'Océan, parce que c'est la coutume des Européens, que lorsque deux vaisseaux ennemis se rencontrent, le plus fort emmène le plus faible dans l'un des ports de son pays, où il fait vendre le bâtiment et sa cargaison à son profit.

Après lui avoir donné la chasse pendant quelques heures, nous reconnûmes que c'était un navire américain; et quoique les Anglais ne fussent pas alors en guerre avec cette nation, le capitaine Clarcke ordonna au patron d'amener, et de se rendre à son bord avec ses papiers. Le pauvre homme étant fort effrayé, ne tarda pas à obéir à cette injonction, et vint muni de son journal et de ses certificats. On le retint prisonnier pendant toute la journée;

mais on lui rendit la liberté vers le soir, et il continua son voyage.

Le jour suivant, nous rencontrâmes un vaisseau hambourgeois chargé de provisions salées pour l'île Maurice. C'était un beau bâtiment à trois mâts; mais le capitaine ayant reçu l'ordre d'amener obéit sur-le-champ, et vint à notre bord avec ses papiers. Il nous apporta aussi un présent de quelques fromages nouveaux, qui nous fut fort agréable. On lui donna ensuite la permission de continuer sa route.

La nuit du 27, étant alors par le cinquième degré de latitude nord, nous eûmes de nouveau la satisfaction de voir les constellations de la grande et petite Ourse, ainsi que l'étoile polaire. Nous eûmes ici beaucoup de pluie, et le capitaine m'assura qu'il avait constamment essuyé le même temps à ces hauteurs.

Le 7 novembre, nous entrâmes pour la troisième fois dans la région des vents alizés, qui règnent aussi entre les dixième et vingt-huitième deg. de latitude nord, et qui nous firent marcher avec une telle vitesse, que le navire faisait quelquefois dix milles en une heure; de sorte que la mer était fort agitée: mais comme notre bâtiment était bien conduit, nous souffrîmes peu

des inconvéniens que nous avions éprouvés sur le vaisseau danois.

Le 11, nous passâmes à un mille de six navires marchands anglais destinés pour l'Inde, sous le convoi d'un vaisseau de guerre. Nous arborâmes nos pavillons de part et d'autre. Nous passâmes aussi, pendant cette partie de notre voyage, devant ce que les Anglais appellent les Indes occidentales; mais sans en apercevoir aucune partie, parce qu'elles étaient loin de la route que nous tenions.

Le 14, nous nous trouvâmes à la hauteur des îles Canaries ou Fortunées, d'où les Mahométans prennent leur premier méridien. Ces îles sont placées par le trente-troisième degré de latitude nord; mais nous les passâmes à l'ouest. Peu de temps après, nous doublâmes l'entrée de la Méditerranée (le détroit de Gibraltar), qui s'étend à l'est jusqu'à Alep.

Du 19 au 27, nous essuyâmes des vents contraires avec une grosse mer; cependant, nous n'éprouvâmes d'autre inconvénient que celui de ne pouvoir manger et dormir. Le 29, nous nous trouvâmes vis-à-vis du canal qui sépare la France de l'Angleterre, qu'on appelle la Manche ou l'Océan britannique, et nous espérions de pouvoir mouiller deux jours après à

Portsmouth, un des plus fameux ports d'Angleterre; mais un vent frais d'est continuant à souffler, il nous fut impossible d'y entrer, et nous nous vîmes obligés d'aller vent arrière attaquer la côte d'Irlande.

Il est nécessaire que je vous explique ici (aux compatriotes de l'auteur) la signification de quelques termes anglais, pour que vous puissiez mieux comprendre ce que je veux dire.

Un *canal* est une portion de mer renfermée entre deux terres, mais dont les deux bouts sont ouverts.

Une *baie* est une partie de mer qui s'étend fort avant dans la terre en portion de cercle, et qui n'est ouverte que d'un seul côté.

Par *mer*, on entend une grande étendue de l'Océan, mais environnée presque de tous côtés par des terres; telles que la mer Méditerranée, le golfe Persique, la mer Rouge, etc.

Comme le Canal court, pour ainsi dire, droit de l'est à l'ouest, il est presque impossible d'y entrer lorsque le vent souffle de la première partie; de sorte que si un vaisseau vient à cet endroit, et que le vent se trouve à l'est, il est obligé de courir des bordées jusqu'à ce qu'il change. C'était là exactement notre situation;

et nous continuâmes à louvoyer pendant deux jours, sans avancer. Notre capitaine, qui prévoyait que le vent ne changerait point, et craignait les croiseurs français, prit le parti d'entrer dans le canal de St.-Georges, qui sépare l'Angleterre de l'Irlande, comme l'endroit le plus sûr et le plus à l'abri de l'ennemi.

Nous changeâmes donc notre course, et pendant la journée nous rencontrâmes un vaisseau à deux mâts qui avait été renversé par le dernier coup de vent, et que son équipage avait abandonné; mais qui, étant chargé d'articles légers, flottait sur l'eau *comme un animal à moitié noyé*. Le capitaine Clarcke fit mettre en mer une chaloupe pour se rendre à son bord; et par le moyen de quelques-uns de ses matelots, qui étaient excellens plongeurs, on en tira plusieurs caisses de bon vin, et beaucoup de fruits délicieux et des confitures. Comme nous étions maintenant près de terre, et que le temps était fort froid, on permit de faire du feu dans la cabane, près duquel nous jouîmes de ces excellentes choses, et fûmes ainsi, en quelque sorte, récompensés de n'avoir pas un vent favorable, quoique malheureusement aux dépens de nos semblables, qui avaient

perdu ou plutôt abandonné leur propriété.

Après avoir croisé pendant plusieurs jours dans le canal d'Irlande, et comme le vent continuait à être contraire, le capitaine résolut d'entrer dans le port de Cork (*Cove of Cork*), et d'y rester quelque temps.

---

## CHAPITRE VI.

*Le vaisseau va mouiller en face de Cove. Description de cette baie. L'auteur se rend dans la ville, et va voir ensuite celle de Cork, dont il donne une idée. Il retourne au navire et prend la résolution d'aller faire une visite au lord Cornwallis à Dublin. Il quitte le navire et part pour Cork, où il se rend chez le capitaine B — r. Description de la famille et de la maison de cet officier. L'auteur va à Dublin.*

Le 6 décembre, nous découvrîmes la terre dans le voisinage de la baie de Cork : elle consistait en une longue rangée de collines qui descendent en pente douce vers la mer, et se trouvent partagées, par des enclos, en un grand nombre de champs. Nous entrâmes, peu de temps après, dans la baie de Cork, entre deux forts destinés à en défendre l'entrée aux vaisseaux ennemis. A quelque distance de-là, nous trouvâmes un autre fort, bâti de pierre, sur un rocher au milieu de la baie, qui, par là, est

partagée en deux canaux. Après avoir passé ce dernier fort, nous arrivâmes bientôt en face de la ville de Cove, et jetâmes l'ancre.

Nous trouvâmes ici entre quarante et cinquante vaisseaux de différentes grandeurs, parmi lesquels il y avait trois vaisseaux de guerre. La baie a la forme d'un bassin circulaire, de seize milles de circonférence. La ville, qui est sur son bord, offre la figure d'un croissant, dont chaque pointe est défendue par de petits forts. D'un côté de la baie, une grande rivière, qui ressemble au Gange, y verse ses eaux. Cette rivière monte fort loin dans les terres, et passe près de la ville de Cork. La forme circulaire de cette grande nappe d'eau, la verdure qui couvre les collines, le bel aspect de la ville d'un côté, et le grand nombre de charmantes maisons et de hameaux romantiques de l'autre, joints à la vue imposante des forts et d'un grand nombre de vaisseaux qui mouillaient en sûreté dans le port, me causèrent des sensations que je n'avais jamais éprouvées jusqu'alors; et quoique dans le cours de mes voyages j'aie eu occasion de voir le golfe de Gênes et le détroit des Dardanelles, je ne pense pas que l'un ou l'autre y puisse être comparé.

Dans l'après-midi, nous descendîmes à la ville de Cove, et trouvâmes que l'intérieur ne répondait pas à son apparence extérieure. Elle contient quelques jolies maisons, et ne sert en effet que d'ancrage aux vaisseaux que la ville de Cork emploie pour son commerce. Il n'y a qu'une seule rue, qui a tout au plus un demi-mille de long: cependant les boutiques étaient fournies en abondance de poires, de pommes, de raisins et de fruits secs. Après avoir satisfait notre curiosité, nous nous rendîmes à la poste pour y mettre nos lettres. La maîtresse de la maison, qui était d'un caractère prévenant, nous persuada de dîner chez elle, et nous servit à table avec ses fils et ses filles. Notre dîné consista en poisson, du bœuf, du beurre, des pommes de terre et d'autres végétaux, tous d'une si excellente qualité, que je n'en ai jamais mangé de meilleurs. Cork est réputé pour ces articles; et l'on envoie des vaisseaux de Londres pour en chercher pour sa consommation. Au moment de retourner au vaisseau, nous voulûmes payer notre dîné, comme c'est la coutume en Europe; mais notre hôtesse ne voulut pas recevoir une obole, et nous conseilla de venir à terre le lendemain matin, pour aller à la ville, qu'elle nous assura digne d'être vue. Nous y

consentîmes, et nous transportâmes le jour suivant de fort bonne heure à sa maison. Elle nous procura des chevaux, et ordonna à son fils, qui était un joli jeune homme de quinze ans, de nous accompagner. L'air et la conduite de cette femme aimable me surprirent. Elle avait été mère de vingt-un enfans, dont dix-huit étaient encore vivans, et la plupart même dans sa maison. Cependant elle ne me parut pas âgée; de sorte que je ne lui aurais donné qu'une trentaine d'années.

Après trois heures de marche, nous arrivâmes sur le bord de la rivière (*Lee*), où nous trouvâmes quelques petits bâtimens à l'ancre. Il y a dans cet endroit un bac, dans lequel on fit facilement entrer nos chevaux, qui étaient fort doux, et en peu de temps nous eûmes passé l'eau. Il nous restait alors neuf milles à faire pour arriver à la ville, pendant lesquels nous trouvâmes les terres bien cultivées et ornées de maisons de plaisance, de bosquets, de jardins.

Nous arrivâmes à Cork vers midi, et nous rendîmes dans un excellent hôtel, dont les chambres étaient meublées avec élégance et les domestiques fort attentifs à nous servir. Après nous être reposés un moment, nous allâmes voir la ville; mais comme nous étions

en hiver et que les rues étaient fort sales, nous n'eûmes pas, dans cette promenade, le même plaisir que nous aurions eu dans une autre saison. Les maisons de la partie de la ville que nous parcourûmes étaient bâties de briques et de mortier, fort régulières, et hautes de quatre étages, avec de jolies portes, des fenêtres vitrées et de beaux appartemens. Les boutiques étaient propres et fournies de tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie et au luxe : mais comme cette ville a été destinée au commerce, on a mis plus de soin à ce qui peut faciliter l'importation et l'exportation, qu'à ce qui tient à la beauté et à la régularité ; ce qui fait qu'on n'y trouve pas de grandes places publiques; mais la ville est coupée par des canaux bordés de pierres, au moyen desquels les navires peuvent approcher des magasins des négocians, ou être mis sur le chantier, pour y être radoubés. Ces canaux sont garnis de ponts-levis, qu'on lève et baisse à volonté; mais comme l'eau de ces canaux est stagnante et qu'on y jette toutes sortes d'ordures, il en résulte souvent des vapeurs désagréables, qui doivent être mal-saines. La ville est d'ailleurs placée dans un bas-fond; ce qui fait qu'on ne l'aperçoit que quand on en est à une petite distance.

Comme le capitaine prévoyait que le vent allait changer, nous pensâmes qu'il serait imprudent de rester plus long-temps ici; nous montâmes donc à cheval, après avoir dîné, pour retourner à Cove par le même chemin que nous étions venus, et allâmes coucher à bord.

Durant ma visite à Cork, j'appris que le lord Cornwallis (ancien gouverneur de l'Inde), qui était le représentant du roi dans cette île, s'était, depuis plusieurs années, établi à Dublin, après avoir appaisé les troubles qui avaient agité ce pays. Comme cette ville ne se trouve qu'à trois journées de Cork, et que j'avais toujours eu l'intention d'aller rendre mes devoirs à sa seigneurie, après que j'aurais vu l'Angleterre, je pensai que, puisque le hasard m'avait amené dans son voisinage, il fallait remplir maintenant mon désir à cet égard. J'y fus déterminé encore par la beauté du pays et par la nouvelle qu'il n'y avait pas long-temps que deux vaisseaux avaient péri dans la Manche. Je pris donc le parti de quitter le navire ici, et de me rendre à Londres après avoir vu Dublin. Je communiquai mes intentions à mon ami, le capitaine Richardson, qui se détermina à m'accompagner. Nous laissâmes nos bagages et nos domestiques

à bord du vaisseau, et ne prîmes avec nous qu'une petite malle, pour regagner par eau, dans une chaloupe ouverte, la ville de Cork, où nous allâmes loger dans le même hôtel où nous avions dîné quelques jours auparavant.

Le jour après notre arrivée, nous fûmes agréablement surpris par une visite du capitaine B——r, qui, ancien ami du capitaine Richardson, et que j'avais moi-même connu à Rohilcund, pendant la guerre avec Gholam Mohammed Khan. Il avait appris notre arrivée et vint nous voir. Après les questions ordinaires sur nos santés, il nous engagea à nous rendre avec lui à sa maison, qui se trouvait située à quelques milles dans les terres; ce que nous acceptâmes, et fûmes cordialement traités. La beauté de son parc et de ses jardins me charma, ainsi que la disposition intérieure de sa maison. J'admirai surtout la cuisine, qui était la première où j'avais observé tant d'ordre. J'y vis aussi avec surprise la machine destinée à faire rôtir la viande, qu'on faisait tourner par le moyen de la fumée. A Cove j'avais déjà vu un tourne-broche qu'un chien faisait mouvoir. Pour cet effet, on mettait le pauvre animal dans une roue creuse, à laquelle, impatient de sortir de cette prison, il

donnait un mouvement de rotation en montant sans cesse contre les échelons, et qui communiquait, par une chaîne, à la broche, laquelle, par ce moyen, présentait toutes les parties de la viande au feu. On me dit qu'il y avait quinze ans que ce chien était employé de la sorte pendant deux ou trois heures de la journée.

Le capitaine B — r me dit qu'il avait acheté cet héritage, qui était situé sur le bord de la rivière, à quatre milles seulement de Cork, pour vingt mille roupies (environ cinquante-cinq mille francs). La plus grande partie de ce bien consistait en terres labourables; il y avait aussi des prairies; et le reste, à l'exception des jardins, était destiné à l'engrais de bêtes à cornes et de bêtes à laine. Il ajouta qu'il en récoltait plus de grain, de paille et de foin, qu'il ne lui en fallait pour ses bestiaux. Il avait aussi en abondance du lait, des fruits, des pommes de terre et d'autres végétaux, sans parler de la volaille de sa basse-cour; de sorte qu'il n'était obligé d'acheter que la viande de bœuf, le vin et les épiceries. En un mot, il vivait dans cette petite terre avec plus d'abondance et de bonheur qu'un Anglais ne pourrait le faire dans l'Inde avec un lac de roupies (300,000 fr.)

La famille du capitaine B — r était com-

posée de douze personnes, dont deux étaient ses nièces. L'une de ces dames était agréable et spirituelle; l'autre jolie, mais fort réservée. Plusieurs jeunes gens de Cork les avaient demandées en mariage; mais elles étaient si pénétrées de leur propre mérite, qu'il était difficile de leur plaire. Ces dames me témoignèrent beaucoup d'attention pendant le diné; et, comme je n'avais jamais été honoré de tant de marques de bonté de la part du beau sexe, je me trouvai saisi d'admiration.

Un autre personnage remarquable de cette maison s'appelait Deen Mohammed. Il était né à Moorshedabad, au Bengale, et avait été élevé, dès son enfance, par le frère aîné du capitaine B — r, qui, à son retour en Europe, amena ce jeune homme avec lui, et le mit à une école de Cork, pour apprendre à lire et à écrire l'anglais. A cette école, il fit la connaissance d'une jeune fille fort jolie, dont les parens étaient des gens respectables, et lui persuada de s'enfuir avec lui. Ils se rendirent à une ville, où ils se marièrent, et retournèrent ensuite à Cork. Ils avaient plusieurs aimables enfans; et Deen Mohammed a publié un livre dans lequel il parle de sa personne, ainsi que des usages et coutumes de l'Inde.

Le 8 décembre, après avoir préalablement retenu des places pour Dublin, à raison de trois guinées par personne, nous partîmes par la malle. Comme cette voiture a le privilège de se charger des lettres du bureau de la poste, et que les routes n'étaient pas encore tout-à-fait sûres, nous fûmes accompagnés par trois dragons, qui étaient régulièrement relevés à chaque endroit où nous changions de chevaux; et nous ne courions pas la nuit. Nous trouvâmes sur cette route en abondance toutes sortes de vivres. Le premier jour, nous déjeûnâmes dans une petite ville nouvellement bâtie, appelée Fermoy, et dînâmes à Clonmell. Les gens de ces auberges préparent tout ce qui est nécessaire aussitôt qu'ils entendent les sons du cor du cocher; de sorte que nous ne fûmes jamais obligés d'attendre un seul instant. Cependant il nous fut impossible de manger ou de dormir à notre aise, à cause de l'empressement du cocher, qui nous menaçait de nous laisser en chemin, si nous n'étions pas prêts au bruit de son cor. Le second jour, nous déjeûnâmes à Kilkenny. Cette ville est célèbre dans toute l'Irlande par la pureté de l'air qu'on y respire, par la bonté de ses eaux, par la salubrité de son exposition, par sa beauté et par l'urbanité

de ses habitans. Je fus si enchanté de la belle vue du site, que je ne voulus pas m'asseoir pour déjeûner; mais ayant pris un morceau de pain, je me rendis sur le bord de la rivière, qui descendait d'une verte colline à quelque distance de-là, mais dont le cours était interrompu par une cascade qui ajoutait beaucoup à la beauté du paysage. Sur le bord opposé de la rivière, le terrain était couvert de jardins et de vergers qui en formaient un paradis terrestre; en un mot, je ne saurais exprimer le plaisir que j'éprouvai à admirer ce bel endroit. Nous passâmes la nuit à Carlow, et au soir du jour suivant, nous entrâmes dans Dublin.

Nous traversâmes, pendant les trois jours que dura notre voyage, un pays montueux; de sorte que nous ne fîmes que gravir et descendre, sans cependant rencontrer de montagnes roides. Les villages de ce pays ressemblent beaucoup à ceux de l'Inde. Les toits des maisons sont couverts de chaume et attachés avec de l'osier. La pauvreté des gens de la campagne et du bas peuple est telle, que nos paysans sont opulens quand on les compare à eux. Cette misère doit être attribuée à deux causes: d'abord à la cherté des denrées; et, secondement, à la quantité de vêtemens et de com-

bustibles qu'il faut ici pour se garantir du froid. Malgré l'aspérité des pierres sur lesquelles ils sont obligés de marcher et la froidure excessive du climat, ils ne portent jamais de souliers, mais courent, durant toute l'année, avec les jambes et les bras nus ; ce qui fait que ces parties de leur corps sont aussi rouges que les pieds d'une Hindoue qui a appliqué le *mendee* (les feuilles du *sphœranthus indicus*).

On m'a assuré qu'un grand nombre d'entre eux n'ont jamais goûté de viande, et vivent uniquement de pommes de terre, et que, chez les fermiers, les chèvres, les jeunes porcs, les chiens, les hommes, les femmes et les enfans se tiennent tous dans le même endroit. Pendant notre voyage, les petits garçons couraient souvent des milles entiers à côté de la voiture, dans l'espérance de recevoir un morceau de pain.

Malgré cet état malheureux des paysans, les terres sont bien cultivées et fort fertiles : elles produisent une grande quantité de froment, d'orge, de pois, de navets, mais surtout de pommes de terre. On trouve partout, quoiqu'à un haut prix, du riz d'Amérique et de Bengale. Dans toutes les maisons où j'ai dîné, on m'a servi un plat de ce grain, mon hôte et les autres convives se contentant de pain et de végétaux.

Durant l'hiver, lorsque la terre est couverte de neige, on nourrit les chevaux et les vaches avec de l'herbe fanée et des grains : les brebis mangent alors des navets.

On trouve ici une espèce de terre appelée tourbe, qui n'est pas propre à être cultivée, mais dont on se sert pour faire un assez bon feu ; cependant cette tourbe n'égale pas en bonté une autre sorte de combustible, connu sous le nom de charbon de terre (*coal*), qui est une espèce de pierre noire qu'on tire des mines, et qui donne une grande chaleur. Il faut convenir néanmoins que la tourbe vaut mieux que la bouse de vache séchée, dont les pauvres Indiens font usage.

---

## CHAPITRE VII.

*Arrivée de l'auteur à Dublin. Manière dont on éclaire les rues pendant la nuit. Excessive admiration des Européens pour les statues. Description du parc du Phénix. Le fanal et la jetée. La rivière et les canaux. Description du collège ; du palais du parlement ; la douane; la bourse; les églises; les barraques, et les hôpitaux. L'auteur va au spectacle. Récit qu'il fait de la représentation d'une arlequinade et d'autres amusemens publics.*

A NOTRE arrivée à Dublin, nous trouvâmes que l'auberge où s'arrête la voiture était pleine; ce qui nous obligea d'aller loger dans un hôtel qui n'est fréquenté que par des lords et des ducs, et dont la dépense montait par conséquent fort haut. Mais, d'après le conseil d'une personne qui était venue avec nous par la malle de Cork, je louai le lendemain un appartement dans la rue des Anglais, près du collège, chez madame B — l, veuve, d'un caractère pré-

venant, et qui avait plusieurs enfans. On ne prend pas ici un appartement au mois, mais seulement à la semaine, et madame B— l me laissa deux chambres à raison d'une guinée par semaine. Je déjeûnai tous les jours chez moi, et les domestiques de la maison me procurèrent du thé excellent, du sucre et du bon beurre.

Pendant la première semaine de mon séjour à Dublin, j'accompagnai tous les jours le capitaine Richardson à un café, où nous dînions à cinq schellings environ par tête; mais je reçus, au bout de peu de temps, un si grand nombre d'invitations, que je me trouvai rarement libre. Toutes les personnes qui voulaient m'avoir à dîner chez elles, m'envoyaient une carte d'invitation pour un jour marqué. Quelquefois elles m'apportaient elles-mêmes cette invitation; et lorsque j'étais sorti, elles laissaient, en même-temps, leur nom par écrit.

Le capitaine Richardson, après avoir fait sa visite au gouverneur de la province, et vu ce que Dublin offre de plus remarquable, prit le parti de continuer sa route pour Londres; mais comme je n'avais aucun objet en vue, et que j'étais charmé de l'hospitalité des Irlandais, je préférai de rester encore quelque temps dans

ce pays, même au risque de me séparer de mon ami, et de me trouver entièrement seul parmi des étrangers. Je n'eus cependant pas à me repentir d'avoir pris cette résolution; car mes connaissances, voyant que, par le départ du capitaine Richardson, je me trouvais absolument livré à moi-même, redoublèrent d'attention pour moi, et je m'aperçus que le défaut d'avoir un interprète pour rendre mes idées contribua beaucoup à me faire faire des progrès dans la langue anglaise.

Comme le principal objet de mon voyage à Dublin était de rendre mes devoirs au marquis de Cornwallis, j'envoyai, le second jour de mon arrivée, demander à sa seigneurie si elle voulait m'admettre. Je reçus une réponse fort polie de ce lord, qui me fit dire que c'était avec beaucoup de plaisir qu'il avait appris mon heureuse arrivée, et qu'il m'invitait à l'aller voir à une certaine heure le lendemain. Je me rendis donc chez lui, et fus fort bien reçu par sa seigneurie, qui recommanda à son secrétaire de me donner tout ce que je pourrais désirer, et d'ordonner à l'un de ses gens de me faire voir toutes les choses remarquables de la ville. Il me pria ensuite d'aller le trouver souvent à son château. Durant mon séjour à Dublin, je ne

manquai pas de me présenter, chaque semaine, devant sa seigneurie, qui me reçut toujours avec de nouvelles marques d'amitié et de bienveillance.

Je vais tâcher de donner à mes lecteurs une description de Dublin, qui était certainement la plus magnifique ville que j'eusse vue jusqu'alors.

Dublin, qui est la capitale de l'Irlande, est située à peu de milles de la mer, et peut avoir environ douze milles de circonférence. Il y a beaucoup de maisons bâties de pierres de taille, et l'on n'aperçoit pas qu'on se soit servi de mortier pour leur construction, les pierres étant parfaitement unies à arrête vive. Cependant les maisons sont, en général, construites de briques proprement jointes ensemble avec du ciment. Ces briques sont grandes, et entourées de ce ciment comme d'un cadre. Toutes les maisons de la même rue sont d'une égale hauteur, ce qui offre une agréable uniformité. L'intérieur en est généralement peint en blanc ou de différentes couleurs, et il y a partout des fenêtres vitrées. La plupart ont quatre étages, dont l'un est sous terre, et c'est là que sont les cuisines, les buanderies, les celliers, etc. Le rez-de-chaussée est occupé par les boutiques, les salles à manger. L'étage qui suit est le

plus élégamment meublé, et sert à recevoir le monde; après quoi vient celui où sont les chambres à coucher du maître, de la maîtresse et des amis; et l'étage d'en haut, dont les fenêtres sont placées au-dessus du toit de la maison, et dont les plafonds sont bas, contient les logemens des domestiques. Les toits sont couverts de pierres bleues bien jointes ensemble, clouées sur des lattes, et dont l'usage est beaucoup plus profitable que celui des tuiles.

Les appartemens sont, en général, meublés avec une grande élégance. Les rideaux des fenêtres sont de belle chitz, de soie ou de velours; et le reste de l'ameublement consiste en glaces, flambeaux, tableaux, tables, chaises et couchettes de bois d'acajou. Dans chaque chambre il y a un endroit destiné à faire du feu, dont la machine qui sert à le contenir est faite d'acier ou de fer parfaitement poli et décoré d'ornemens. Le devant de l'endroit où l'on met le feu est orné de plaques de marbre, dont une est posée horizontalement, sur laquelle on place, pendant l'été, des bouquets de fleurs, et différens ornemens de porcelaine durant l'hiver. Rien dans leurs maisons n'a plus attiré mon attention que ce dont je viens de parler, parce que l'utile s'y trouve joint à l'agréable.

Les murailles des appartemens sont couvertes de papiers diversement coloriés, dont le dessin s'accorde assez généralement avec celui des tapis de pied. On entre dans les maisons par une porte de l'étage où l'on dîne, et sur laquelle le numéro de la maison et le nom du maître sont peints ou gravés sur une plaque de cuivre. Chaque porte est garnie d'un marteau, par lequel on avertit les domestiques de la maison qu'on veut entrer; mais il y a cependant des maisons où l'on se sert pour cela d'une sonnette. Dans l'étage souterrain, où se tiennent les domestiques, sont disposées plusieurs sonnettes qui communiquent par des fils d'archal aux différentes chambres, et par le moyen desquelles ils sont avertis dans quel endroit de la maison on a besoin d'eux.

Les rues de Dublin sont, en général, larges, et partagées en trois parties. Les deux côtés, qui sont carrelés, servent aux piétons; tandis que le milieu, qui est pavé, est destiné pour les voitures et les chevaux. Devant les maisons des gens riches, il y a une grille de fer qui avance de quelques pieds sur la rue. Par ce moyen, l'air et la lumière peuvent pénétrer librement dans le bas des maisons, et l'on peut faire entrer ou sortir des objets lourds ou sales par

une porte qui s'y trouve, sans dégrader la maison.

Plusieurs des plus belles rues sont entièrement occupées par des boutiques, qui ont toutes des fenêtres avec de grandes vitres; et au-dessus des portes est placée une planche peinte en noir, sur laquelle sont écrits le nom et la profession du propriétaire. Ces boutiques sont parfaitement bien éclairées quand il fait nuit, et font alors un bel effet. On y trouve tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus précieux au monde. Mon attention fut particulièrement attirée par les magasins des bijoutiers et des marchands de modes; cependant les boutiques des fruitiers et des pâtissiers n'étaient pas sans intérêt. Je passais assez régulièrement tous les jours une heure dans ces endroits, entre le déjeuner et le dîner.

Pendant la nuit, les deux côtés de la rue sont éclairés par des lampes suspendues dans des vases de verre, à la hauteur de dix à douze pieds; ce qui, joint à un nombre infini de chandelles allumées placées devant les fenêtres des boutiques, fait que l'on y voit aussi clair qu'en plein jour. Une de ces rues ainsi éclairées, où il y a beaucoup de boutiques de chimistes remplies de bocaux contenant des liquides de diffé-

rentes couleurs, rappela à mon esprit l'*imam bâreh* (mausolée) à Lucknow, lorsqu'il était illuminé pendant le règne du dernier nabob Assuf-ad Dowleh. Comme c'était la première ville que j'avais vue éclairée de la sorte pendant la nuit, elle m'inspira une grande idée de sa magnificence; et cette idée ne fut pas affaiblie par la comparaison que j'eus ensuite occasion de faire de Dublin avec la ville de Londres.

On est étonné de la quantité de monde qui circule pendant toute la journée dans les rues; et les habitans ont acquis une telle adresse, par l'habitude, qu'ils ne se heurtent jamais. Je ne pus m'empêcher d'admirer des jeunes filles qui, pressées par le froid qu'il faisait, ou par l'ardeur naturelle qui les animait, ne se contentaient point de marcher d'un pas délibéré, mais semblaient bondir à travers de la foule, sans toucher personne, comme si elles eussent exécuté une danse.

Ici et dans toutes les autres villes d'Europe, il y a un si grand nombre de voitures de toutes les espèces, que je puis assurer que depuis le jour de mon arrivée à Dublin jusqu'à celui que je quittai Paris, le bruit des roues n'a pas cessé un moment de retentir dans mes oreilles. Il y a ici sept cents carrosses d'enregistrés, qui ne

sortent jamais de la ville, et ne font, pour ainsi dire, que conduire les étrangers d'une rue à une autre. Outre ces carrosses de louage, chaque seigneur et gentilhomme tient sa propre voiture, dont les unes sont traînées par deux chevaux, et les autres par quatre ou six. Ces chevaux sont d'une grande espèce, qui est particulière au pays; et on les emploie à toutes sortes de travaux, même au labour des terres. On n'y élève des bœufs que pour la boucherie. Les brebis n'ont pas de grosses queues, mais sont un manger délicieux. La volaille est de même fort belle, et pond de fort gros œufs.

Il y a dans cette ville plusieurs grandes et belles places publiques, au milieu desquelles est, en général, une fontaine couverte d'une coupole pour la garantir des injures de l'air. L'eau en jaillit par des mufles de lion ou de quelque autre animal, sculptés en pierre; mais pour que l'eau ne s'en perde pas inutilement, chaque filet est garni d'un robinet, qu'on ferme quand on en a pris la quantité nécessaire, et la fontaine cesse alors de couler. Dans quelques-unes de ces places, on a élevé un piédestal de pierre, sur lequel est placée une statue équestre d'un de leurs rois; et, vue à une certaine distance, on dirait que le cheval caracolle en l'air.

Ces fontaines et ces statues sont environnées d'une grille de fer; et pendant la nuit, on y allume des lampes, pour empêcher que les passans n'aillent s'y heurter.

Dans ce pays, ainsi que dans toute l'Europe, mais principalement en France et en Italie, les statues de pierre et de marbre sont en si haute estime que cela tient de l'idolâtrie. Un jour, j'ai vu vendre à Londres une figure qui n'avait ni tête, ni bras, ni cuisses, et dont il ne restait, en un mot, que le tronc, pour le prix exhorbitant de quarante mille roupies (120,000 fr.). Il est véritablement surprenant que des gens qui possèdent tant de connaissances et de bon sens, et qui reprochent à la noblesse de l'Hindoustan de porter des ornemens d'or et d'argent comme les femmes, soient ainsi tentés par le mauvais esprit à dépenser leur argent à l'achat de blocs de pierre qui ne sont d'aucune utilité. Il y a une grande quantité de ces figures qui paraissent appropriées à différens usages : c'est ainsi qu'aux portes des maisons on voit de grands dogues; dans l'intérieur, ils ont des figures de femmes qui dansent avec des tambourins et d'autres instrumens de musique; sur les manteaux des cheminées, on place quelques-unes des divinités de la Grèce; les



cimetières sont ornés des statues des morts; et dans les jardins, on rencontre des figures de diables, de tigres, de loups qui poursuivent un renard, dans l'idée, sans doute, que les animaux, en voyant ces figures, en seront effrayés et n'entreront pas dans le jardin.

La partie du milieu de quelques-unes de ces places est disposée en jardin, où les personnes aisées vont se promener le matin et le soir; le peuple n'y entre point. Il s'y rend aussi des troupes de musiciens qui font des concerts pour une bagatelle qu'on leur donne.

Outre ces places publiques, on trouve en Europe d'autres endroits où les habitans vont s'amuser, et qu'on appelle parcs. Ce sont de certaines étendues de terrain entourées de murailles et garnies de rangées d'arbres touffus, de tapis de verdure et de ruisseaux, sur lesquels on a placé des arches de pierre ou de marbre. On permet aux bêtes à cornes et aux bêtes à laine de venir paître dans ces parcs, dont plusieurs même sont garnis de bêtes fauves qui y multiplient. On estime beaucoup la chair de ces derniers animaux; et lorsqu'on en veut avoir un pour la table, on charge un bon chasseur de l'aller tuer avec un fusil. Dans quelques-uns de ces parcs, on trouve de jolies maisons

et des jardins délicieux, où les habitans de la ville se rendent communément en grand nombre le dimanche.

Les environs de Dublin sont fort pittoresques et surpassent, à cet égard, ceux de Londres. A la distance de quelques milles de la ville, il y a une grande variété de hameaux et de maisons de campagne, que les personnes aisées vont habiter durant l'été.

Le plus agréable endroit que j'aie jamais vu est le parc du Phénix. Outre les beautés que j'ai décrites comme communes à tous les parcs en général, il contient plusieurs édifices bâtis en pierre de taille, et la rivière de Dublin y passe au milieu; ses bords, qui vont en talus, forment de belles allées d'arbres; et on y a construit deux jolis ponts de pierre. Il y a aussi des hauteurs, dont le côté qui est à l'ombre est quelquefois couvert de neige pendant l'hiver, tandis que le côté opposé conserve toute sa verdure; ce qui forme un agréable contraste, et rend l'ensemble du site singulièrement intéressant. En voyant ce lieu enchanteur, je fus convaincu de la justesse de penser des Anglais dans l'Inde, qui, malgré le haut rang qu'ils y occupent et les grands revenus dont ils jouissent, ne considèrent ce



pays que comme un séjour transitoire, et n'occupent leur pensée que du moment où ils pourront retourner dans leur patrie.

Une autre scène attachante près de Dublin est offerte par le bord de la mer, dont l'aspect est beau et animé par la vue de plusieurs centaines de vaisseaux qui s'y tiennent à l'ancre. Le long de la rive, à la distance de quelques milles, sont des maisonnettes de bois posées sur des roues, pour ceux qui veulent prendre des bains particuliers. Ces machines sont traînées par des chevaux à une profondeur convenable d'eau. Alors on ouvre une porte du côté de la mer, et la personne qui s'y trouve peut prendre le bain avec le plus grand secret possible pendant le temps qui convient à sa santé.

La plus grande curiosité qu'offre cette ville est une tour bâtie à la distance de deux milles dans la mer, et attachée au rivage par un mole de pierre de quarante verges de largeur. On allume toutes les nuits sur le haut de cette tour une immense lanterne avec un grand nombre de lampes, laquelle sert à indiquer aux navires destinés pour ce port la direction qu'ils doivent prendre, pour éviter les bas-fonds et les ressifs qui en empêchent la libre entrée. Outre que le mole donne une communication

sure avec le fanal, il sert encore à empêcher la mer de nuire à la ville.

La rivière qui traverse Dublin s'appelle la Liffy; elle est aussi large que la Goompty (à Lucknow au Bengale) quand elle est haute. Ses deux bords sont revêtus de pierre, et elle est couverte de six jolis ponts. On a garni les côtés de ces ponts de grilles de fer, où il a y un certain nombre de lanternes de verre dont j'ai parlé plus haut, qui, lorsqu'elles sont allumées pendant la nuit, produisent le même effet que les illuminations que fait la noblesse de l'Hindoustan à l'occasion d'un mariage ou de quelque autre fête. Ce pays est coupé par une infinité de canaux, destinés au transport du charbon de terre et d'autres objets d'un grand poids, d'une partie du royaume à l'autre. Un de ces canaux, qui va de Dublin à Limerick, porte une infinité de barques couvertes qui ressemblent à nos *budgerows;* mais on en trouve de plus grandes qui peuvent contenir un nombre infini de passagers. Ces barques sont traînées par des chevaux, qui courent sur le bord du canal, lequel est, en général, ombragé par des allées d'arbres. Par le moyen de vanes ou bondes, on est le maître de tenir toujours une quantité suffisante d'eau dans les canaux; et, en cas de

débordement; il est facile d'en faire passer le trop plein dans d'autres canaux. On voit aussi dans le voisinage de cette ville plusieurs chantiers où l'on bâtit des vaisseaux, dont la construction est fort curieuse à voir.

De tous les édifices publics de Dublin, c'est le collège qui est le plus célèbre. On y entre par une grande porte en forme d'arche, en face de laquelle est un bâtiment de cinq étages, où sont les chambres des étudians, dont le nombre a été, pendant quelques années, de douze cents à la fois. La bibliothèque est une fort belle pièce, de cent verges de longueur, sur vingt de largeur. Les murailles sont toutes garnies de tablettes, qui contiennent au-delà de quarante mille volumes en différentes langues, et sur toutes les branches des connaissances humaines. Je fus charmé de trouver ici plusieurs livres persans, parmi lesquels il y avait deux belles copies manuscrites du *Shahnameh*, et de cinq poèmes de Nizamy. Le musée est également une belle salle, qui renferme une grande quantité de curiosités, qu'on a apportées principalement des pays étrangers. J'y vis, entre autres, un corps humain enveloppé de toile et de gomme, qu'on avait trouvé dans les pyramides d'Egypte.

Derrière le collège est une spacieuse prairie, coupée par des promenades et plantée d'arbres; elle sert de lieu de récréation aux étudians.

Lorsque je me rendis au collège, la place de chef ou de maître de l'université était remplie par le prévôt G — n, qui m'engagea d'abord à venir voir le collège, et me pria ensuite à dîner chez lui. Je fus reçu avec la plus grande cordialité et politesse par lui-même et par son épouse, qui me parut une femme de mérite. J'eus le plaisir de trouver à sa table le docteur B — n, membre du parlement, et fort aimé du peuple d'Irlande, ainsi que le docteur H — n; lesquels m'honorèrent ensuite de leur amitié. Je fus si charmé de l'esprit et de l'agréable conversation de madame B — n, que je composai un poème en son honneur, que je lui fis passer de Londres.

L'édifice qui mérite ensuite d'être vu est le palais du parlement. Il est partagé en différens grands appartemens et bureaux. C'est dans un de ces appartemens que s'assemblent les lords, et la chambre des communes se tient dans un autre. Ces chambres sont ornées de tapisseries, où l'on a représenté des batailles et d'autres évènemens de l'histoire de ce pays. Je m'imaginai d'abord que c'étaient des peintures; mais,

en les examinant de plus près, je découvris, à mon grand étonnement, que les figures étaient toutes tissues dans l'étoffe.

Je fus voir ensuite la douane et la bourse, qui sont de fort beaux bâtimens. C'est dans le premier qu'on perçoit les droits d'entrée et de sortie des marchandises. Les négocians se rendent dans le second pour traiter des affaires de commerce. Une des plus grandes curiosités que j'y vis était une *pendule à vent* (anémoscope). Elle a le cadran d'une pendule ordinaire, avec deux aiguilles, qui servent à indiquer exactement le rhumb de vent qui souffle. J'allai visiter ensuite les cours de justice, et un dôme superbe, appelé la Rotonde. Ce dernier édifice, qui était destiné à donner des concerts publics, peut contenir quatre mille personnes; mais le gouvernement le fait servir aujourd'hui de barraque pour les soldats.

Les cinq édifices dont je viens de parler sont bâtis de belle pierre de taille; et les quatre derniers ont chacun un dôme élevé dans leur centre, d'où la lumière vient, par des fenêtres vitrées, éclairer l'intérieur : le devant en est orné d'arcades portées sur des colonnes élancées.

Cette ville contient beaucoup de lieux destinés au culte public, dont j'en ai visité plu-

sieurs. Le plus célèbre est l'Église du Christ : elle est fort grande, et il y a plus de six cents ans qu'elle a été bâtie. On ne permet point que les hommes et les femmes y soient pêle-mêle ; ce qui me paraît une excellente règle. Les barraques de Dublin sont fort grandes, et il y a deux belles places d'armes, bien pavées et carrelées, où les troupes font l'exercice quand il pleut.

Les hôpitaux publics de cette ville sont en grand nombre, et me paraissent d'admirables institutions. Un entre autres est destiné à accoucher les femmes pauvres ; un autre sert à recevoir et à élever les orphelins : les soldats blessés et invalides trouvent une retraite dans la troisième de ces maisons. C'est assez généralement l'usage dans ce pays de léguer en mourant des biens-fonds et de fortes sommes d'argent aux hôpitaux, ou pour d'autres objets de charité. Cette coutume est vraiment louable, et peut servir à faire pardonner ceux qui, durant le cours de leur vie, n'ont songé qu'à entasser des trésors, en se refusant souvent à eux-mêmes les jouissances honnêtes de ce monde.

On ne trouve à Dublin que deux bains chauds, dont les toits ressemblent à de grands fours. Ils ne sont même pas bien tenus, et si

petits, que c'est avec peine qu'une seule personne s'y peut tenir; et alors même l'eau ne monte qu'à la moitié du corps. Etant dans le cas de devoir me purifier, je me rendis dans l'un de ces bains, où je ne trouvai même pas de gens pour me servir; et au lieu d'un frottoir, je fus obligé d'employer une brosse faite (*j'espère*) de crin de cheval, comme celles dont on se sert ici pour nettoyer les souliers. Le mauvais état des bains publics doit être attribué à ce que les habitans de cette ville ne se baignent jamais l'hiver, et durant l'été ils vont dans la rivière ou dans la mer; de sorte que ces bains ne servent qu'aux valétudinaires et aux convalescens.

Il y a à Dublin deux théâtres ou salles de spectacle, dont chacun peut contenir quinze cents personnes. La moitié du bâtiment, qui est appropriée pour les spectateurs, est divisée en trois parties, qu'on appelle les loges, le parterre et la galerie. La première est destinée pour la noblesse, la seconde pour les négocians, et la troisième pour la basse classe du peuple. On paie pour y entrer cinq schellings, trois schellings et un schelling. L'autre moitié est occupée par le théâtre, sur lequel les acteurs exécutent la pièce : elle est partagée par un

certain nombre de rideaux et de coulisses, sur lesquels sont peints des villes, des châteaux, des jardins, des forêts, etc. Tout le dedans de cette salle est bien éclairé par des chandelles placées dans des chandeliers, des lustres, etc.

L'exécution de la pièce qu'on donna, et qui me causa le plus grand plaisir, fut rendue par les acteurs dans quelque langue barbare. Un d'entr'eux représentait un magicien éthiopien, appelé *Harlequin*, de qui la fille d'un seigneur était passionnément amoureuse; ce qui engagea le magicien à la transporter dans son pays pendant qu'elle était endormie dans son lit. Ici elle reçoit une visite de la reine des fées et des gens de sa suite, qui descendent tous dans des chars qui traversent les airs, et qui, en lui faisant des reproches sur son amour pour un pareil misérable, l'engagent à le quitter. Après avoir donné différentes preuves de son attachement au magicien, elle se rend aux conseils de la fée, et demande qu'elle l'aide à retourner chez elle. La reine ordonne alors à l'un de sa suite d'accompagner la jeune fille, et de rester avec elle, pour la défendre contre la puissance du magicien, et pour prêter secours à son père et au mari qu'il lui destine. Harlequin trouve cependant le moyen de voir sa mai-

tresse; et les amans étant alors bientôt réconciliés, cherchent à s'évader, tantôt dans un carrosse, tantôt dans un vaisseau; mais ils sont toujours ramenés. A la fin, le père est blessé dans une mêlée et se voit obligé de garder le lit. Il reçoit alors une visite de l'ange de la mort, représenté par le squelette d'un homme, avec un dard à la main, qui lui commande de donner sa fille en mariage à Harlequin, ou de le suivre. Le père consent aux nôces de sa fille, qui se célèbrent avec de grandes réjouissances; et c'est ainsi que se termine cette farce. Une autre pièce que j'ai vu donner, était intitulée: *la Prise de Seringapatnam*, dont toutes les scènes étaient prises d'un livre publié depuis peu, où l'on trouve la description de la dernière guerre de Mysore et de la chûte de Tippo Saheb. La représentation était si exacte que tout paraissait se passer naturellement, et la fin en fut fort touchante.

Je m'amusai beaucoup à voir les exercices à cheval de M. Astley et de sa troupe. Leur maison est à Londres; mais ils se rendent à Dublin pendant quatre ou cinq mois de l'année, pour amuser les Irlandais par leur adresse dans l'équitation, qui surpasse tout ce que j'ai jamais vu dans l'Inde.

Je ne fus pas moins surpris en voyant une nouvelle invention des Européens, à laquelle ils ont donné le nom de *Panorama*. La scène était à Gibraltar, forteresse célèbre qui appartient aux Anglais, à l'entrée de la mer Méditerranée, sur la côte d'Espagne. Je fus conduit par une entrée obscure au milieu d'une grande salle autour de laquelle était pendue la peinture de cette place forte; mais, par un art particulier, la lumière était distribuée de manière que tous les objets paraissaient naturels. On y représente aussi un combat entre les flottes anglaise et française, dans lequel l'on entend non seulement distinctement le bruit des canons, mais où les boulets, qui volent à droite et à gauche, emportent les mâts et les voiles des vaisseaux ennemis.

---

# CHAPITRE VIII.

*Caractère des Irlandais. Caricatures. Curiosité importune du peuple. Climat d'Irlande. Son avantage. Patineurs. Amis particuliers et protecteurs de l'auteur. Manière de vivre des Irlandais. L'auteur quitte Dublin. Son passage en Angleterre. Descend à terre à Holyhead. Description de la province de Galles et de la ville de Chester. Arrivée de l'auteur à Londres.*

Je vais essayer de donner une esquisse du caractère des Irlandais. La plus grande partie sont de la religion catholique romaine ou adhérens du pape; cependant leurs églises sont bâties sur la même forme que celles des Anglais, auxquels ils donnent les noms de nonconformistes et de philosophes; ce qui, selon eux, veut dire autant que déistes ou athées.

Ils n'ont cependant ni l'intolérance des Anglais, ni l'austérité et la bigotterie des Écossais. Ils surpassent les Écossais et les Anglais en

bravoure, en hospitalité, en prodigalité, en franchise, mais n'ont pas leur prudence et leur jugement, quoiqu'ils soient d'ailleurs spirituels et d'une conception facile : aussi mon hôtesse et ses enfans ne tardèrent-ils pas à comprendre mon anglais corrompu ; et ce que je ne pouvais leur expliquer par mon langage, ils le devinaient par mes signes ; de sorte que je n'avais pas été quinze jours dans leur maison, qu'ils sentirent déjà les beautés de la poésie persane par les traductions défigurées que je leur en donnai. Lorsque je fus au moment de les quitter, pour continuer mon voyage, plusieurs de mes amis en parurent affectés et me dirent : « Le peu d'usage que vous avez de la langue » vous exposera à beaucoup de désagrémens en » Angleterre, car le peuple de ce pays ne se » donnera pas grande peine pour comprendre » ce que vous voudrez dire, et pour vous être » utile. » Et, en effet, j'avais resté une année entière à Londres et parlais cent fois mieux la langue que lorsque j'y arrivai, que je trouvai encore plus de difficulté à obtenir ce que je désirais que je ne l'avais fait en Irlande.

Si à Dublin je perdais mon chemin et m'adressais à quelqu'un pour le lui demander, il ne s'était pas plutôt aperçu que j'étais étranger,

qu'il quittait aussitôt son travail pour m'accompagner à l'endroit où je voulais me rendre. Un soir que j'allais faire une visite à une grande distance de chez moi, je priai un homme de m'indiquer la route que je devais prendre. Il se mit sur-le-champ à marcher avec moi; et lorsque nous fûmes arrivés à un certain endroit où je me reconnus, je le remerciai de la peine qu'il avait prise; mais il ne voulut me quitter qu'après m'avoir accompagné encore pendant quelque temps, et je vis alors qu'il me suivait des yeux jusqu'à ce que je fusse arrivé à la porte de mon ami.

La libéralité, ou, pour mieux dire, la prodigalité des Irlandais, leur permet rarement d'être utiles, par leur bourse, à leurs amis : ils se trouvent généralement gênés eux-mêmes; ce qui fait qu'ils ne peuvent se donner, comme les Anglais, les commodités et les agrémens que procure l'aisance. Ils ne prennent pas non plus, comme les Écossais, la peine d'acquérir des richesses par une sage économie et en faisant leur cour aux grands. Ce défaut de prudence leur permet rarement de parvenir à de grandes dignités; et il y en a peu qui fassent, comparativement, des progrès bien distingués dans les sciences.

Mais leur plus grand défaut national est celui de boire à l'excès. Les riches consomment une grande quantité de vin, et le bas peuple fait un usage désordonné d'une liqueur spiritueuse appelée *whiski*, dont la fabrication est particulière à ce pays et à une partie de l'Écosse.

Un jour que je dînai en grande compagnie, nous nous mîmes à table à six heures du soir. Le maître de la maison commença par nous inviter à boire du vin, et, sous différens prétextes, ne cessa de remplir nos verres; mais s'étant aperçu que je ne tenais pas tête aux autres convives, et que je ne vidais jamais mon verre, il demanda deux caraffes, qu'il remplit de *clairet* (vin de Bordeaux), qu'il m'engagea à boire. Après qu'on eut ôté la nappe, il proposa d'abord de boire à la santé du roi, ensuite à celle de la reine; puis à celle d'un nombre infini de jolies femmes de ma connaissance, et auxquelles je n'osai refuser de rendre cet hommage. C'est ainsi que nous passâmes le temps jusqu'à deux heures du matin; de sorte que nous avions resté huit heures à table. Il appela alors ses domestiques, pour qu'ils apportassent une nouvelle provision de vin. Quoique je fusse ivre au point de pouvoir à peine marcher, je fus si effrayé de cet ordre, que je me

levai et demandai la permission de me retirer. Il me dit qu'il était fâché de ce que je songeasse sitôt à le quitter; qu'il me priait de rester à souper, et que nous aurions alors chacun une ou deux bouteilles de plus. J'avais entendu dire à des Anglais que les Irlandais, après s'être enivrés à table, se querellaient et s'entretuaient souvent dans des duels; mais je puis assurer que je n'ai jamais aperçu parmi eux le moindre désordre ni même la plus petite impropriété.

Les peintres de ce pays représentent souvent des figures auxquelles ils donnent le nom de *caricatures*, qu'il est impossible de regarder sans rire. Leur but est, en général, de mettre au jour les défauts et les folies des ministres et d'autres hommes en place, et quelquefois de tourner en ridicule la passion ou le vice du peuple en masse. Ces tableaux forment des suites de plusieurs pièces. Une de celles qu'on me fit voir représentait la caricature de chacune des trois nations qui composent le royaume de la Grande-Bretagne. Dans le premier tableau, on voit un Ecossais qui quitte son pays pour aller chercher fortune; et comme la gale est une maladie fort commune en Écosse, le pauvre diable est représenté se frottant le dos contre une pierre milliaire sur la route de Londres.

Le second le fait voir sous la figure d'un facteur de la poste chargé d'une valise pleine de lettres, qu'il porte d'un village à l'autre. Dans le troisième, il devient l'intendant d'un seigneur, et trouve le moyen de mettre de côté de l'argent, qu'il prête à intérêt à son maître; de sorte qu'il amasse quelque bien. Dans le quatrième, il fait la connaissance d'une opulente veuve anglaise, qu'il épouse, et acquiert, par ce moyen, un certain degré d'importance. Le cinquième le représente comme une créature du ministre, dont il devient le favori par son assiduité et ses flatteries, et finit même par obtenir une place dans le gouvernement. Dans le dernier, enfin, il est dans le fauteuil du ministre, après s'être ainsi élevé graduellement, par son industrie et sa persévérance, de l'état le plus humiliant de la pauvreté, à la situation la plus distinguée à laquelle un sujet peut aspirer.

La carrière de l'Irlandais n'est pas si longue ni si variée. Il s'enrôle comme soldat, et s'étant distingué par son courage, il parvient, par degrés, au rang de général. Il se prend alors de querelle à table avec un autre officier, qui le tue en duel.

L'anglais est représenté comme un taureau gras (qu'on appelle à cause de cela *John Bull*);

et comme cet animal est remarquable par la quantité de nourriture dont il a besoin, ainsi que par son grand courage et son obstination, on fait entendre par là que les Anglais regardent la table comme leur principal bonheur, qu'ils sont brusques et grossiers dans leurs mœurs, et se jettent souvent aveuglément dans le danger et dans des dépenses inutiles.

Les femmes irlandaises n'ont point dans leurs manières l'élégance des Anglaises, ni leurs beaux yeux et leur belle chevelure; elles ne possèdent pas non plus la taille avantageuse et la tournure aisée des Écossaises; mais leur teint est beaucoup plus frais : elles sont d'ailleurs animées, agréables, et vives dans leurs affections.

Pendant le premier temps de mon arrivée à Dublin, je fus fort incommodé par le bas peuple, qui se rassemblait autour de moi toutes les fois que je me montrais dans la rue. Tout le monde était curieux de me voir, sans que cependant personne songeât à me molester. Les uns prétendaient que j'étais un général russe, qu'on attendait depuis quelque temps; d'autres assuraient que je devais être un seigneur allemand ou espagnol; mais le plus grand nombre convenait que j'étais un prince

persan. Un jour qu'une grande foule m'entourrait, un marchand m'invita à entrer dans sa boutique et à m'asseoir jusqu'à ce que le peuple se fût dispersé; ce que j'acceptai avec plaisir, et m'amusai à regarder des ciseaux et des canifs; mais la cohue devint si considérable qu'on cassa plusieurs carreaux de vitre, sans qu'on pût connaître les auteurs de ce dégât.

Quinze jours après mon arrivée nous eûmes beaucoup de neige, que je n'avais jamais vue avant ce temps-là; de sorte que ce spectacle me fit grand plaisir. Les toits des maisons et les murailles en furent bientôt couverts, et en deux ou trois jours de temps les campagnes et les montagnes ne présentaient plus qu'une surface blanche aussi loin que l'œil pouvait porter. Le froid ne fut pas fort grand pendant le temps que la neige tomba; mais ensuite il devint si vif, que, malgré que je tinsse toutes mes portes et fenêtres fermées, et que j'eusse sur mon lit trois couvertures, je me sentis pénétré de froid comme d'une flèche. Le feu ne me fut pas d'un grand secours; car tandis que je me chauffais d'un côté, j'étais gelé de l'autre; et souvent je me brûlais les doigts avant que je me fusse aperçu de la chaleur. Je trouvai à la fin que le meilleur moyen de me garantir du froid était de

me promener; ce qui me détermina à faire tous les jours sept à huit milles à pied. Je craignis d'abord que ma santé ne se trouvât dérangée par le rigueur du froid; mais je m'aperçus, au contraire, que j'avais meilleur appétit, et que mes forces et mon agilité augmentaient chaque jour.

Je me rappelle que dans l'Inde, lorsque je ne portais qu'une simple veste de mousseline de Dacca, j'étais extrêmement fatigué lorsque je me promenais pendant une heure; tandis qu'ici, chargé d'un grand poids d'habits, je puis marcher beaucoup sans me lasser. Dans l'Inde, je passais tous les jours sept à huit heures, en différens temps, à dormir sans me sentir rafraîchi; mais pendant les deux mois que j'ai resté en Irlande, je ne suis jamais demeuré au lit au-delà de quatre heures par nuit, et cependant je n'ai jamais eu la moindre envie de me coucher durant le jour.

Je suis persuadé que le climat froid de ces îles est fort salubre et qu'il procure divers avantages à leurs habitans. Premièrement, il rend les hommes vigoureux d'esprit et de corps, et les femmes belles et blanches. Secondement, il les oblige à faire de l'exercice; ce qui fortifie leur tempérament et leur inspire ce courage qui leur

fait surmonter les plus grandes fatigues, et par lequel ils parviennent à acquérir un nom immortel. Durant mon séjour en Irlande et en Angleterre, j'ai souvent reçu des contusions, sans en éprouver la dixième partie de la douleur que j'en aurais ressentie dans l'Inde, où elles m'auraient obligé à garder le lit. Troisièmement, il les rend francs et loyaux, fermes dans la poursuite des connaissances, sans se livrer aux écarts de l'imagination. J'ai rencontré souvent des personnes de l'un et de l'autre sexe qui, à l'âge de vingt ans, n'avaient pas une seule idée qui pût les troubler dans l'étude des sciences et des arts utiles. L'intensité du froid les empêche de rester sans rien faire; ce qui donne, en même temps, de l'activité à l'esprit et prévient qu'il s'occupe de choses qui ne conviennent point. Les garçons et les filles de quinze ans ont ici toute l'innocence dont ceux de l'Inde sont doués à l'âge de cinq ou six ans, et ne connaissent d'autres jouissances que celles que peuvent leur procurer des jouets ou des friandises. J'ai vu même des personnes faites, qui s'étaient acquises une certaine réputation dans leur état, et dont quelques-unes avaient fait une sorte de fortune, qui étaient aussi ignorantes de ce qui se passe dans le monde

que les enfans le sont en Orient. Un autre grand avantage qui résulte du froid de l'atmosphère, c'est qu'étant accoutumés à porter des habits serrés, qu'il est difficile d'ôter, et qui sont peu propres à garder au lit, cela les empêche de se livrer à la paresse pendant le jour, tandis qu'ils passent paisiblement la nuit dans leur lit; ce qui est contraire à l'usage qu'on a dans l'Inde, où le jour est souvent consacré à la sensualité et au repos, et la nuit destinée au travail et à la société.

Je crains que mes compatriotes aient de la peine à croire ce que je vais dire maintenant; mais cela n'est cependant pas moins vrai. Il arrive souvent dans ce pays que les lacs et les rivières sont totalement gelés; et comme la glace est alors assez forte pour porter un grand poids, un étonnant concours de monde s'y rassemble pour aller à patins. Pour cet exercice on se sert d'une espèce de souliers de bois, dont le dessous est garni d'une lame de fer. Il paraît d'abord fort difficile de se tenir sur ces machines, et l'on s'expose à faire de terribles chutes; cependant, après quelques mois d'exercice, on court sur la glace avec la rapidité d'un cheval. J'ai vu des personnes qui, avec le derrière d'un de ces patins, gravaient sur la

glace le nom de leur maîtresse. En Angleterre et en Irlande on ne pratique cet art que par amusement; mais on m'a dit qu'en Hollande les femmes portent, à la distance de plusieurs milles, un panier plein d'œufs ou de beurre au marché, et retournent dîner le même jour chez elles.

Je demeurai deux mois à Dublin; et pendant tout le cours de ma vie je n'ai passé le temps plus agréablement. Ce serait ennuyer mes lecteurs que de vouloir leur citer les noms de toutes les personnes qui m'ont reçu chez elles avec bonté. Je ne parlerai donc que de quelques-uns de mes amis particuliers, dont les principaux sont sir G — et lady S —. Sir G —, qui a resté plusieurs années dans l'Inde, a occupé pendant quelque temps la place de trésorier à Ferrokhabad. Il était maintenant employé par le gouvernement d'Irlande, et paraissait fort estimé du lord Cornwallis, auprès duquel il voulut bien me servir d'interprète. Lady S — était remarquable par la bonté de son caractère, ses manières élégantes, son goût pour la musique, et la douceur de sa voix.

Le duc de L — r, le chef de la noblesse de ce royaume, me fit l'honneur de m'inviter chez lui. Il occupe le plus bel hôtel de Dublin, et

possède une précieuse collection de statues et de tableaux. Ce seigneur se fait remarquer par ses manières nobles et aisées, ainsi que par son caractère plein de franchise. Il possède plusieurs filles qui sont vraiment angéliques.

J'eus le bonheur de trouver ici le colonel W—l, que j'avais connu long-temps dans l'Inde, et de qui j'ai reçu plusieurs preuves d'amitié. Cet officier était fort attaché aux indigènes de l'Inde, dont il parlait la langue avec facilité. Il était maintenant colonel de la milice du comté de Norfolk, et me pria plusieurs fois à dîner à la table de son état-major, où je vis des jeunes gens d'une beauté comme je n'en avais jamais rencontrée. Le Norfolk est réputé pour ses belles femmes, sa bonne volaille et l'abondance de gibier qu'on y trouve.

Les différens témoignages de bonté que me donna madame F — g ne peuvent se décrire. Ayant appris que j'avais fait la connaissance de son mari à la maison de M. W. A. B — e, notre ami commun, elle envoya sur-le-champ une personne pour m'inviter à l'aller voir. Elle me reçut ensuite plusieurs fois chez elle, et me présenta à un grand nombre de ses connaissances. Deux de ses filles avaient accompagné leur père dans l'Inde, et il en était resté trois autres

avec la mère, qui étaient belles comme des *houris*.

Comme j'ai négligé jusqu'à présent de parler de la manière de vivre des Irlandais, je commencerai par remarquer qu'au déjeûner la famille se trouve généralement seule. A dîner ils se rendent en grand nombre les uns chez les autres. Ce repas est partagé en trois parties, à la fin de chacune desquelles on ôte une nappe de la table. Après dîner les hommes continuent à boire du vin pendant une ou deux heures; ensuite ils vont trouver les dames pour prendre du thé ou du café; et dans la nuit ils se réunissent de nouveau pour ce qu'ils appellent le souper. C'est à ce dernier repas que je goûtais le plus de plaisir, parce qu'on y observe moins de cérémonie qu'au dîner : on renvoie alors de bonne heure les domestiques, et les convives se servent eux-mêmes.

Rien ne m'a fait plus de plaisir en Europe que de n'être point servi par des domestiques. Dans l'Inde ils restent constamment dans la salle; mais ici ils se retirent aussitôt que le dîner est fini. Quand on a ensuite besoin d'eux on les avertit par une sonnette.

J'ai de même été charmé de remarquer que lorsque, dans les sociétés d'Europe, une

personne parle, les autres ont l'attention de ne point l'interrompre, et la conversation se fait avec un ton de voix posé. Un soir que j'étais occupé à causer avec la maîtresse de la maison, un domestique entra avec un grand plateau chargé de superbe porcelaine de la Chine, et tomba en accrochant son pied au tapis; de sorte que tout fut mis en morceaux. Cependant la dame fit semblant de ne point s'apercevoir de ce malheur, et continua à s'entretenir tranquillement avec moi.

Je me plais beaucoup à parler des qualités aimables des Irlandais; d'autant plus qu'avant mon débarquement j'avais conçu de grands préjugés contre eux, d'après les fausses idées que m'en avaient données quelques-uns des passagers qui se trouvaient à bord de notre vaisseau, qui me les avaient représentés comme grossiers, irascibles et farouches.

Le 16 janvier 1800, je pris congé de mes amis, et m'embarquai à bord d'une espèce de navire appellée *packet*, qui est destiné à porter les lettres et les voyageurs d'une île à l'autre. Vers minuit nous quittâmes le rivage d'Irlande; et, comme le vent nous était favorable, nous jetâmes le lendemain de bonne heure l'ancre à Holyhead. Peu de temps après nous descen-

dîmes à terre pour nous rendre dans la meilleure auberge de la ville, dont le maître, voyant que j'étais un étranger, s'imagina qu'il pourrait tirer quelque avantage de ma présence. Il chercha donc à me persuader de rester quelque temps à Holyhead; mais deux messieurs irlandais, qui accompagnaient leur sœur à Londres, s'étant aperçus de son intention, lui en firent de vifs reproches, et m'invitèrent à dîner avec eux. Le même soir nous montâmes dans la malle aux lettres qui allait partir pour Chester.

Holyhead est une petite ville fort sale et connue seulement par sa situation vis-à-vis de Dublin. Elle est placée sur une petite île séparée du pays de Galles par un bras de mer, qui peut avoir à-peu-près la largeur du Gange à Calcutta. La province de Galles forme, avec l'Angleterre et l'Ecosse, ce qu'on appelle le royaume Britannique. L'héritier présomptif, ou fils aîné du roi, prend son titre de cette province, et s'appelle par conséquent le prince de Galles.

Après avoir fait vingt-cinq milles, nous arrivâmes au bras de mer dont je viens de parler, et en peu de temps nous fûmes transportés, dans un bac, sur l'autre bord, où il y a une ville appelée Bangor-Ferry. Nous fîmes ici

un excellent déjeûner, et continuâmes ensuite notre voyage. Le premier endroit où nous nous arrêtâmes ensuite fut Aber-Conway, ville fort ancienne, située entre de hautes montagnes, sur les bords d'une belle rivière, qui se jette dans la mer un peu au-dessous de la ville. Cet endroit était autrefois fortifié; plusieurs des murailles qui l'entouraient sont même encore sur pied, et ressemblent beaucoup à celles d'Allahabad. Après avoir dîné nous remontâmes en voiture, et à minuit nous arrivâmes à Chester. Notre route nous conduisit durant cette journée par-dessus de hautes montagnes; de sorte que nous fûmes souvent obligés de monter à pied les plus escarpées, afin de soulager les chevaux.

Chester, qui est la principale ville de cette province, et où se traitent toutes les affaires publiques, est grande, fort peuplée, et l'on prétend qu'elle est plus ancienne que Londres. Elle diffère, à plusieurs égards, de toutes les autres villes que j'ai vues. Quelques-unes des rues ont des *verandahs* (auvents), qui vont d'un bout à l'autre, et sous lesquels les piétons se trouvent, dans toutes les saisons, à l'abri de la pluie. Le milieu des rues est pavé et assez large pour les voitures et les gens à cheval. Il

y a plusieurs maisons qui ont des portiques soutenus par des colonnes de pierre, ce qui leur donne un air de magnificence. Ces îles produisent une grande quantité de belle pierre, avec laquelle on construit jusqu'aux murailles des cours et des jardins des particuliers.

Comme plusieurs de mes amis d'Irlande m'avaient recommandé à leurs connaissances de Chester, ces derniers m'attendaient depuis quelque temps. Je reçus en conséquence le lendemain de bonne heure dans la matinée la visite de M. F— et de trois ou quatre autres personnes, qui ne cessèrent de m'inviter, et m'accompagnèrent pour aller voir la ville. A l'heure du dîner un grand nombre des principaux habitans de Chester s'assemblèrent; et le soir on nous donna concert et bal. En nous séparant, plusieurs de ces aimables convives m'engagèrent à m'arrêter quelque temps dans leur ville, et à leur accorder ma compagnie; mais comme je désirais beaucoup de voir Londres, je m'excusai de ne pas me rendre à leurs invitations.

D'après le conseil de mes amis, je convins avec le maître de la diligence qu'au lieu d'aller en droiture à Londres, je coucherais une nuit en route. C'est entre une et deux heures de la

nuit que nous quittâmes Chester; et après avoir fait quarante-neuf milles, nous déjeûnâmes à Stafford. Il était minuit lorsque nous atteignîmes Norris-Hamilton, où je m'arrêtai pendant le reste de la nuit; et je sentis alors la reconnaissance que je devais à mes amis, de m'avoir conseillé de prendre quelque repos après les fatigues d'une longue course. Le lendemain matin je me remis en chemin, et le 25 de *Shaban*, qui répond au 21 janvier 1800, je me trouvai sain et sauf à Londres, où je m'aperçus que j'avois perdu cinq jours d'une année lunaire de la période depuis mon départ de Calcutta.

---

# CHAPITRE IX.

*L'auteur loue un appartement à Londres. Son entrevue avec M. Dundas. Il est présenté à la cour. Marques de bonté qu'il reçoit des princes et de la noblesse. Amusemens publics. Il se rend à Windsor. Arrive à Oxford. Description de l'université. Se transporte à Blenheim. Fait une visite au colonel C — x. Manière de chasser en Angleterre. L'auteur se rend à la maison de M. Hastings, et retourne ensuite à Londres.*

AVANT de quitter Dublin, j'avais eu la précaution d'écrire à mon ami et compagnon de voyage, le capitaine Richardson, pour le prier de me louer un appartement dans la maison où il demeurait; et immédiatement après mon arrivée à Londres, je me rendis dans *Margaret-Street*, où j'eus le plaisir de le trouver: mais comme le logement qu'il avait retenu pour moi était au second étage, je trouvai qu'il ne me convenait point; et après y avoir resté une semaine je me transportai dans un autre,

situé dans la même rue. Mécontent encore de cette nouvelle demeure, j'allai m'établir à l'hôtel d'Ibbetson, dans *Vere-Street*, dont la situation me plaisait beaucoup; mais les dépenses qu'il fallait y faire ne s'accordaient pas avec mes moyens. Je le quittai donc aussi, pour aller habiter dans une maison de ce quartier, où il y avait des bains chauds et froids; là je pouvais jouir par conséquent du plaisir de faire tous les jours mes ablutions. Je continuai pendant sept mois à vivre dans cet appartement. M'étant alors pris de querelle avec le propriétaire, je louai un logement dans *Upper Berkley Street*. La maîtresse de cette maison était une Irlandaise, qui s'occupait à. . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quoique je fusse fort content de voir journellement en grand nombre de belles femmes qui venaient à cette maison, je ne pus m'accommoder de l'humeur de mon hôtesse, et changeai encore une fois de demeure pour aller à *Rathbone-Place*.

Peu de jours après m'être établi dans cet endroit, quelques-uns de mes amis vinrent me voir pour me représenter l'inconvenance qu'il y avait que je restasse dans une rue dont la moitié des maisons étaient occupées par des

courtisanes. Ils m'assurèrent qu'aucune dame ni même aucun homme qui se respectait un peu ne voudrait venir me voir dans un tel endroit. Cependant, comme ma demeure me plaisait beaucoup à tous égards, je résolus de ne pas la quitter. Mes amis eurent la complaisance de me pardonner cette indiscrétion; et j'y reçus les visites non seulement des hommes les plus distingués de Londres, mais encore celles de dames de qualité, et qui n'avaient jamais passé auparavant par cette rue, qui laissaient pour moi à la porte leurs noms écrits sur des cartes.

Peu de temps après mon arrivée à Londres j'écrivis à M. Dundas, alors un des premiers ministres du royaume, pour lui demander une entrevue, qu'il m'accorda sur-le-champ, en m'indiquant le jour qu'il pourrait me recevoir. Il m'accueillit alors avec beaucoup de bonté et m'invita ensuite à l'aller voir à *Wimbledon*, sa maison de plaisance, où je fus traité d'une manière agréable par lady J—e Dundas, une des plus aimables et des plus gracieuses dames d'Angleterre. . . . . .

Peu de semaines après ma visite chez M. Dundas, j'eus l'honneur d'être présenté au roi, et le jour suivant à S. M. la reine Charlotte. Ces deux illustres personnages daignèrent me

recevoir de la manière la plus flatteuse; et après m'avoir accordé quelques instans d'audience, ils me commandèrent de me rendre souvent à la cour. Après cette introduction, je reçus des invitations de tous les princes, et la noblesse me combla à l'envi de bonté. L'hospitalité est une des vertus les plus estimables des Anglais; et j'en obtins pour ma part de si fortes preuves, que je me trouvais rarement sans être engagé. Dans ces parties, je jouissais à la fois de tous les délices que mon cœur pouvait désirer : les mets étaient délicieux, les vins exquis; la beauté des femmes et la grâce avec laquelle elles dansaient ravissaient mon imagination, tandis que la mélodie de leur musique charmait mes sens.

Je m'expose sans doute à être accusé de vanité, en disant qu'on recherchait ma société, et que mon esprit et mes reparties, avec quelques applications heureuses de notre poésie orientale, faisaient le sujet de la conversation de toutes les sociétés choisies. Je conviens franchement que durant mon séjour en Angleterre, je fus si stimulé par la froidure du climat, et si dégagé de tout soin et de toute inquiétude, que je suivis le conseil de notre divin Hafiz, et me livrai entièrement à l'amour et au plaisir.

J'allais souvent visiter les spectacles publics et

recevais fréquemment un si grand nombre de billets d'opéra de la part des dames de qualité, que j'avais l'occasion d'obliger de jeunes Anglais, en leur donnant l'entrée à ce théâtre. Mais ce n'était pas la métropole seule qui me procurait des amusemens; j'étais quelquefois invité à la distance de quarante, de cinquante et même de quatre-vingts milles; et dans ces occasions mes amis avaient la complaisance de me prendre dans leur voiture; de sorte que ces excursions ne me causaient aucune dépense.

En arrivant à Londres, j'avais eu l'intention d'ouvrir, sous la protection du gouvernement, une académie publique, où je me proposais d'enseigner les langues hindoue, persane et arabe aux Anglais destinés à occuper de grandes places dans l'Inde. J'espérais de pouvoir par ce moyen passer mon temps honorablement et avantageusement en Angleterre. Je m'empressai en conséquence de faire l'ouverture de mon projet aux ministres d'état; mais, soit qu'ils fussent trop occupés de matières importantes, soit qu'ils n'eussent pas considéré mon plan sous le point d'utilité publique dont il pouvait être, je ne reçus aucun encouragement de leur part. Ce qui me rendit leur indifférence sur ce sujet fort mortifiante, c'est qu'il y avait plusieurs personnes

qui désiraient tant de s'instruire dans les langues orientales, qu'elles se contentaient, faute de mieux, d'avoir recours à des maîtres qui ne devaient leur instruction qu'à eux-mêmes (*self-taught-masters*); qui ignoraient par conséquent toutes les règles de la science, et n'en recevaient pas moins une demi-guinée par leçon.

Peu de temps avant que je quittasse l'Angleterre, les ministres s'étant aperçus des avantages qui devaient résulter d'un pareil établissement, me firent proposer six milles roupies (environ dix-huit mille francs) par an, avec la liberté de demeurer à Londres ou à Oxford; mais comme j'avais déjà pris alors la résolution de retourner dans l'Inde, je me rappelai avec humeur leur ancienne insouciance sur ce sujet, et leur fis parvenir mes excuses de ce que je n'acceptais pas leurs offres.

J'ai déjà dit que les marques d'attention et les preuves d'amitié que j'ai reçues à Londres de plusieurs personnes de tous les rangs étaient infinies; cependant je ne puis me passer de nommer ici quelques-unes d'entre elles. Parmi celles à qui j'ai le plus d'obligation, je dois placer d'abord M. C. C — l, qui n'aurait pu me traiter avec plus de bonté, si j'avais été son frère. Il me fournit sur mes traites sur Calcutta

tout l'argent dont j'avais besoin. Il avait de plus la complaisance de m'accompagner à tous les spectacles publics, et m'invitait une fois par semaine à dîner chez lui, où j'avais l'occasion de voir les plus belles femmes et la compagnie la plus choisie d'Angleterre. Je me trouvai à un souper de sept cents personnes du premier rang, où l'on servit tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus rare en mets et en fruits à Londres. Plusieurs de ces fruits avaient été poussés à maturité par une chaleur artificielle; car les Anglais, qui ne se contentent pas des productions de leur propre climat, parviennent à cultiver celles des contrées chaudes, par le moyen de grands châssis de verre et de feu; et pour former un contraste avec ces dernières, ils en font de glace qui imitent les pêches, etc., de manière à tromper l'œil. Ce seigneur a résidé pendant plusieurs années dans l'Inde, où il a acquis une grande fortune de la manière la plus honorable.

Les seigneurs anglais ont la coutume de quitter Londres pendant quelques mois de l'année pour aller habiter la campagne. M. C. — l eut la bonté de me prendre avec lui dans une de ces excursions. Nous voyageâmes en phaëton ou voiture ouverte, avec de fort beaux chevaux,

La première place où nous nous arrêtâmes fut Windsor, un des châteaux de plaisance du roi. Ce château est placé dans un vaste et superbe parc, et contient un grand nombre de beaux appartemens, ornés de tableaux, mais surtout de portraits d'anciens rois, reines et princesses d'Angleterre. Dans une de ces salles, on voit les portraits de vingt-quatre beautés célèbres, qui firent l'ornement de la cour d'un de leurs souverains. La chapelle de ce château est un ancien édifice d'un style singulier. C'est là que sont déposés la couronne, le trône et l'armure complète des précédens monarques, qui peuvent tous être considérés comme de grandes curiosités.

Le lendemain, nous nous rendîmes à la maison de M. E —, qui a de fort grands jardins, où j'eus l'occasion de voir une belle collection de plantes exotiques. Pendant l'été, ces arbustes sont exposés en plein air; mais on les renferme durant l'hiver dans des salles couvertes de châssis vitrés. Ensuite nous allâmes voir M. G. — g, qui nous reçut avec beaucoup de cordialité; et le soir, ses filles nous amusèrent par de la musique qu'elles accompagnèrent de leurs voix. Le quatrième jour, nous entrâmes immédiatement après midi dans

la ville d'Oxford, où nous allâmes loger à l'auberge de l'Étoile.

Oxford est une très-ancienne ville et la plus célèbre du royaume, comme étant le siège des sciences. Tous les édifices publics sont de pierre de taille, et ressemblent beaucoup par leur forme aux temples des Hindous. Les rues sont larges et régulières, et il y en a plusieurs qui se trouvent bordées de rangées d'arbres. C'est à Oxford que sont rassemblés les plus savans hommes de la nation, et il s'y rend de toutes parts un grand nombre d'étudians.

Il y a vingt-quatre différens collèges, qui ont chacun une grande bibliothèque, dans l'une desquelles se trouvent près de dix mille manuscrits arabes et persans. Ces collèges portent collectivement le nom d'université; ce qui veut dire un assemblage de toutes les sciences. On y a construit, pour l'usage de l'université, un magnifique observatoire, lequel contient une grande quantité de divers instrumens et des télescopes d'une dimension singulière.

On voit encore ici un grand bâtiment consacré uniquement à l'usage de l'anatomie. Un des professeurs eut la complaisance de me montrer toutes les parties de cet édifice, et de m'expliquer plusieurs mystères de cette science

utile; ce qui me causa beaucoup de plaisir. Dans la salle étaient suspendus des squelettes non seulement d'hommes, de femmes et d'enfans, mais encore ceux de différens animaux. Dans une autre pièce, on trouve une représentation fidèle de toutes les veines, de toutes les artères et de tous les muscles du corps humain, injectés de cire rouge et jaune. Le professeur me fit remarquer surtout le grand nerf qui prend sa naissance à la tête, et descend le long de l'épine du dos, où il se partage en quatre principales branches, dont deux courent le long des bras et vont aboutir à l'extrémité des doigts; tandis que les deux autres s'étendent le long des jambes et se terminent au bout des orteils. Dans une troisième salle, on conserve, dans de l'esprit de vin, plusieurs corps d'enfans dont la conformation offre quelque chose de singulier. Un de ces *lapsus naturæ* a deux têtes et quatre pieds attachés à un seul et même corps. La mère étant morte dans l'accouchement, on lui ouvrit le ventre, pour en tirer ce monstre.

Dans une des pièces d'en bas, destinée pour la dissection, je vis quelques élèves occupés autour d'un cadavre. On m'y montra aussi des chandelles faites de graisse humaine, et plusieurs autres choses curieuses.

Comme les Européens ont porté beaucoup plus loin que nous la science de l'anatomie, je vais vous expliquer ici quelques-unes de leurs opinions qui se trouvent opposées aux nôtres.

*N. B.* Quoique cette dissertation prouve que l'auteur ne laissait échapper aucune occasion pour s'instruire, nous avons pensé devoir la passer ici, parce que le sujet n'en est point agréable, et ne peut intéresser qu'un petit nombre de personnes. (*Note du traducteur anglais.*)

Après avoir vu tout ce qu'Oxford offre de curieux, nous partîmes pour Blenheim, la terre du duc de Marlborough. Cet endroit surpasse sans doute infiniment tout ce que j'ai jamais vu. Les beautés du parc de Windsor et celles de tous les autres lieux que j'ai été à même d'admirer, ne sont rien quand on les compare à celles de Blenheim. Le parc a quatorze milles de circonférence, avec de beaux arbres bien touffus. La maison, ou plutôt le palais, est grand et superbe, et couvre, avec ses dépendances, un demi-mille de terrain. Le parc est coupé par plusieurs ruisseaux d'une eau pure, dont les plus grands sont couverts de quelques jolis ponts. Au milieu du parc est placée une colonne de pierre de plus de deux cents pieds

d'élévation, au haut de laquelle on a mis la statue de marbre du fameux duc de Marlborough, de grandeur naturelle. Cet homme célèbre fut le généralissime de la reine Anne, une des plus grandes reines d'Angleterre, qui, pour le récompenser de ses services, lui donna cette terre avec une pension de cinquante mille roupies par an. On assure que les arbres de ce parc ont été plantés de manière à figurer une armée rangée en ordre de bataille; et les plus fameuses des batailles livrées par cet habile général, sont représentées sur les tapisseries des grandes salles du château.

Après avoir vu le château et les jardins, nous fîmes le tour du parc en voiture, et nous nous rendîmes ensuite à la maison de M. M — y, qui est l'ami de M. C — l. Nous trouvâmes ici une société qu'on avait invitée pour nous recevoir; et j'eus le plaisir d'être présenté à madame C — x, la sœur de madame P — de Lucknow, entre les mains du digne époux de laquelle j'avais confié ma fortune et ma famille, lorsque je quittai cette ville. Je fus fort charmé de cette rencontre agréable; et le colonel C — x nous ayant invité à l'aller voir à Sandford-Parc, nous nous y rendîmes le lendemain, et fûmes fort bien reçus par ce

seigneur et par son épouse, dont la société me fut infiniment agréable.

Nous allâmes voir ensuite M. E — n, jeune homme fort aimable, et déterminé chasseur, qui tient un grand nombre de chevaux et de chiens. Comme j'avais une envie extrême de voir la manière dont on chasse en Angleterre, il m'offrit de monter un de ses chevaux et me prêta un fusil. Nous partîmes de grand matin, accompagnés de deux domestiques, pour avoir soin de nos chevaux et porter le gibier que nous pourrions tuer. Nous battîmes la campagne pendant près de dix heures, tantôt à pied, tantôt à cheval, et retournâmes avec vingt perdrix et cinq lièvres.

Il n'y a pas de pays où il y ait autant de différentes espèces de chiens de chasse qu'en Angleterre, qu'on élève pour chasser les diverses sortes de gibier. Ils ont des lévriers pour courre, et d'autres pour forcer le cerf, le renard, etc., qui chassent ensemble par meutes de cinquante et soixante. Ils ont aussi deux espèces particulières de chiens pour le fusil. Nous chassâmes avec l'espèce de ceux qui, lorsqu'ils découvrent la bête, la tiennent en arrêt jusqu'à ce qu'ils voient près d'eux le chasseur, à l'ordre duquel ils s'avancent douce-

ment pour faire lever le gibier. Je pris beaucoup de plaisir à voir l'intelligence de ces animaux; car, quoiqu'il y en eût plusieurs qui rodassent autour de nous, tous restaient immobiles aussitôt qu'ils en voyaient un d'entr'eux en arrêt. On m'a raconté une anecdote remarquable d'un de ces chiens : cet animal, en voulant sauter par-dessus une muraille, aperçut de l'autre côté un lièvre, et, par un effort singulier, il s'arrêta sur la muraille même, où il demeura jusqu'à ce que son maître, qui survint, eût tué le lièvre. . . . . . . . . .

Le gibier est regardé en Angleterre comme une propriété particulière; et l'on encourt une forte amende pécuniaire, lorsqu'on en tue sur les terres d'un autre. Il y a cependant une exception à cette règle. Lorsque les bêtes fauves, les renards ou les lièvres sont chassés avec des chiens, les chasseurs peuvent les poursuivre à travers champs, quelquefois à la distance de quarante ou cinquante milles; et quand la bête vient à traverser une rivière, les chiens et les cavaliers la passent également. S'il arrive qu'un renard se réfugie dans un terrier, on y fait entrer un chien de petite race appelé basset. Les chevaux qu'on a dressés à cette espèce de chasse franchissent des murailles de six pieds

de hauteur, et des ruisseaux ou canaux de dix-huit pieds de large, sans que le chasseur soit jeté hors de la selle.

Le lendemain matin nous continuâmes notre voyage, et, après avoir dîné à Chippingnorton, nous arrivâmes à Seisincot, maison de M. C—l. Nous passâmes deux jours dans cet endroit délicieux, pour nous rendre ensuite au château de M. Hastings, le dernier gouverneur-général de l'Inde.

Comme j'avais promis à M. Hastings, pendant notre séjour à Londres, que si je me rendais jamais dans l'Oxfordshire, je passerais une huitaine de jours chez lui, il me somma maintenant de tenir ma parole. Je fus charmé de voir ici ce grand homme affranchi de toutes les fatigues et de toutes les inquiétudes d'une vie publique, s'occupant des travaux de la campagne, et goûtant le bonheur au sein de sa famille; ce qu'on ne peut espérer dans le tourbillon du monde.

Je ne fus pas moins satisfait de voir ses terres et jardins, qui étaient distribués et entretenus avec autant de goût que d'intelligence. J'admirai surtout la disposition de sa basse-cour et de sa laiterie. Comme cette dernière surpasse tout ce que j'ai vu dans ce genre, et que c'est

d'ailleurs un endroit des maisons de campagne qu'on ne connaît point en Orient, je vais hasarder d'en donner une description.

Une laiterie est une grande chambre où l'on conserve le lait, le beurre et le fromage. Celle dont il est question ici est parfaitement à l'abri des rayons du soleil, et a de grandes fenêtres vitrées sur les quatre faces, qu'on ouvre et ferme à volonté. Chaque fenêtre est garnie d'un treillage de fil de fer, qui permet à l'air d'y entrer, sans que les mouches ou d'autres insectes y puissent passer. Autour de la chambre sont placés un grand nombre de vases de marbre blanc qui servent à contenir le lait. Il y a aussi plusieurs tables de marbre destinées à pressurer et à former le fromage; les bancs et les carreaux du pavé sont de la même matière précieuse.

Comme M. Hastings préfère de vivre à la campagne plutôt qu'à Londres, il n'a épargné aucune dépense pour embellir sa demeure, où l'élégance est si heureusement jointe à l'utilité, que le tout paraît plutôt l'ouvrage des fées que celui de l'homme.

Pendant mon séjour dans ce lieu charmant, M. Hastings me traita avec toute la cordialité possible; et lorsque je fus au moment de le

quitter, il m'offrit tout l'argent qui pourrait m'être nécessaire pendant le temps que je resterais en Angleterre. Je le remerciai de sa bonté; mais comme je n'avais besoin d'aucun secours, je ne pus profiter de son offre gracieuse.

M. C—l, qui avait quelques affaires qui devaient le retenir une quinzaine de jours à Seisincot, me pria de retourner à cet endroit et d'y passer ce temps avec lui; mais, comme avant de quitter Londres, l'amour m'avait lancé un de ses traits, je ne pus résister au désir de retourner vers celle qui avait charmé mon cœur; de sorte que nous nous séparâmes en quittant M. Hastings.

En retournant à Londres j'eus occasion de voir Henley, qui est située avantageusement sur la Tamise, et qu'on dit être une des plus jolies villes d'Angleterre. Cependant je ne crois pas qu'elle puisse être supérieure à Richmond et à Kilkenny.

Peu de temps après mon arrivée à Londres, je composai l'ode suivante, dans le genre de celles de Hafiz :

ODE ADRESSÉE A LA VILLE DE LONDRES.

Désormais nous consacrerons notre vie à Londres, et à ses dames qui captivent nos cœurs :

Nos yeux sont rassasiés de voir des champs, des jardins, des rivières et des palais.

Nous ne désirons point le toba, le sudreh, ni les autres arbres du paradis :

Nous sommes satisfaits de nous reposer à l'ombre de ces cyprès terrestres.

Quel mal y a-t-il que le Shaikh de la Mecque n'approuve pas notre conversion ?

Puisse le temple qui nous a procuré un pareil bonheur prospérer, ainsi que les prêtres qui le desservent !

Remplissez nos coupes de vin ! Que m'importe si cela m'empêche de retourner

A mon ancienne religion. J'en serai, au contraire, plus content.

Si le printemps de ma vie a été consacré au service du dieu d'amour de l'Inde,

Qu'est-ce que cela me fait : j'en suis maintenant récompensé par les sourires des beautés anglaises.

Créatures adorables ! dont les tresses flottantes, soit blondes ou couleur de jais,

Ou d'un châtain clair, réjouissent mon ame, et ravissent mes sens !

Vous, dont les lèvres purpurines animent la masse engourdie de terre, ou la statue de marbre,

Si je pouvais renouveler ma vie, je la consacrerais, avec ravissement, à votre service.

Les blessures que l'amour a faites à ton cœur, ne sont pas, Taleba, accidentelles ;

Elles ont été occasionnées par la nature, ainsi que la diaprure de la tulipe.

---

# CHAPITRE X.

*L'auteur parle de quelques-uns de ses amis de Londres. Il se rend à Greenwich et dans d'autres lieux dans la proximité de la métropole. Il rend compte des Francs-Maçons. Le musée britannique. Le géant irlandais. Ramoneurs de cheminée. Bibliothèque du roi. Tableaux. Dames hindoues. Panégyrique de M. S — n, un de ses élèves.*

Après mon retour à Londres ; j'allai rendre mes devoirs à mes amis, et fus de nouveau introduit dans les meilleures sociétés. Je passais régulièrement une soirée de la semaine à la maison de M. P — n, qui avait demeuré plusieurs années dans l'Inde, à la cour de Lucknow, où ses services avaient tellement été goûtés qu'il fut nommé depuis un des directeurs de la compagnie.

J'eus le bonheur de faire la connaissance intime de M. F — y, seigneur italien, fort versé dans la musique; de manière même qu'on

a introduit plusieurs pièces de sa composition dans des opéras. Il jouait aussi admirablement bien aux échecs; ce qui me fournit l'occasion de me fortifier dans ce jeu. Il me mena un soir chez un de ses compatriotes, qui joua trois parties d'échecs à la fois, sans porter la vue sur aucun des trois échiquiers, et battit cependant ses trois adversaires.

A la maison de sir M — n, dernier gouverneur de Bengale, j'eus souvent occasion de voir les princes, qui me traitèrent avec la plus grande condescendance et bonté.

Parmi les hommes de lettres de qui j'eus l'honneur d'être connu, il faut placer d'abord sir F. E — n, sir J. Sinclair, et sir J. Banks. Le premier a écrit plusieurs traités sur différens sujets. Le second est fort versé dans l'agriculture et l'économie domestique; ce qui l'a fait placer par le roi à la tête de la société destinée à l'encouragement des arts utiles. Le troisième est un des savans qui ont fait le tour du monde avec le capitaine Cook. On le regarde comme le plus grand philosophe de notre siècle; et il occupe la place de président de la société royale.

A la maison de ce dernier, je fis la connaissance de quelques-uns des plus célèbres peintres

d'Angleterre, dont plusieurs demandèrent à faire mon portrait. Voici les noms de ceux qui me firent cet honneur : M. Edridge, qui excelle aussi dans l'art de graver; M. Davis, M. Drummond, M. Jesit, M. Ridley, et M. Northcote. Je pense que mon portrait par M. Edridge est le plus ressemblant : on décida néanmoins que celui de M. Northcote était le mieux exécuté. Les talens et la célébrité de tous ces artistes sont au-dessus de mon éloge ; mais quelques-uns des portraits du dernier paraissent sortir de la toile. Le portrait de mon aimable amie, miss B — l, m'a causé la plus grande satisfaction, et restera, ainsi que le souvenir de l'original, à jamais profondément gravé dans ma mémoire.

J'ai eu souvent l'occasion, aux assemblées qui se tiennent toutes les semaines chez sir J. Banks, de m'entretenir avec M. Wilkins, qui a demeuré pendant plusieurs années dans l'Inde, où il a acquis une grande connaissance de la langue persane; et c'est le premier Anglais qui ait fait quelques progrès dans la langue sàmskrite; il a même traduit de cette langue mystérieuse un poème intitulé *le Bhaguat Geeta.*

C'est également chez sir J. Banks que je fis la connaissance de sir W. O — y, qui est fort

versé dans la littérature orientale, et qui, par une persévérance peu commune, est parvenu à posséder assez bien la langue persane pour la traduire correctement; il a même publié un ou deux ouvrages pour en faciliter l'étude. Il m'a fait souvent l'honneur de me venir voir, et j'ai eu beaucoup de plaisir à cultiver sa connaissance.

J'eus encore le bonheur de trouver à Londres mon ami M. R. J — n, avec qui j'avais été lié pendant plusieurs années dans l'Inde; et ce fut à sa persuasion que je fis imprimer à Calcutta une édition du poète Hafiz. Il me servit de banquier durant mon séjour en Angleterre, et m'avait, une fois pour toutes, invité à sa table, où j'eus souvent l'honneur de me trouver avec les hommes les plus respectables de Londres. Il est remarquable que, dans mes deux banquiers dans cette ville, MM. N. M — n et R. J — n, je trouvai deux personnes qui avaient été les représentans de la compagnie des Indes à la cour de Lucknow pendant un temps difficile, et qui furent les premières causes du renversement de ma fortune, en me forçant de prendre de l'emploi sous ce gouvernement.

Je conserverai une reconnaissance éternelle de l'hospitalité et des bontés que j'ai éprouvées

de lady B — l et de son aimable fille, et me rappellerai toujours avec plaisir les heures délicieuses que j'ai passées dans leur société. Dans mon ouvrage poétique, intitulé *le Mesnevy*, j'ai dédié trois odes à miss B — l, où je n'exprime cependant que d'une manière bien faible l'admiration que m'ont inspirée ses perfections angéliques.

Mais de tous mes amis, celui dont je regretterai le plus la séparation, est le colonel Symes. C'est un homme de la plus grande intégrité, qui a demeuré long-temps dans l'Inde. Durant le gouvernement de sir John Shore (aujourd'hui lord Teignmouth), il fut nommé ambassadeur à Java, et se comporta pendant cette mission avec beaucoup d'honneur pour lui-même et un grand avantage pour la nation britannique. A son retour, il publia un ouvrage sur toutes les curiosités de ce pays, ainsi que sur les mœurs de ses habitans, qui a été généralement admiré. Il eut pour moi toutes les bontés d'un frère, et me servit d'interprète lorsque j'eus l'honneur d'être présenté au roi. Ce fut lui encore qui me fit voir tous les endroits où il y avait quelque instruction à acquérir. Il me pressa souvent d'accepter l'argent dont je pouvais avoir besoin pour mes dé-

penses, et convint avec moi que nous retournerions ensemble dans l'Inde, pour y partager notre fortune mutuelle : il remplit ponctuellement sa promesse; mais au moment que j'étais occupé à convenir de mon passage sur le navire avec lequel il devait partir, le lord P — m, un des ministres du roi, m'engagea à renôncer à mon projet, et nous nous séparâmes les larmes aux yeux (*).

Malgré le cercle continuel de mes engagemens à Londres, je passais une grande partie de mon temps à écrire de la poésie, sans négliger de voir tout ce que la métropole et ses environs offrent de curieux. Je me rendis un jour, avec quelques amis, à Greenwich, qui était autrefois la demeure des rois d'Angleterre, mais sert aujourd'hui d'hôpital aux marins invalides, dont il y en a, dit-on, quinze cents. C'est une belle institution qui mérite bien d'être imitée. Il y a ici un observatoire célèbre, muni des plus beaux et meilleurs instrumens d'astronomie qu'il soit possible de trouver; et c'est de cet endroit que les Anglais calculent leurs longitudes.

---

(*) Voyez Appendix (A).

Par la bonté d'un de mes amis, je passai un jour entier à la maison du docteur —, située à huit milles de Londres. Il est célèbre par ses connaissances dans la chimie, et par plusieurs instrumens utiles et curieux dont il est l'inventeur. J'eus le plaisir de lui voir faire plusieurs expériences chimiques, qui me parurent autant d'effets de la magie. Il dissolva de l'or, de l'argent, et même un rubis, par le moyen de quelques gouttes d'eau régale. Il fit passer le feu à travers l'eau, et changea l'eau en air et l'air en eau. Il sépara les matières de différentes substances, les réunit ensuite de nouveau, et fit plusieurs autres choses trop longues à décrire ici, mais qui toutes m'amusèrent infiniment.

A la distance de — milles de Londres, il y a un fort beau jardin, uniquement destiné aux Francs-Maçons. On compte beaucoup de choses singulières touchant cette secte. Ils ont des règlemens particuliers, et l'art de se connaître les uns les autres à la première vue, par le moyen de quelques signes qui ne sont entendus que d'eux seuls. La crainte de la mort même ne saurait les engager à trahir les secrets de leur ordre.

La seule information que je pus obtenir sur ce sujet, c'est que le roi Salomon, lorsqu'il se

prépara à bâtir le temple de Jérusalem, fit venir des maçons et d'autres ouvriers de toutes les parties du monde, mais principalement d'Europe; et que ces gens, lorsqu'ils se trouvèrent ainsi rassemblés, vains de leur profession, et désirant d'éterniser cette circonstance mémorable, inventèrent certaines cérémonies mystérieuses qui ne devaient être connues que des personnes de leur métier.

Ils ont des règles qui sont fort dignes de louanges : ils ne s'informent point de la religion des autres, et ne cherchent jamais à les y faire renoncer. Ils font de grandes aumônes aux pauvres, et ne manquent jamais d'aider ceux d'entr'eux qui se trouvent dans le besoin. Les disputes et les querelles ne sont point connues dans leurs assemblées, et ils se regardent tous comme frères.

J'allai au jardin de — un soir que le prince de Galles présidait la loge. Cet endroit était élégamment illuminé, et il s'y trouva un grand concours de personnes des deux sexes. On servit le souper sur des tables dressées sous des arbres, dont chacune pouvait recevoir environ vingt personnes; et chacune de ces tables était surveillée par un Franc-Maçon d'une dignité supérieure. Plusieurs des convives étaient de la

basse classe du peuple, qui, ayant l'esprit égayé par la beauté de la scène qu'ils avaient devant les yeux, ou par le vin qu'ils venaient de boire, parlaient de la manière la plus familière à leur frère George.

Ma présence dans le jardin ayant attiré l'attention des convives, je reçus de plusieurs tables l'invitation de les favoriser de ma compagnie; et comme on refusa mes excuses, je fus obligé de rendre successivement mes respects à toutes, et de boire un verre plein de vin à chaque table; de sorte que, pendant cette nuit, j'ai bu plus de vin que je ne l'avais jamais fait, en une seule fois, durant tout le cours de ma vie.

Pendant le souper, il y eut un grand feu d'artifice, et la musique du prince joua plusieurs airs charmans; en un mot, cette fête semblait réaliser celles dont il est parlé dans les contes des fées et dans les contes arabes.

Plusieurs frères m'ont souvent pressé de me faire recevoir Franc-Maçon; mais comme je n'étais pas parfaitement convaincu que leurs principes s'accordassent avec ma manière de penser, je les priai de m'excuser à cet égard. Ils parvinrent cependant à persuader Effendi-Ismaël, ambassadeur turc, et Effendi Yusuf, son secrétaire, à embrasser leurs règles; de

sorte que ces deux Musulmans furent initiés dans les mystères de la franc-maçonerie.

Dans le précédent chapitre, j'ai remarqué que les Anglais aiment à former de grandes collections de choses rares et curieuses. Les lieux où l'on dépose ces objets sont connus sous le nom de *musées*. Le plus célèbre de ces réceptacles à Londres est le musée britannique, qui est une institution nationale entièrement à la charge du gouvernement. Cet édifice contient près de cent salles, dont chacune porte le nom des curiosités qui s'y trouvent. Ce serait vainement qu'on voudrait entreprendre de faire l'énumération des objets qu'elles renferment. Toute la nature a été mise à contribution pour les fournir. Je fus cependant principalement frappé de deux cornes de la longueur de celles d'une bête fauve de deux ans, qui furent extraites du front d'une femme après sa mort. On conserve aussi le portrait de cette femme monstrueuse.

Un des objets qui me surprirent le plus à Londres, est un Irlandais appelé le Géant. Sa hauteur était de sept coudées ; son pied avait une coudée de long ; la largeur de sa main égalait les deux tiers d'une coudée ; et tous ses autres membres étaient en proportion. Ma tête

touchait à peine à sa ceinture; et quand il se tenait debout il était obligé de se baisser, crainte de se heurter contre le plafond. Ce pauvre homme menait une vie fort triste, parce qu'on ne lui permettait jamais de sortir de la maison, de peur qu'il n'effrayât les femmes et les enfans, et devait se montrer à tous ceux qui voulaient lui payer un schelling.

En passant un jour par *Portman-Square*, mon attention fut attirée par la vue d'un grand nombre de petits garçons habillés en ramoneurs de cheminée, qui marchaient en chantant. Je demandai la raison de la joie qu'ils montraient. On me répondit qu'il y avait plusieurs années que madame M — e avait perdu un de ses fils, qui, au bout de quelque temps, lui fut ramené par des ramoneurs de cheminée; que, par reconnaissance pour ce service, elle donnait tous les ans aux enfans qui pratiquent ce métier à Londres, une grande fête; et que, dans ce moment, ils allaient pour célébrer l'anniversaire de cet heureux évènement.

Je fus fort charmé de voir la bibliothèque particulière du roi, laquelle contient un grand nombre de livres dans toutes les langues de l'Europe, reliés avec beaucoup d'élégance. On y trouve aussi un choix de manuscrits arabes et

persans. J'y vis entre autres une copie du *Shah-nameh* (poëme héroïque des conquêtes des rois de Perse), laquelle appartenait autrefois à Shah Jehan, empereur de l'Hindoustan, où l'on voit les portraits de cet empereur et de ses plus fameux courtisans. Après le sac de Delhi, ce livre fut acheté par le nabob Asuf ad Dowleh, qui en faisait grand cas. Il le donna, comme une marque de faveur spéciale, à sir J. Shore, un des derniers gouverneurs de Bengale, qui l'offrit au roi d'Angleterre.

J'eus le plaisir de voir à la maison de M. D—l les portraits de plusieurs personnes que j'avais connues dans l'Inde, et quelques jolies peintures du *Taje Mahal* (tombeau d'une des impératrices) à Agra, et de différens autres lieux de l'Hindoustan, fort fidèlement représentés. Comme un grand nombre d'Anglais sont dans l'idée qu'on ne trouve point dans l'Inde d'édifices qui méritent d'être remarqués, je fus bien aise que M. D — l m'eût mis à même de les convaincre du contraire.

Durant mon séjour à Londres, j'eus l'avantage de faire la connaissance de deux ou trois dames hindoues, qui, guidées par l'amour maternel, avaient accompagné leurs enfans en Europe. La plus distinguée d'entre elles est

madame D—l, qui, à ce qu'on dit généralement, est une jeune veuve hindoue de considération, que M. D—l sauva du bûcher de son premier mari, et qu'il épousa après qu'elle eut embrassé la religion chrétienne. Elle est fort jolie, et possède si parfaitement les manières et la langue anglaise, que j'ai passé quelque temps dans sa société avant que je fusse persuadé qu'elle était née dans l'Inde. Cette dame me fit connaître deux ou trois de ses enfans, âgés de quinze à dix-neuf ans, qui ressemblaient parfaitement à des Européens.

Je fus voir Noor *Begum*, qui vint de l'Inde avec le général de B—e. Elle était habillée à l'anglaise, et se présentait fort bien. Ma visite lui fit beaucoup de plaisir; et elle m'a chargé d'une lettre pour sa mère, qui demeure à Lucknow.

Le général de B—e, ayant jugé ensuite convenable d'épouser une jeune dame française, fit un sort à la *Begum*, et lui donna une maison qu'elle occupe maintenant. Elle a deux enfans, un fils et une fille, de quinze à seize ans, lesquels, lorsque je me rendis chez elle, étaient à l'école; mais qui viennent passer les jours de fête avec leur mère.

J'ai dit plus haut qu'un des objets que j'avais

eu en vue en me rendant en Angleterre, était d'enseigner la langue persane aux jeunes Anglais; mais comme je reçus peu d'encouragement à cet égard des personnes en place, et trouvant d'autres moyens de passer agréablement mon temps, je renonçai entièrement à ce projet. Je ne pus néanmoins me refuser aux invitations d'un aimable jeune homme, M. S — n, à qui je promis de donner des leçons, s'il voulait se rendre chez moi à huit heures du matin. Comme il était plein d'ardeur, et que le sujet lui plaisait beaucoup, il négligeait souvent de déjeûner pour me venir trouver. Dieu merci, mes efforts ont eu un heureux succès! Ayant ainsi échappé aux maîtres qui ne doivent leurs instructions qu'à eux-mêmes, il a acquis un tel fonds de connaissance des principes de cette langue, et une si parfaite idée de sa construction et de sa prononciation, que je ne doute nullement qu'après avoir demeuré quelques années dans l'Inde, il ne parvienne à un degré de perfection qui surpassera celle de tous les autres Anglais dans cette partie.

---

# CHAPITRE XI.

*Description générale de l'Angleterre. Division des terres. État de leur culture. Chemins. Description de Londres. Places publiques. — Cafés et tavernes. Clubs. Sociétés littéraires et autres. Opéra et autres spectacles. Ortery. Mascarades. Routs. Edifices publics. Maisons de charité. Banque d'Angleterre. Bourse. Ponts. Canaux.*

Comme je crains de n'avoir déjà que trop long-temps ennuyé le lecteur, en me rendant moi-même le héros de cette histoire, je vais quitter ce sujet, pour donner une description de Londres, avec quelques observations sur l'Angleterre en général, ainsi que sur les mœurs et coutumes de la nation, sur la nature du gouvernement, et sur ses systèmes militaire et maritime.

D'après les idées d'un indigène de l'Hindoustan, on peut dire que l'Angleterre est un pays montagneux. Son sol est composé de deux espèces de terres argileuses mêlées de pierres, également propres à l'éducation des bestiaux et

à la culture des grains. Comme la saison pluvieuse n'est pas ici d'une longue durée, la terre n'est jamais trop imbibée d'eau. Les racines des végétaux trouvent, par conséquent, un ferme appui, s'étendent à une distance considérable dans la terre, et sont par là mis en état de supporter les tiges élancées et les branches d'un grand nombre d'arbres qui embellissent cet heureux climat, en un mot, de produire en abondance d'excellens fruits. J'ai vu un simple cep de vigne, placé dans une petite cour pavée de dalles, qui couvrait de ses branches tout le côté d'une maison, et donnait une assez grande quantité de raisin pour l'usage de toute la famille durant la saison; quelques-unes des grappes pesaient jusqu'à six livres.

Les animaux domestiques sont tous excellens dans leurs espèces en Angleterre, surtout les chevaux, les chiens et les bœufs. Ces derniers sont beaucoup plus grands que ceux de l'Inde, et les vaches donnent une plus grande quantité de lait, dont on fait du beurre et du fromage délicieux: leur chair est aussi fort bonne à manger.

Les Anglais ont des chevaux particuliers pour les différentes espèces de travaux. Ceux qu'on emploie pour le trait sont d'une gran-

deur et d'une force qui les feraient regarder comme quelque chose d'étonnant dans d'autres pays. On ne s'en sert que pour les voitures pesamment chargées et pour le labour, parce que ce n'est pas, comme chez nous, la coutume de se servir de taureaux pour ces travaux. Ces chevaux peuvent porter une aussi lourde charge que les chameaux, et travaillent jour et nuit. Les chevaux de selle ne sont pas jolis, mais d'une grande utilité, et si doux, qu'un seul homme peut, sans peine, en conduire jusqu'à dix avec un simple licou. Tout le terrain de l'Angleterre est partagé en champs et parcs, qui sont enclos de murailles ou de haies vives. Plusieurs de ces parcs contiennent des maisons de plaisance, qui servent d'habitation champêtre à la noblesse ou à des gens riches, et sont composées, outre la maison du maître, de demeures pour les domestiques, de jardins, de vergers, de viviers poissonneux et de pâturages pour les brebris et les bêtes fauves. Quelques-unes de ces terres sont arrosées par des rivières, et accompagnées de grandes forêts qui fournissent un excellent bois de construction. Quelques-uns des propriétaires de ces biens y demeurent toute l'année; et, lorsque des affaires les appellent à Londres, ils y louent un

appartement garni : mais les gens riches y passent rarement plus de cinq ou six mois de l'année. Telles que les tribus des Arabes, ces personnes quittent les villes pendant l'été, pour aller jouir de l'air frais et salubre de la campagne, afin de renouveler leurs forces et leur santé pour l'hiver suivant.

Toutes les parties de ce pays paraissent parfaitement cultivées, quoique j'aie lieu de croire que la population y est très-faible, à en juger d'après le petit nombre de personnes que je vis dans les champs. J'ai été souvent surpris de ce que la culture des terres pût se faire avec si peu de bras.

Les routes sont dans toute l'Angleterre fort bonnes, spacieuses et formées de pierre et de gravier; et, partout où elles sont coupées par des ravins ou des rivières, on a établi des ponts solides; de sorte qu'on voyage sans aucune difficulté dans ce pays. Il y a de plus, à la distance d'environ six milles en six milles, des auberges où l'on trouve tout ce qui est nécessaire aux voyageurs. Les villages ressemblent à ceux de l'Inde, quoique les maisons y soient bâties, en général, de brique ou de pierre, et qu'ils aient des cheminées : les toits en sont bas et couverts de chaume.

Londres est la capitale de l'empire britannique, et sans doute la plus grande ville que j'aie jamais vue. Elle est formée de trois villes jointes ensemble, et a vingt-quatre milles de circonférence; mais les hameaux, qui, aux yeux de l'étranger, paraissent faire une continuation de la ville, s'étendent à plusieurs milles en différentes directions; et chaque année on ajoute de nouvelles rues à la ville, dont les maisons sont souvent achetées ou louées avant qu'on ait fini de les bâtir. Les maisons de Londres sont généralement construites de briques, quoiqu'il y en ait cependant de pierre de taille. Elles ont communément quatre étages de hauteur, et des rangs réguliers de fenêtres vitrées. Les toits sont faits en talus comme les tentes, et couverts d'ardoises ou de tuiles. L'intérieur est distribué et meublé comme celui des maisons de Dublin, dont j'ai parlé en son lieu; et les rues et les boutiques sont éclairées pendant la nuit de la même manière. Ce sont les places publiques qui forment la plus grande beauté de Londres; quelques-unes sont fort spacieuses, et habitées seulement par des gens riches. Chacune de ces places contient, au milieu, une espèce de jardin entouré d'une grille de fer, dont les propriétaires des maisons ont chacun une clef, et qui

sert de promenade aux femmes et aux enfans.

Les cafés ne sont pas en aussi grand nombre à Londres qu'à Paris. Il n'y a cependant, pour ainsi dire, point de rue ici qui ne contienne une auberge, un hôtel garni et un café, dont plusieurs de ces derniers sont magnifiques. Ces maisons sont si bien fournies, que dans une de ces tavernes on peut donner à dîner à la fois à cinq cents personnes de considération, en prévenant seulement quelques heures d'avance. J'ai dîné souvent, par invitation, à une taverne avec le club indien; et quoiqu'il y eût, dans le même temps, plusieurs sociétés, nous ne nous apercevions ni du défaut de domestiques, ni de la moindre confusion, comme si nous eussions été seuls dans la maison.

Il y a plusieurs espèces de clubs, dont les uns sont destinés à jouer au trictrac, aux échecs, etc.; d'autres ne sont composés que d'artistes ou d'auteurs, etc. Pour être reçu membre du club indien, il faut avoir résidé dans l'Inde. Et personne n'est admis dans ces assemblées que ceux qui y ont passé par un scrutin, ou qu'on y invite d'une manière particulière.

Les Anglais ont encore d'autres sociétés, qui se tiennent à la maison du président, où l'on sert aux convives du café, du thé, des sor-

bets, etc. De cette espèce est celle qui se tient tous les dimanches au soir chez sir J. Banks, où l'on commence par examiner toutes les inventions nouvelles; et dans le cas qu'on en trouve qui soient défectueuses, elles sont corrigées d'après l'avis des membres. Tous les grands hommes de lettres se rendent ici, et soumettent leurs ouvrages au jugement de l'assemblée. La bonté du président m'a fait jouir souvent du plaisir de me trouver à ces savantes discussions, dont j'ai tiré de grands avantages.

J'ai assisté souvent aussi à la société des virtuoses, qui se tient à la maison de lady —, où j'ai toujours beaucoup joui en entendant les belles voix des chanteurs.

Il y a un Opéra à Londres et plusieurs autres spectacles, où tout le monde a le droit d'entrer en payant. Comme ces spectacles diffèrent peu de ceux dont j'ai rendu compte, en parlant de Dublin, il est inutile que j'en dise davantage sur ce sujet. On trouve d'ailleurs un si grand nombre d'autres amusemens publics dans cette ville, qu'un étranger ne manque jamais d'y passer agréablement son temps.

Un philosophe nommé W—r, a loué depuis quelque temps une des anciennes salles de

spectacle, où il fait voir, tous les soirs durant l'été, une machine astronomique, appelée *Orrery*, par le moyen de laquelle il explique parfaitement toutes les révolutions des planètes et des autres corps célestes. Au centre d'un dôme de soixante pieds de hauteur est suspendu un globe de verre, dans lequel est placée une lampe allumée qui représente le soleil, et qui tourne en rond comme la roue d'un moulin sur son axe. Le plus près du soleil est suspendu un petit globe qui représente Mercure; un troisième tient la place de Vénus; un quatrième, celle de la terre; un cinquième, celle de la lune; un sixième, celle de Mars; un septième, celle de Jupiter accompagné de ses quatre satellites; un huitième, celle de Saturne avec ses cinq satellites; et un neuvième, celle de *Georgium Sidus*, planète qu'on a découverte depuis peu, accompagnée de six satellites. Tous ces globes sont mis en mouvement par le moyen d'une roue, et représentent à la fois toutes les révolutions du système solaire, avec tant de justesse et de précision, qu'on ne peut, en le voyant, douter de la supériorité, que dis-je, de l'infaillibilité du système de Copernic. Je fus si satisfait de la nouveauté de ce spectacle, et de l'instruction que j'en reçus, que

je ne pus m'empêcher d'y retourner plusieurs fois.

Les Anglais ont un amusement fort singulier auquel ils donnent le nom de mascarades. Dans ces assemblées, qui sont composées de plusieurs centaines de personnes des deux sexes, chacun porte sur le visage un petit voile ou masque, fait de carton; et tout le monde s'habille à sa guise. Il y en a beaucoup qui représentent des Turcs, des Persans, des Indiens et d'autres peuples étrangers; cependant le plus grand nombre se travestissent en artisans ou en artistes; et tous imitent ces costumes avec la plus grande exactitude. Etant ainsi inconnus les uns aux autres, ils se parlent avec beaucoup de franchise, et cherchent à faire briller leur esprit par des pointes et des bons mots.

Ils ont d'autres divertissemens publics, connus sous le nom de bals, où tout se réduit à danser et à souper; mais il y a un si grand nombre de ces fêtes données par des particuliers, que celles où tout le monde peut aller en payant ne sont guère fréquentées.

Un jour je reçus une carte d'invitation d'une dame, sur laquelle il n'y avait que ces mots: « Madame —— sera chez elle le soir du —— ». Je m'imaginai d'abord que c'était un rendez-

vous particulier qu'on me donnait ; mais un de mes amis, que je consultai sur ce sujet, me dit que la dame en question donnait ce soir là un *rout*, c'est-à-dire, une assemblée fort nombreuse, sans aucun objet particulier, où la maîtresse de la maison n'avait guère que le temps de demander à chacun des convives quel était l'état de sa santé; mais que les domestiques distribuaient avec profusion du thé, du café, des glaces, etc., et qu'ensuite on partait pour faire de la place à d'autres. Dans la suite, j'ai souvent fréquenté ces *routs*, où se rendaient jusqu'à trois ou quatre cents personnes dans une nuit.

Il y a à Londres un nombre considérable d'édifices publics, dont la description formerait un volume. Ils sont, en général, bâtis de pierre, et quelques-uns sont grands et solides. Les principaux sont l'abbaye de Westminster, laquelle contient les tombeaux des rois; la cathédrale de St.-Paul, l'hôpital des enfans trouvés, celui des femmes en couche, et ceux de Greenwich et de Chelsea, pour les invalides des troupes de mer et de terre. On y trouve aussi plusieurs collèges pareils à ceux d'Oxford, dont j'ai parlé plus haut, et un grand nombre d'écoles, qui contiennent quatre à cinq cents

écoliers chacune. Ces écoles ne sont entretenues que par des souscriptions et des donations charitables.

Parmi les Anglais la charité ne consiste pas à donner une bagatelle à un mendiant, à un malheureux poète, ou à un musicien famélique. Ils ont ces gens-là en aversion, et quand même un d'entre eux suivrait une voiture pendant plusieurs milles, il y perdrait ses peines. Les aumônes sont ici appliquées à des établissemens publics; dans chaque paroisse il y a une maison destinée aux pauvres, où ils sont logés et nourris. Si, par quelque accident, une famille se trouve réduite à la misère, elle n'a qu'à faire connaître son état aux administrateurs de la paroisse, pour recevoir le secours dont elle peut avoir besoin.

Ces maisons de bienfaisance sont entretenues par une taxe que chaque ménage paie à la paroisse, et l'on a calculé que le montant de leurs revenus est de *trois crores de roupies* (soixante-douze millions de francs). Malgré cette contribution exhorbitante, j'ai vu un grand nombre de mendians à Londres; mais l'on m'a dit que c'étaient des vagabonds paresseux qui préféraient ce genre de vie à une retraite tranquille.

Londres contient plusieurs centaines de ben-

quiers, qui font des affaires considérables dans toutes les parties du monde. Mais il y a une maison qui est infiniment supérieure à toutes les autres, qu'on appelle la banque d'Angleterre. C'est un vaste bâtiment qui contient près de deux cents salles, dont chacune est destinée à une transaction particulière. Les intéressés dans cette banque sont en grand nombre, et forment une compagnie, à l'instar de la compagnie des Indes orientales, dont les affaires sont dirigées par un certain nombre de directeurs. C'est dans cette banque qu'est déposé tout l'argent public et tout le trésor de la nation. On assure qu'elle ne renferme pas moins de cent millions de livres sterlings (deux milliards quatre cents millions de francs), tant en or et argent monnoyé qu'en billon. Les bénéfices de cette compagnie doivent être immenses; et ce n'est que rarement qu'elle paie en espèces, parce que ses billets, qui ne portent aucun intérêt, passent pour argent comptant dans tout l'empire britannique.

Vis-à-vis de la banque, il y a un autre bâtiment public, appelé la bourse, où tous les négocians et marchands de la ville vont traiter de leurs affaires, et où l'on reçoit chaque jour des nouvelles, tant politiques que com-

merciales, de toutes les parties du monde.

J'ai déjà dit que Londres est composé de trois villes, appelées Westminster, la Cité et le *Borough* (Bourg). Cette dernière partie est placée sur la rive méridionale de la Tamise, et se trouve unie aux deux autres par trois ponts de pierre, qui ont depuis un quart jusqu'à un demi-mille de long. Plus bas, en descendant la rivière, est un endroit nommé Gravesend, où l'on construit un pont tout à fait extraordinaire, si toutefois on peut y donner ce nom: C'est un tuyau de fer qui doit aller, sous terre, d'un côté de la rivière à l'autre. Il sera par conséquent parfaitement obscur; mais on l'éclairera par des lampes; de sorte que les voitures et les chevaux pourront traverser à toutes les heures, tandis que les vaisseaux du plus gros calibre passeront à pleines voiles par-dessus leur tête. Voilà, selon moi, une des plus hardies entreprises qu'on ait jamais faites, et ce sera certainement, s'il réussit, l'ouvrage le plus surprenant que l'art ait exécuté en Angleterre.

Tout le commerce étranger se fait à Londres par la Tamise; mais il y a plusieurs canaux qui communiquent avec les rivières dans toutes les parties du royaume, pour faciliter le trafic

intérieur; ce qui épargne les deux tiers des frais de transport que coûteraient les marchandises, s'il fallait les charrier par terre : de sorte que les propriétaires peuvent les vendre à un plus bas prix.

---

## CHAPITRE XII.

*De l'état des arts et sciences en Angleterre. Utilité de l'imprimerie. Gazettes. Facilité de voyager. Prix des denrées. Serres chaudes. Excellence de la marine anglaise. Woolwich. Description des chantiers et des fonderies de fer. De l'armée anglaise. Grande revue des troupes à Windsor. La Tour de Londres.*

De toutes les inventions d'Europe dont l'utilité ne frappe pas d'abord les yeux d'un Asiatique, c'est certainement celle de l'imprimerie, qui est cependant la plus admirable. Par son moyen, des milliers d'exemplaires d'un ouvrage scientifique, moral, politique ou religieux, peuvent, en peu de temps, circuler parmi le peuple; et elle sert à faire passer à la postérité les productions des plus célèbres écrivains, sans être chargées des erreurs et imperfections qui se glissent dans les manuscrits. C'est à cet art que les Anglais doivent leurs papiers-nouvelles, sans lesquels la vie leur semblerait insupportable. Ces

papiers se trouvent entre les mains de tout le monde, depuis le prince jusqu'au mendiant. On les imprime tous les jours, pour les porter chaque matin aux demeures des gens aisés; et ceux qui n'ont pas le moyen d'y souscrire, en vont faire la lecture dans les cafés ou autres maisons publiques. Ils contiennent le récit de tout ce qui se passe en Angleterre et chez l'étranger; des combats par terre et par mer; des débats des deux chambres du parlement; de l'état de la culture; le prix des grains et autres denrées; la naissance et la mort des personnes de considération; l'annonce des pièces qu'on doit donner aux différens spectacles et des acteurs qui y doivent jouer.

Peu de temps après mon arrivée à Londres, on donna au Vauxhall une fête dont le bénéfice devait servir à un acte de charité. Avant son exécution, les directeurs me firent demander poliment de vouloir bien les favoriser de ma présence; mais comme cette complaisance de ma part devait, espérait-on, apporter un grand avantage à l'entreprise, ils me prièrent de vouloir bien les excuser s'ils ne prenaient pas le prix de mon entrée. Comme j'ai toujours aimé à contribuer à la bienfaisance publique, j'acceptai sans difficulté leur offre, et

l'on inséra sur-le-champ dans les journaux que le prince Mirza Abu Taleb honorerait les jardins de sa présence au jour marqué. Comme le Vauxhall est placé sur le bord opposé de la rivière, et qu'on ne m'avait jamais vu dans cette partie de la ville, la foule qui s'y rassembla alors se trouva plus grande qu'elle n'avait jamais été, et ce ne fut que difficilement que je parvins à m'y frayer un passage. Les gazettes ne manquaient jamais non plus de marquer toutes les fois que j'allais rendre mes devoirs à l'un des princes ou des ministres d'état; et dans toutes ces annonces, on me faisait l'honneur de m'appeler le prince persan. Je puis assurer néanmoins que je n'ai jamais pris ce titre; mais comme j'étais mieux connu sous cette dénomination que sous mon véritable nom, je jugeai qu'il était inutile de me débattre à ce sujet avec mes parains.

Je suis persuadé qu'il n'y a pas de pays au monde où il soit plus facile de voyager qu'en Angleterre. Les personnes aisées, qui se servent pour cela de leurs propres voitures, n'éprouvent pas la moindre fatigue; et les particuliers qui sont pressés peuvent prendre la malle aux lettres, et font ainsi un millier de milles en sept ou huit jours, bien garantis contre les intempéries de

l'air, et sûrs de trouver un bon déjeûner et dîner aux heures convenables. Quoique ces voitures soient également connues en France et dans le reste de l'Europe, il faut convenir qu'il n'y a pas de pays où l'on prend plus de soin des voyageurs qu'en Angleterre. J'ai souffert en Irlande du cahos des voitures; ce que j'attribuai à la négligence des cochers : mais, après avoir essayé la manière de voyager en France, je fus convaincu que mes plaintes étaient alors mal fondées. J'expliquerai cela mieux dans la suite.

La vie est fort chère en Angleterre, et un grand appétit y est un véritable malheur pour ceux qui sont pauvres. On peut se former une idée de la cherté des denrées, d'après le prix de quelques articles de première nécessité. La viande de toutes les espèces coûte, prix moyen, sept sous et demi (environ quatre-vingts centimes) la livre; le pain de quatre livres pesant, quinze sous (cent cinquante-quatre centimes); la bière appelée *porter*, cinq sous (environ quarante-huit centimes) le quart (le litre). Le prix des légumes et des fruits varie suivant la saison de l'année.

Les productions des serres chaudes forment une des plus grandes jouissances des Anglais.

C'est dans ces espèces de bâtimens qu'ils cultivent des végétaux et des fruits pendant la saison la plus froide de l'année; et les tables des gens riches sont chargées d'ananas, de melons et d'autres fruits des zones torrides. Ils nous surpassent dans ce point; car aucun empereur de l'Hindoustan n'a pu, malgré toute la plénitude de sa puissance, faire prospérer dans ses vastes domaines un grosciller ou un cerisier, qui sont les deux fruits les plus communs en Europe.

(**L'auteur fait suivre ici la description exacte d'une serre chaude, que nous avons cru devoir omettre.**)

La grande perfection à laquelle les Anglais ont su porter leur marine, est certainement la principale cause de leur prospérité et de leur richesse. Il m'est impossible de décrire l'art avec lequel ils sont parvenus à construire leurs vaisseaux, et les soins qu'ils mettent à la conservation de la santé et du bon ordre de leurs équipages.

En 1801, le nombre des vaisseaux de la marine royale était de huit cents et trois, qui portaient de seize à cent pièces de canon chacun. Le nombre de leurs navires marchands est inconnu.

Le service de la marine est regardé non seulement comme honorable, mais aussi comme fort lucratif, parce que tous les vaisseaux qui sont pris sur l'ennemi, soit par une flotte, soit par un seul navire, deviennent la propriété de ceux qui en ont fait la capture. La seule réserve qu'il y ait, c'est que si l'on juge que le vaisseau pris ou les canons qu'il porte peuvent être utiles au service de la marine royale, le roi a le droit d'en faire l'acquisition à un prix raisonnable.

Il y a plusieurs chantiers pour la marine royale en Angleterre, tant pour la construction que pour le radoub et la carène des vaisseaux. Les deux principaux sont ceux de Portsmouth et de Woolwich, dont le premier est aussi un célèbre port de mer, qui sert de rendez-vous aux flottes avant qu'elles ne mettent en mer pour quelque expédition. Comme cet endroit est à une grande distance de Londres, je ne m'y suis pas rendu; mais, par la complaisance de mon ami, le colonel P — h, j'eus le moyen d'examiner avec soin tout ce que Woolwich offre de curieux. J'y vis plusieurs grands vaisseaux sur le chantier, et d'immenses magasins de bois, de fer, de toile, etc. Mon attention fut principalement arrêtée par la manière de couler les boulets et les bombes, de calibrer les canons, en

leur donnant en même-temps leur forme, par le mouvement d'une roue, qu'une vieille femme ou un enfant peut faire mouvoir avec facilité.

Pour terminer ce sujet, je crois pouvoir assurer que la moitié du peuple de l'Angleterre est employé à la marine, et que le reste y tient d'une manière ou d'autre.

L'armée britannique est composée de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. Elle est considérable et bien disciplinée; mais comme elle se trouve répandue dans les différentes parties de l'Empire, il est rare qu'il y en ait au-delà de vingt-cinq mille hommes ensemble; et cela n'a lieu que lorsqu'ils doivent être passés en revue par le roi ou par quelque commandant en chef.

J'eus le plaisir d'assister à une de ces revues; cependant je trouvai beaucoup de difficulté à me bien placer. Toutes les troupes des environs de Londres, au nombre de vingt-cinq mille hommes, reçurent ordre de se rendre près de Windsor, pour être inspectées par Sa Majesté. M. C—e et moi, partîmes de Londres le jour avant celui qu'on avait fixé pour cette cérémonie militaire, et arrivâmes à Windsor de bonne heure le même soir; mais il s'y était rendu tant de monde, qu'il nous fut impossible

de trouver à nous loger dans les auberges; et quoique nous offrîmes six guinées pour deux lits dans une maison bourgeoise, il nous fut impossible de les obtenir. Nous nous promenâmes quelque temps, assez tristes, dans la ville, lorsque mon ami se rappela qu'il connaissait un maître d'école qui demeurait dans le voisinage. Nous nous y rendîmes, et arrivâmes heureusement au moment qu'on allait souper. Ce brave homme nous reçut avec la plus grande cordialité, et nous hébergea gracieusement, en faisant coucher quatre de ses écoliers dans deux lits.

Le lendemain, après avoir déjeûné, nous nous rendîmes à cheval à la parade, où nous trouvâmes une grande affluence de monde. Je puis dire hardiment qu'il y avait cinq mille voitures remplies et chargées sur l'impériale de jolies femmes, toutes bien mises. Durant tout le séjour que j'ai fait en Europe, je n'ai jamais vu tant de beautés réunies.

Les troupes étaient disposées de manière qu'elles formaient un cercle, au milieu duquel le roi se promenait à cheval, accompagné des princes et des généraux. Sa Majesté fut d'abord saluée par une décharge des canons de chaque brigade, et ensuite par une autre décharge de

tous les fusiliers. Après cela, les troupes se formèrent en colonnes, et défilèrent par grandes divisions devant le duc d'York. Je fus assez heureux pour me trouver placé près de S. A. R., vis-à-vis de laquelle se tenait le corps des musiciens du troisième régiment des gardes, qui joua plusieurs airs de musique guerrière et autres. Il était près de quatre heures avant que les troupes eussent passé devant le commandant en chef; ce qui nous obligea de nous rendre, le plus vite possible, à Londres, après que la revue fut faite, ne voulant pas coucher sur la route, ou être de nouveau à charge à notre ami le maître d'école.

Un des objets qui, je pense, mérite le plus d'être visité à Londres et dans ses environs, est une forteresse, communément nommée la Tour, dont j'obtins la permission de voir tout l'intérieur, par les soins de mon ami le colonel B — t. En y entrant, on commença par me conduire à la ménagerie royale, où l'on me montra des lions, des tigres, des panthères et autres animaux sauvages, apportés principalement d'Afrique, mais dont je n'avais jamais entendu les noms. Nous fûmes ensuite au trésor, où l'on nous fit voir la couronne, la masse et tous les bijoux qui servent au couronnement du roi et

de la reine, parmi lesquels il y avait un rubi et une émeraude qui avaient coûté chacun dix lacs de roupies (trente millions de francs), avec un grand nombre de diamans et d'autres pierres précieuses. Durant tout le temps que dura cet examen, on nous tint sous clef dans la salle, quoique tous ces objets fussent enfermés sous des verres garnis de treillages de fer; ensuite, on nous conduisit à l'arsenal, dans la cour duquel étaient déposés une quantité infinie de canons de tous les calibres. La pièce qui est sous ce magasin d'armes a bien un quart de mille de longueur, et contient, à ce qu'on dit, des brides, des selles, des harnois et d'autres objets d'équipement pour soixante mille chevaux de cavalerie et d'artillerie. L'arsenal a sept cents pas de longueur. On y voit arrangés d'une manière fort curieuse des fusils, des baïonnettes, hallebardes, sabres et pistolets, pour mettre sous les armes cent vingt mille hommes. A l'un des bouts de cette salle, il y a une pièce qui renferme les statues équestres de dix-huit rois d'Angleterre, avec toutes les pièces d'armes qu'ils avaient coutume de porter; et, en effet, on aurait dit qu'ils étaient prêts à livrer combat. Chaque cheval était accompagné de son écuyer.

Les armures qu'on garde ici sont fort an-

ciennes, et ne sont pas, comme celles de l'Hindoustan, faites de mailles; mais chaque membre est couvert d'une plaque particulière de fer; de sorte que toute l'armure serre le corps aussi exactement qu'un habit ordinaire. Il y a aussi un masque (visière) qui couvrait le visage, et des gantelets de fer, si bien ajustés à la main, qu'ils n'empêchaient pas d'écrire. On assure qu'anciennement les rois étaient toute la journée couverts de ces armures, qu'ils ne quittaient que pour se mettre au lit.

---

# CHAPITRE XIII.

*La science des mécaniques est fort estimée en Angleterre. Différens usages auxquels on l'applique. Moulins. Fonderies. Machines à vapeur. Machines hydrauliques, etc. De la manière de graver. Manufactures. Marchandises d'étape d'Angleterre. Illuminations publiques à l'occasion de la publication de la paix. Caractère des marchands de Londres.*

Les travaux sont rendus fort faciles en Angleterre par l'aide de la mécanique. Il est impossible de rendre compte de la manière dont on l'applique, et des divers usages auxquels on la fait servir Je vais cependant en citer quelques exemples, afin qu'on puisse du moins s'en former une idée générale. J'ajouterai seulement que les Anglais sont si attachés à cette science, qu'ils y dépensent souvent beaucoup d'argent, et sont obligés de recommencer jusqu'à deux ou trois fois leurs essais, afin de pouvoir donner la perfection nécessaire à leurs machines. Les Français, au contraire, quoique bons mathé-

maticiens, se contentent du travail des bras, lorsqu'ils rencontrent quelque difficulté dans l'exécution de leurs projets.

La première et la plus simple de toutes ces machines, est celle qui sert à moudre le blé : il y en a de deux espèces; savoir, les moulins à vent et les moulins à eau, qui, les uns et les autres, sont connus dans quelques parties de l'Inde. Les seuls moulins à bras dont on se sert à Londres sont de petites machines qui ne sont bonnes qu'à moudre le café et le poivre. Je pense néanmoins que nos moulins à bras pourraient être fort utiles dans les armées; car il arrive souvent que les troupes affamées font la capture de magasins de froment, sans pouvoir le réduire en farine. On pourrait aussi les pourvoir alors de plaques de fer, pour cuire du pain.

Une autre espèce de travail est celui des fonderies de fer, dont les grandes roues sont mises en mouvement, d'une manière singulière, par la vapeur. C'est dans ces ateliers qu'on coule les canons, qu'on construit les ancres, et qu'on exécute, en un mot, tous les autres grands travaux auxquels les bras de l'homme ne sauraient suffire, le marteau d'enclume seul étant d'un trop grand poids pour qu'il puisse le soulever.

C'est avec l'aide de pareilles machines qu'on

parvient à donner l'étendue qu'on veut à des feuilles de cuivre ou de plomb ; et comme on ne possède pas, dans ce pays, l'art de faire avec de la chaux un ciment qui résiste à l'eau, on couvre toutes les plates-formes avec du plomb. J'ai vu quelques bâtimens qui avaient soixante pieds en carré revêtus de ce métal.

Les manufactures d'aiguilles excitèrent mon étonnement. On jette une botte de fils de fer dans une roue, qui, au premier tour, les fait sortir du côté opposé, coupés en morceaux de la longueur qui convient. Ces petites verges sont reçues dans une jatte de bois par un jeune enfant, qui les remet à une personne dont l'occupation est d'y former des trous et d'en affiler la pointe; ce qui se fait, l'un et l'autre, dans le plus court espace de temps possible.

Si ma surprise fut excitée en voyant fabriquer les aiguilles, elle le fut davantage encore par la machine à filer. En faisant mouvoir une grande roue, on en met en mouvement cent autres, qui filent, dans le même temps, quelques milliers de fils d'une assez grande finesse pour en ourdir de la très-belle mousseline. Il ne faut qu'un petit nombre de femmes ou d'enfans pour surveiller la machine, c'est-à-dire, pour en renouer les fils cassés, ou pour y remettre du nouveau

coton. Il faut convenir cependant que la toile fabriquée avec ce fil de coton n'égale pas celle qu'on tire de l'Inde. Elle n'est pas d'un aussi bon usage et ne soutient pas également la lessive : ce qu'il faut attribuer peut-être à ce que le fil est trop retord. Les manufactures de cordes et de fils de fer sont également fort curieuses à voir. On m'a assuré qu'on peut étendre ces deux matières à la longueur de vingt milles, s'il est besoin, sans qu'on y puisse apercevoir la moindre rupture.

J'accompagnai un jour mon ami M. K — y à sa brasserie de *porter*, qui est d'une grandeur immense, et contient plusieurs milliers de tonneaux de cette bière. Ses machines à vapeur pour élever l'eau sont de la plus grande espèce; et il m'assura que si ces machines lui manquaient, il serait obligé d'entretenir constamment cinquante chevaux, dont il faudrait qu'il retirât les frais, et ceux des palefreniers qui en auraient soin, en augmentant le prix de son *porter*, qui est la boisson favorite du peuple de Londres; ce qui le ferait monter à un prix qui pourrait occasionner une émeute.

Les Anglais sont célèbres par les manufactures de toutes sortes de papier. On m'a dit qu'ils peuvent en fabriquer des feuilles de

soixante pieds en carré; et durant ma résidence parmi eux, ils ont trouvé le moyen de faire d'excellent papier avec de la paille commune.

La machine hydraulique qui sert à fournir de l'eau à la ville de Londres, est un ouvrage surprenant. Par son moyen, on élève de la Tamise une quantité suffisante d'eau pour tenir constamment rempli un vaste réservoir, d'où elle est distribuée, au moyen de conduits et de tuyaux de plomb, par toute la ville, et même jusqu'au quatrième étage des maisons; ce qui est fort utile et agréable pour les habitans. Outre cette fourniture, chaque place publique est munie d'une machine qu'on appelle pompe, d'où l'eau jaillit par un mouvement facile qu'on y donne avec la main : c'est une invention fort simple, et qui est préférable de beaucoup à nos puits.

Ils ont des machines propres à exprimer l'huile de semences, et d'autres pour battre et vanner le blé. En un mot, les Anglais poussent leur passion pour les mécaniques au point qu'ils en emploient dans leurs cuisines, où une machine compliquée est mise en mouvement pour faire rôtir un poulet. J'ai appris qu'on a inventé, il y a quelque temps, un instrument destiné à hacher la viande, et un autre à couper

les oignons. Les Anglais, qui sont naturellement impatiens, ne peuvent s'occuper de ces petits et fastidieux travaux; d'ailleurs, l'entretien des domestiques ordinaires coûte huit fois plus que dans l'Inde.

Comme l'art d'imprimer est bien connu à à Calcutta, je n'en dirai que peu de chose ici. Mais il y a une autre science, qui en approche beaucoup, connue sous le nom de gravure, qui est en grand usage en Europe, et dont je vais tâcher de vous donner une idée. Cet art dépend de la peinture; et par son secours on peut multiplier à volonté les copies d'un tableau, quoique en général sur une échelle plus petite. Pour cet effet, on se munit d'une planche de cuivre de la grandeur requise, sur laquelle on applique d'abord une mince couche de cire, ou d'une autre substance semblable. C'est sur cette couche qu'on trace les contours du tableau avec de la mine de plomb, et le graveur se sert ensuite de différens instrumens de fer aigus pour couper au travers de la cire dans le cuivre; ce qu'il peut faire aussi avec de l'eau forte (parce que les lignes qu'on trace avec une plume trempée dans cette liqueur mordent dans le métal) : après cela, le tout est terminé par le graveur, qui doit par conséquent avoir une

grande connaissance de la peinture. Lorsque la planche est finie, on en tire des épreuves à-peu-près de la même manière qu'on imprime des livres; et si l'on veut que ces épreuves soient coloriées, on emploie, pour cet effet, à fort bon marché, des femmes ou des enfans; de sorte que les estampes ressemblent alors beaucoup à des peintures. Par ce procédé, on peut avoir pour une guinée la copie d'un tableau qui en coûterait cent.

Lorsqu'on entre dans une de ces grandes manufactures d'Angleterre, l'esprit est d'abord comme étourdi par la quantité et la diversité des articles qu'on y voit; mais, quand on est revenu de cette première impression, et qu'on a examiné de sang-froid tous les objets qui s'y trouvent, chaque chose paraît conduite et disposée avec tant de régularité et d'ordre, qu'on serait tenté de croire que l'homme le moins intelligent peut surveiller et diriger facilement le tout. Ce qui demande une complication de force et de nombre, est exécuté par des machines. Si la simple vue ne suffit pas, on se sert de verres qui grossissent les objets; et quand une grande attention est nécessaire pour combiner toutes les parties, pour assurer l'unité d'action, on emploie si heureusement le concours

d'un grand nombre d'artistes pour les différentes parties de l'ouvrage, que le tout ne paraît pas avoir demandé un grand effort d'esprit. C'est ainsi que, pour tous les ouvrages d'horlogerie, les roues, les chaînes, les ressorts, ect., sont faits par différens ouvriers; et il ne faut qu'une personne instruite dans l'art pour réunir convenablement ensemble toutes ces parties.

Les manufactures dans lesquelles les Anglais surpassent les autres nations de l'Europe sont la coutellerie et toutes les espèces d'ouvrages en acier et en fer; l'ébenisterie de toutes sortes de bois précieux; la tannerie de tous les genres; l'horlogerie; la fabrique de diverses espèces de satins et d'étoffes de soie; la verrerie de toute qualité; l'armurerie et la peinture. Tous ces articles sont envoyés dans les quatre parties du monde.

Les magasins des armuriers de Londres sont surtout dignes d'être admirés, parce qu'ils contiennent plusieurs choses curieuses. On m'a fait voir une nouvelle espèce de platine de fusil qui met la poudre à l'abri de toute humidité, quand même elle resterait long-tems dans l'eau, et l'on m'a assuré qu'il est possible de décharger l'arme au fond d'une rivière.

C'est la mode à Londres d'illuminer la ville aux jours de naissance du roi et de la reine, à la nouvelle d'une grande victoire, et à la proclamation de la paix. Quoique j'aie vu un grand nombre d'illuminations dans l'Hindoustan, et que je me trouvai à Lucknow lors du mariage de Vizier Aly, le fils adoptif du dernier nabob, où l'on construisit une forteresse de cinq milles de circonférence, avec des bastions, des tours, des portes, le tout formé de bambous, éclairé, pendant la nuit, par des lampions, qui exigèrent vingt mille hommes pour les allumer, je dois convenir qu'il y avait, selon moi, tant de monotonie et de défaut de goût dans ce spectacle, qu'il ne peut être comparé aux illuminations qui se font à Londres.

L'inconstance du temps oblige de mettre, à Londres, les lampions dans des verres, dont les uns sont taillés avec un diamant, et les autres diversement coloriés. On les attache avec des clous contre les murailles des maisons, ou contre des décorations de différentes formes. J'ai vu représentés ainsi le roi et la reine assis sur leurs trônes, et leurs couronnes sur la tête.

Les marchands de Londres reçoivent, en général, une certaine éducation; et on ne peut les distinguer de la noblesse, ni par leurs ma-

nières, ni par leur costume, étant toujours honnêtes et polis, malgré toutes les peines et les mauvaises raisons qu'on peut leur donner, même en n'achetant pas leur marchandise. Les marchands font porter chez les personnes les moindres bagatelles qu'elles achètent, et cela d'un bout de la ville à l'autre. Ils font aussi souvent crédit de deux ou trois mois à des gens qu'ils connaissent à peine; ce qui les expose à des pertes fréquentes.

---

## CHAPITRE XIV.

*Manière dont les Anglais passent le temps. De la longueur des jours et des nuits en Angleterre. Manière de vivre des Anglais. Partage des occupations entre les deux sexes. Règlement concernant les femmes. Liberté du bas peuple. Anecdotes du prince de Galles et du gouverneur Hastings. Domestiques anglais. Liberté des hautes classes. Duels. Éducation des enfans.*

Je vais essayer de donner une idée de la manière dont les Anglais passent le temps. Les hommes de la classe moyenne partagent leur journée de la manière suivante : ils se lèvent entre huit et neuf heures du matin ; il leur faut une heure pour s'habiller; après quoi ils déjeûnent, ce qui leur prend une autre heure: depuis ce temps jusqu'à cinq heures du soir, ils s'occupent de leurs affaires, ou vont se promener à pied ou à cheval. A six heures, ils dînent; et lorsqu'il y a des étrangers, les hommes res-

tent à table jusqu'à neuf heures. Alors, ils vont joindre les dames pour prendre du thé ou du café. Ensuite, on se met à jouer aux cartes, ou l'on fait de la musique jusqu'à onze heures, que chacun se retire.

Les célibataires vont souvent après le dîner au spectacle ou à d'autres lieux publics, où ils restent fort tard dans la nuit. D'autres fréquentent les maisons de jeu, qu'ils ne quittent quelquefois qu'au matin. Le bas peuple se lève et se couche de meilleure heure; mais la noblesse et les gens riches ne quittent guère le déjeûner qu'à une ou deux heures après midi, et ne se couchent jamais qu'aux mêmes heures de la nuit.

Ce que j'ai dit de la division du temps, peut être regardé comme une règle générale; mais la longueur des jours et des nuits est si inégale en Angleterre, qu'elle offre souvent des variations considérables. C'est ainsi qu'au milieu de l'hiver, le soleil ne se lève qu'après huit heures, et se couche un peu après trois heures; ce qui, donnant deux heures pour le crépuscule du matin et du soir, fait que le jour ne dure tout au plus que neuf heures : il reste par conséquent quinze heures pour la nuit; tandis qu'au milieu de l'été, le soleil paraît à quatre heures, et se couche à neuf, avec trois heures de crépuscule;

de sorte que la durée de la nuit se réduit alors à environ quatre heures. Mais dans la partie septentrionale de cette île, il n'y a, à ce qu'on m'a dit, presque point de nuit au milieu de l'été, parce que, pendant le peu d'heures que le soleil reste sous l'horizon, il y a un crépuscule qui permet de lire; aussi les nuits y sont-elles en hiver de dix-huit heures.

Le jour le plus court en Angleterre est le 21 décembre, ou à-peu-près. Depuis ce temps, jusqu'au 21 mars, les jours croissent graduellement; et alors les jours et les nuits sont de la même longueur. Les jours continuent à croître depuis ce jour-là jusqu'au 21 juin, après quoi ils décroissent jusqu'au 21 septembre, que les jours et les nuits sont égaux; et ce décroissement continue jusqu'au 21 décembre.

Les Anglais, en général, n'aiment pas les mets de haut goût, et leurs dîners consistent ordinairement en viandes rôties ou bouillies. Mais les riches et la noblesse ont un grand nombre de plats sur leurs tables, qui se présentent en trois services : le premier est composé de potages et de poisson; les viandes bouillies et rôties, les fricassées, etc., sont servies au second; et au troisième, on voit paraître les puddings, les pâtés, les entremets, le gibier, etc.; en-

suite, la table est couverte d'une grande quantité de fruits, de confitures, etc. : c'est ce qui s'appelle le dessert.

Le déjeûner, le dîner et le souper forment les repas réguliers des Anglais; mais à Londres, ils s'arrêtent souvent à des boutiques de pâtissiers, qui sont, en général, présidées par des femmes aimables, et y mangent quelque chose entre le déjeûner et le dîner. Ils prennent aussi du pain et du beurre, ou des gâteaux, avec le thé ou café, le soir; de manière qu'on peut dire qu'ils font cinq repas par jour : cependant, comme ils ne mangent que peu de chose à la fois, il serait injuste de les accuser d'être gloutons.

Les législateurs et les philosophes anglais ont sagement décidé que le meilleur moyen de garantir les femmes de toute espèce de tentation, et d'empêcher leur esprit de se livrer à des désirs désordonnés, est de leur donner une suffisante occupation, laquelle cependant ne doit pas surpasser leurs forces physiques ou morales. C'est pour remplir ces sages vues qu'on les a chargées de tous les soins de l'intérieur du ménage. Elles président aussi dans les boutiques, où, par leurs grâces et leur amabilité, elles attirent les chalands. Ce sont

les hommes qui servent à table, qui ont soin des bestiaux, des jardins, des fermes, etc. Ce partage des travaux domestiques produit un grand bien, et prévient toute espèce de désordre.

Outre l'importante règle dont je viens de parler, les législateurs anglais ont imposé de certaines gênes aux femmes, qui les empêchent de faire un mauvais usage de la liberté qu'elles ont de se trouver dans la compagnie des hommes. Premièrement, les étrangers et les personnes dont les mœurs ne sont pas parfaitement connues, ne sont guère introduits chez elles. Secondement, les femmes font rarement des visites aux célibataires, à moins que ce ne soient de proches parens. Troisièmement, aucune femme respectable ne se promène (à Londres) qu'accompagnée de son époux, de quelque parent, ou d'un domestique de confiance. On ne leur permet jamais de sortir la nuit, et jamais elles ne songent à coucher ailleurs que chez elles, pas même à la maison de leur père ou de leur mère, à moins que leurs maris ne soient avec elles. D'ailleurs, le père, la mère et toute la famille se croiraient déshonorés, si leur fille ou leur sœur tenait une mauvaise conduite. Et comme, par les lois

d'Angleterre, l'homme jouit du droit de battre sa femme avec un bâton qui ne le mette pas en danger de lui casser un membre, on peut les enfermer à volonté dans une chambre; et les femmes se gardent bien même de donner trop de liberté à leur langue.

Mais si, malgré toutes ces contraintes, une femme était assez dépourvue de toute espèce de pudeur pour commettre une action condamnable, elle se verrait pour jamais abandonnée par ses parens et ses connaissances. Son mari est d'ailleurs autorisé par la loi à s'emparer de tous ses biens, de tous ses bijoux, de la priver même de la vue de ses enfans, de l'exclure de sa maison; et s'il y a des preuves certaines de sa mauvaise conduite, il obtient le divorce, en vertu duquel elle est entièrement séparée de lui, et perd son douaire et même sa dot. D'après ce qui vient d'être dit, il est évident que les femmes anglaises, malgré l'apparente liberté dont elles jouissent, malgré la politesse et l'adulation avec lesquelles on les traite, sont, par la sagesse de leurs législateurs, confinées dans des bornes étroites; et que chez les Mahométans, au contraire, les femmes, qui sont exclues de la société, et qu'on tient hors de la vue des étrangers, mais qui ont la liberté de sortir

couvertes d'un voile et de fréquenter les bains (en Turquie), ainsi que de visiter leur père et leur mère, et même quelques personnes de leur sexe, et de passer plusieurs nuits hors de chez elles, sont beaucoup plus maîtresses de leur conduite, et courent plus de danger de se perdre dans le chemin du vice.

*N. B.* Ce sujet est plus amplement discuté dans l'appendix B, l'auteur ayant écrit, pendant son séjour en Angleterre, une réfutation des idées qu'on a en Europe sur la liberté des femmes d'Asie.

La liberté peut être regardée comme l'idole des Anglais, qu'ils insultent néanmoins souvent, sous le prétexte de l'adorer. On m'a conté que l'héritier présomptif du trône, se promenant un jour, fut molesté par un homme qu'il punit avec sa canne. Cependant, cet insolent cita le prince devant une cour de justice, qui le condamna à payer une somme considérable au plaignant.

Le gouverneur Hastings vint me voir un jour qu'on avait peint la porte de la maison, et tandis que l'ouvrier était occupé à rassembler ses outils. Le gouverneur ne s'étant pas aperçu de ce qui se passait, leva le marteau de la porte et gâta une paire de gants neufs. Sur quoi, s'étant

tourné vers le peintre, il lui demanda avec humeur pourquoi il ne l'avait pas averti de ce que la porte ne venait que d'être peinte. L'homme lui répondit d'une manière grossière : « Où donc aviez-vous les yeux, que vous ne l'avez pas vu ? » On peut, d'après ces anecdotes, se former une idée de ce qui constitue la liberté du peuple anglais, qu'il porte souvent à une grande latitude ; et j'en ai moi-même quelquefois éprouvé les inconvéniens. Cependant, ses législateurs prétendent que cela contribue à le rendre brave et courageux.

En Angleterre, aucun seigneur ne peut punir son domestique, pour quelque délit que ce soit, qu'en le chassant de chez lui ; mais il est obligé de porter ses plaintes devant un magistrat. Les domestiques reçoivent ici de gros gages, sont bien nourris, bien couchés (non par terre, comme dans l'Inde, mais dans des lits exhaussés), et aussi bien vêtus que leurs maîtres, qui préfèrent, en général, des habits simples pour eux-mêmes, tandis que leurs gens sont couverts de galons.

Souvent le bas peuple a l'audace de maltraiter ses supérieurs dans les gazettes et dans des pamphlets ; et il arrive même qu'au spectacle et dans d'autres lieux publics, il siffle et honnit les

personnes de qualité dont il croît avoir à se plaindre. Ils ont encore une autre manière de faire connaître leur mauvaise humeur ; c'est d'employer les caricatures, dans lesquelles ils placent souvent les portraits des ministres d'état et d'autres personnes revêtues d'un caractère public, dans des situations ridicules, causant ensemble ou avec *John Bull*, qui, par ses observations malignes et grossières, est toujours celui qui finit par avoir raison, en disant quelques vérités désagréables à son adversaire.

Après tout, cette égalité consiste plus en apparence qu'en réalité ; car la différence des agrémens de la vie entre les riches et les pauvres est beaucoup plus marquée en Angleterre que dans l'Inde. Les domestiques ne peuvent pas quitter leurs maîtres sans leur en donner avis d'avance ; et généralement ils se comportent avec autant de respect que nos esclaves dans l'Hindoustan.

Les riches de la haute classe jouissent, de leur côté, de quelques privilèges attachés à cette égalité. Ils peuvent sortir à toutes les heures et se rendre là où il leur plaît, sans être surveillés, comme en Orient, par une troupe d'espions, sous le nom de domestiques ; et s'ils se voient en butte aux insultes de la po-

pulace, ils jouissent, à leur tour, du plaisir de satisfaire leur mauvaise humeur, en attaquant les ministres, les princes du sang et le roi lui-même.

Je ne saurais exprimer le plaisir que j'ai goûté à mon arrivée en Europe, de pouvoir me promener seul sans être suivi par des esclaves, d'acheter moi-même dans les boutiques les objets qui me convenaient, et de parler avec tous ceux que je voulais; ce qui est si diamétralement opposé à nos coutumes. Il ne faut cependant pas conclure de ce que je viens de dire, que chaque individu peut se livrer à ses caprices : il y a des règles établies dans la société, et une sorte de bienséance à observer, dont la transgression ou l'oubli peut avoir des suites désagréables. Si l'on aperçoit, par exemple, un seigneur entrer dans un lieu public, et s'amuser à boire avec des gens du peuple, ou se promener dans les rues avec une femme de mauvaises mœurs; toutes ses connaissances le fuient; et s'il vient à pécher en quelque point contre les lois, on se saisit aussitôt de lui pour le mener en prison; ou s'il est convaincu de s'être rendu coupable de sédition, de trahison, de sacrilège ou de blasphême, il est sévèrement puni. Les ministres d'état, quand ils

trouvent quelque ancienne loi et coutume qui ne peut s'appliquer aux circonstances actuelles, ou qui est contraire même au sens commun, ne se hasardent pas légèrement à proposer publiquement à l'annuler par un acte du parlement; mais ils cherchent à obtenir peu à peu un changement dans le système, en proposant d'y faire les modifications nécessaires, dans l'incertitude où ils sont si la loi n'a pas été conçue ainsi pour quelques bonnes raisons qu'ils ne connaissent pas, et dont leurs adversaires peuvent être instruits.

Parmi les coutumes qui sont, je pense, particulières aux Anglais, il faut compter les duels et les paris des *boxeurs*. Les premiers de ces combats sont réservés pour la noblesse, et se font avec des épées ou des pistolets. Aujourd'hui c'est la mode qu'il s'y trouve toujours des seconds ou témoins, qui ont soin qu'il ne se commette aucune supercherie ou trahison. La seconde manière de se battre n'est en usage que parmi les gens du peuple, soit pour se venger de quelque insulte, soit pour prouver leur adresse. Dans ces combats, il n'est pas loyal de s'adresser à un adversaire qui ne serait pas d'égale force; ils doivent être décidés, comme les parties d'escrime dans l'Inde, par l'adresse

et la dextérité. Lorsqu'un des combattans vient à tomber, il n'est pas permis à l'autre de le frapper pendant qu'il est à terre; mais lorsqu'on s'aperçoit que l'un deux se laisse choir à dessein, le peuple le hue et le maltraite. Ces combats sont souvent portés à un tel point, qu'ils finissent par la mort d'une des parties. La perte d'un œil, le nez écrasé ou la mâchoire fracassée, etc., en sont les suites ordinaires. Le bas peuple est tellement adonné à cette sorte d'escrime, et si convaincu de son utilité, qu'il y en a peu qui n'apprennent pas le pugilisme; et plusieurs personnes de considération se plaisent à encourager ces conflits, parce qu'elles prétendent qu'ils servent à prouver le courage, et à fortifier le corps.

L'éducation des garçons en Angleterre est admirablement propre à leur inspirer de l'honneur, du courage, et à les rendre propres aux fatigues. On les fait passer fort jeunes de la maison paternelle à une école publique, où ils sont souvent obligés de disputer avec des camarades plus âgés, non seulement les prix du savoir, mais aussi ceux de la force du corps. Ils restent cinq ou six ans dans cette situation, pendant lesquels ils doivent avoir soin

de conserver leur réputation, en ne s'exposant pas à être accusés de lâcheté.

Le but de l'éducation des filles tend plutôt à les rendre accomplies dans les talens nécessaires à leur sexe, qu'à leur inspirer du goût pour la philosophie : on leur apprend à chanter, à danser, à jouer des instrumens de musique, et à se montrer agréables et spirituelles en société. On inculque aux enfans des deux sexes le respect pour leurs père et mère, à estimer leurs frères et sœurs ainsi que leurs autres parens. Il faut croire que rien ne contribue plus à obtenir du succès à cet égard que l'union avec une seule femme, d'où il ne provient qu'une seule race; de sorte qu'il n'en résulte point de sujets de discorde et de procès, qui troublent si souvent le bonheur des familles musulmanes, où l'on compte quelquefois les descendans de douze mères. Les parens cherchent à entretenir une bonne harmonie entre leurs enfans, en les traitant tous avec la même bonté. Lorsque les enfans commettent quelque faute, on ne les châtie pas avec trop de sévérité, en se contentant de les condamner à garder leur chambre; et l'on cherche, en général, plus à les stimuler par l'espérance qu'à

les retenir par la crainte. Grace à cette sorte de traitement, j'ai vu souvent en Angleterre des enfans de cinq ans montrer plus de sagesse qu'un Asiatique de quinze. Les jouets sont faits, en Europe, de façon à servir d'instruction aux enfans, qui apprennent l'alphabet en jouant aux cartes.

D'après ce que je puis juger, les familles anglaises ne sont pas exposées à autant de dissentions et de querelles que les nôtres; ce qu'il faut probablement attribuer à un certain degré de convenance et de respect qui s'observe toujours même entre les plus proches parens: de manière que si un chef de famille se trouve à même de repandre quelques bienfaits sur les autres branches, elles le reçoivent toujours avec reconnaissance. Il n'en est pas de même dans l'Hindoustan, où toute la famille dépend du chef, et regarde comme un devoir de sa part d'avoir soin d'elle, ou de partager avec elle sa fortune; et s'il ne remplit pas son attente à cet égard, elle se livre aux reproches, et quelquefois aux outrages.

---

## CHAPITRE XV.

*Analyse du gouvernement britannique. Autorité du souverain. Conduite du roi envers l'auteur. Description d'un cercle chez la reine. Situation politique de l'héritier présomptif de la couronne. Caractère de ce prince. Description de* Carleton-House. *Devoirs des ministres d'état.*

Je vais tâcher maintenant de donner une idée de la nature du gouvernement britannique, ainsi que du rang, de la situation politique et du caractère des principaux personnages qui le composent.

La constitution de la Grande-Bretagne est d'une forme mixte ; c'est un mélange des gouvernemens monarchique, aristocratique et démocratique, représentés par le roi, la chambre haute et la chambre des communes, dans lequel les pouvoirs de chacun sont si heureusement balancés, qu'il est impossible que l'esprit humain puisse produire un autre système qui contienne plus de perfection et moins de défauts.

Le roi est de droit le chef du gouvernement, et c'est lui qui distribue les honneurs et les dignités. Il serait fastidieux de donner une idée de toute l'étendue de son pouvoir ; il suffira de dire qu'aucune loi n'est valide avant qu'il l'ait sanctionnée ; qu'il a le commandement suprême des forces militaires, et qu'il jouit de la prérogative d'absoudre les criminels condamnés par les lois et par les juges.

Comme une preuve de la puissance du souverain et de la bonté du gouvernement, je citerai un fait qui arriva du temps que je me trouvais en Angleterre. Pendant dix-sept ans les rênes de l'empire avaient été entre les mains du célèbre ministre Pitt, pour qui le roi avait la plus grande estime, en même temps qu'il montrait la plus haute opinion de ses talens. Mais ce ministre, se confiant trop en son influence, chercha à faire abroger une loi malgré la volonté du roi et le sentiment de quelques autres membres du conseil ; ce qui détermina le monarque à suspendre M. Pitt de son emploi ; et quoique ce ministre fût fermement soutenu par cinq autres *visirs*, qui déclarèrent qu'ils résigneraient leurs places si leur chef n'était pas réintégré dans son pouvoir, le roi tint bon, et les renvoya tous le même jour.

Cet évènement eut lieu pendant la guerre avec la France, et dans un temps où le roi se trouvait si malade qu'on ne pouvait songer à former un nouveau ministère. Les choses restèrent pendant deux mois dans cet état, et beaucoup d'affaires furent laissées en suspens; cependant, grace aux bonnes lois et aux sages règlemens du royaume, il n'en résulta pas la moindre confusion ni désordre.

Il est arrivé autrefois que les rois ont poussé trop loin leur autorité, et tenté de gouverner l'état sans vouloir consulter leur parlement, et même malgré l'opposition de celui-ci; mais ils ont toujours échoué dans cette entreprise.

Pendant mon séjour en Angleterre je me suis rendu souvent au cercle du roi et de la reine; et ces deux illustres personnages m'ont chaque fois fait l'honneur de m'adresser la parole; et quoique j'eusse toujours avec moi une personne pour me servir d'interprète, leurs majestés eurent la bonté de m'ordonner de répondre moi-même à leurs questions, en me disant qu'elles comprenaient parfaitement mon mauvais anglais. Lorsque j'eus l'honneur de prendre congé du roi, il s'informa des besoins que je pouvais avoir, ordonna à son trésorier particulier de me compter une somme d'argent, et

chargea ses ministres de me munir de lettres pour ses ambassadeurs et autres agens auprès des cours étrangères par lesquelles je pourrais passer en retournant dans l'Inde.

Le roi n'aime ni le luxe ni l'éclat; aussi ses cercles sont-ils peu brillans; mais à ceux de la reine les spectateurs sont éblouis par le grand nombre de perles, de diamans et d'autres ornemens précieux que les dames y étalent. A ces occasions, elles portent des paniers, qui servent à étendre leurs robes, pour en faire paraître avec avantage la broderie, les galons, etc. Ces paniers sont d'un usage fort ancien, et on ne les porte plus qu'à la cour. Il y en a qui sont d'une telle ampleur, que ce n'est qu'avec beaucoup de peine que les dames passent par les portes. A ces occasions, les hommes sont également vêtus de riches habits à l'ancienne mode, brodés ou couverts de galons.

Après le roi et la reine, c'est l'héritier présomptif, ou le prince de Galles, qui tient le premier rang. Il se mêle rarement du gouvernement durant la vie de son père; et s'il vient à mourir avant celui-ci, c'est son fils aîné qui lui succède. S'il n'a pas de fils, le droit de la couronne passe à sa fille; et au défaut d'enfans, le trône devient le partage du second fils du

roi, qui est, en général, regardé comme le chef de la noblesse et de l'armée. Par le moyen de ce code systématique et bien réglé de succession, on a prévenu toutes les espèces de querelles entre les frères, et le sang des sujets est ménagé, personne n'osant former des prétentions au trône, si elles ne sont pas duement autorisées par la loi.

J'eus un jour à ce sujet une altercation désagréable avec une personne à Londres : elle me soutint que les indigènes de l'Hindoustan ont le cœur dur, qu'ils sont perfides et cruels; et, pour appuyer cette thèse, il cita, comme des exemples, l'empereur Aurungzebe, qui renferma son père en prison et fit mourir ses trois frères, et les guerres entre Behadur Shah et ses frères. Je lui répondis qu'il ne fallait pas juger les princes d'après les mêmes principes que les autres hommes, et que si, en Angleterre, on ne leur laissait que la seule alternative d'un trône ou d'un tombeau, on trouverait souvent de pareilles scènes dans leur histoire.

Le prince de Galles actuel est regardé comme un seigneur bon et affable, qui se distingue par ses manières honnêtes. Son principal palais est situé dans une rue appelée *Pall Mall*.

C'est un magnifique édifice qui contient plusieurs beaux appartemens. Je m'y suis rendu souvent pour le voir, et fus surtout charmé d'une pièce nommée la salle de porcelaine (*China Hall*), qui contient un grand nombre de curiosités apportées de Pekin; et il est élégamment meublé des plus grandes glaces et des plus superbes lustres que j'aie jamais vus. Mais ce qui m'a paru surtout remarquable parmi ces curiosités, c'est une pendule représentant une Ethiopienne qui indique les heures par le mouvement de ses yeux.

La première fois que je fus voir *Carleton-House*, le prince, qui avait appris mon intention, fit préparer un ambigu pour me recevoir; et toutes les fois que j'eus l'honneur de me trouver avec son altesse royale, elle a daigné me témoigner la plus grande bonté et indulgence.

Les personnes les plus distinguées après les princes du sang, sont les ministres d'état, dont il y en a neuf, et qui ont la direction de toutes les affaires du royaume. Le premier d'entre eux est le chancelier de l'échiquier, place que M. Pitt a occupée en dernier lieu, et que M. Addington occupe actuellement. C'est lui qui est chargé de la direction des revenus de l'état

et qui veille aux recettes et aux dépenses. Il est regardé comme le député du roi dans la chambre des communes, et la partie la plus difficile de son poste est de conserver la majorité des membres en sa faveur : pour cet effet, il est souvent obligé de leur donner des pensions ou des titres. Par ce moyen, il parvient à résister aux attaques de ses adversaires, les ex-ministres, qui voudraient se trouver encore en place. Toutes les affaires proposées au parlement sont discutées publiquement à la pluralité des voix ; de sorte que lorsque le ministre ne peut pas s'assurer de la majorité des votes en sa faveur, il est impossible qu'il remplisse le but qu'il se propose ; et, dans ce cas, le parti le plus sage est de se retirer du ministère.

M. Pitt sut, par son habileté et le pouvoir de la persuasion, se rendre toujours maître d'une grande majorité en sa faveur ; et l'on peut dire qu'il a, pendant dix-sept ans, gouverné l'Angleterre avec un pouvoir despotique.

Mes amis, sir W. O — d, sir C. T — t, sir J. M. P — n, et M. G. J — n, m'ont souvent fourni l'occasion de me trouver aux assemblées de la chambre des communes. La première fois que j'y fus, je me rappelai les deux troupes de perroquets des Indes, assis les uns vis-à-vis des

autres sur des manguiers, et s'injuriant réciproquement, dont les deux plus criards furent M. Pitt et M. Fox. En un mot, du temps de M. Pitt, les débats du parlement étaient tous illusoires, parce que, au moyen de ses majorités décidées, il avait le moyen de faire adopter les avis qu'il proposait. Il ne faut pas cependant conclure de là que le parlement n'est d'aucune utilité; il paraît, au contraire, être de la plus grande nécessité. En premier lieu, c'est lui qui règle les taxes de l'année; c'est lui qui met un frein à tous les fournisseurs et agens publics, et retient les ministres dans des bornes convenables. C'est ainsi que, pendant la maladie du roi, lorsque plusieurs personnes prévoyantes pensèrent qu'il serait convenable de nommer sur-le-champ l'héritier présomptif régent du royaume, avec des pouvoirs fort étendus, tandis que d'autres étaient d'opinion qu'il fallait former un conseil de régence composé des plus habiles hommes de l'empire, dont l'un serait le prince de Galles, le parlement, ayant pris alors en considération les vertus du roi et la possibilité qu'il y avait que la santé de sa majesté pouvait se rétablir, résolut que les ministres et les autres officiers publics continueraient à remplir avec zèle leurs devoirs

respectifs, jusqu'à ce que les médecins pussent décider de la probabilité du rétablissement du monarque, pour juger ensuite des mesures qu'il serait nécessaire de prendre. Cette sage détermination eut l'heureux effet de calmer l'esprit du peuple, et les affaires du royaume furent dirigées comme à l'ordinaire. Il faut ajouter en l'honneur des princes, qu'aucun d'entr'eux ne se mêla de la discussion de cette question délicate, mais soumirent entièrement leur opinion particulière à la sagesse du parlement.

Le ministre qui tient le premier rang après le chancelier de l'échiquier, est le secrétaire d'état du département des affaires étrangères. C'est lui qui dirige les transactions et la correspondance avec les autres cours et avec les ambassadeurs. Durant mon séjour en Angleterre, cette place était occupée par le lord Pelham, qui m'a donné les plus grandes preuves de bonté; et je ne saurais exprimer la reconnaissance que je dois à lady Pelham. Le troisième ministre en rang est le secrétaire d'état du département de l'intérieur, le lord C — r, de qui je n'eus pas l'honneur d'être connu. M. Dundas remplissait ci-devant la place du département de la guerre; aujourd'hui elle est

occupée par le lord Hobart. J'ai été comblé de faveurs par l'un et par l'autre de ces illustres personnages. Ces quatre ministres sont supérieurs à tous les autres; et l'on peut dire qu'ils ont la direction générale de toutes les affaires du gouvernement, ou jouissent du moins du droit d'en prendre connaissance.

Le cinquième ministre est à la tête du département de la marine; on l'appelle premier lord de l'amirauté. Son pouvoir est beaucoup plus grand que celui du commandant en chef des forces de terre. C'est le lord St.-Vincent qui occupe actuellement cette charge. Je n'ai pas l'avantage d'être connu de sa seigneurie; mais j'ai de grandes obligations au lord Spencer, son prédécesseur. J'eus le plaisir de me trouver avec ce seigneur, pour la première fois, chez sir J. Bauks, et d'être ensuite invité, à différentes reprises, chez lui. Lady Spencer passe pour une des plus aimables et des plus instruites dames d'Angleterre. Elle m'a fait souvent l'honneur de s'entretenir avec moi, et paraissait donner beaucoup d'attention et d'approbation à mes pitoyables traductions de poésie persane. Elle daigna aussi m'inviter et même m'ordonner de mettre par écrit le récit de mes voyages, et d'exprimer librement ma

pensée sur les mœurs et les usages des Anglais.

Le sixième ministère est celui du grand-maître de l'artillerie, à qui est confiée la surveillance de toutes les fortifications et places fortes du royaume. Cette dignité est occupée par le lord C — t, de qui j'ai déjà cité les bontés pour moi, tant dans l'Inde qu'en Irlande.

Le septième ministre est le président du conseil du contrôle. C'est lui qui dirige les affaires et tient les rênes de la compagnie des Indes. A mon arrivée en Angleterre, c'était M. Dundas qui remplissait cette charge, qui fut ensuite confiée au lord Dartmouth. Sa seigneurie descend d'une très-ancienne famille, et possède un esprit fort cultivé. C'est à mon ami le lord Pelham que je dois sa connaissance. J'ai eu souvent occasion de voir à sa maison plusieurs directeurs de la compagnie des Indes orientales, lesquels, quoique les maîtres et gouverneurs de l'Inde, étaient cependant toujours placés au-dessous de moi à table.

Ce seigneur désirait qu'on m'envoyât comme ambassadeur au roi de Perse et à Zemān Shah. Il voulait que, pour m'y rendre, je prisse la route de Constantinople et de la mer Noire, vers Khuarizm; et que, lorsque j'aurais rempli ma mission auprès de cette cour, je me trans-

portasse à Cabul, et de-là, par le Punjab, etc., à Calcutta. J'avoue que je fus effrayé de la longueur de ce voyage et des dangers qu'il offre. Je priai donc sa seigneurie qu'on me permît, avant de l'entreprendre, que je me rendisse dans l'Inde, d'où, après avoir vu ma famille et réglé convenablement mes affaires, je pouvais sans difficulté aller à Cabul, et de-là, s'il le fallait, en Perse. Le lord Pelham approuva ce plan; et lorsque je quittai l'Angleterre, sa seigneurie me donna des lettres de recommandation pour le gouverneur-général de l'Inde, par lesquelles il le priait de me faire toucher ce qui m'était dû de ma pension, laquelle, par les intrigues de mes ennemis à Lucknow, ne m'avait pas été payée depuis plusieurs années, et de m'envoyer ensuite à Cabul, avec les pouvoirs nécessaires pour résider (si cela convenait au Shah) comme représentant de la compagnie des Indes orientales à cette cour.

Le huitième ministre est le lord grand-chancelier. Il a la haute main sur tout ce qui tient à l'exécution des lois et de la justice; son pouvoir est fort étendu.

Ces huit ministres, qui se transportent tous les jours chez le roi, lui rendent compte de l'état des affaires qui dépendent de leurs dépar-

temens respectifs, et obtiennent la signature de sa majesté pour tous les papiers qui ont besoin d'en être revêtus. Ils délibèrent aussi collectivement avec le roi sur les objets qui doivent être mis sous les yeux du parlement; et, après en avoir disposé le plan, ils les remettent au chancelier de l'échiquier, qui les présente à la chambre des communes, pour qu'ils y soient discutés.

Le neuvième ministre est l'archevêque de Cantorbery. Il tient le premier rang après les princes : il préside à tout ce qui a rapport à la religion, et sert de conseiller au roi dans toutes les affaires spirituelles. De cet archevêque dépendent immédiatement tous les évêques et autres prélats de l'église, qui ont une autorité ecclésiastique sur une certaine étendue de pays, et surveillent la conduite du clergé ou des personnes consacrées au culte public. Il est nécessaire que j'apprenne aux Musulmans qu'en Angleterre la religion et la loi sont deux branches distinctes, et que les devoirs du clergé se bornent à diriger la conduite spirituelle et morale de leur troupeau, à enterrer les morts, à visiter les agonisans, à unir les deux sexes par les liens du mariage, et à baptiser les enfans; car, suivant les principes de leur doctrine,

les enfans ne sont admis au sein de l'église qu'après qu'ils ont reçu le baptême. Le clergé reçoit pour salaire de ses peines la dixième partie des productions de la terre, tant du règne végétal que du règne animal. Pour cet effet, l'Angleterre est divisée en un nombre infini de paroisses, dans chacune desquelles est une église construite aux dépens du public; et chaque église est desservie par des prêtres qui, le dimanche et les autres jours de fête, lisent des prières, font un discours à leur congrégation, et remplissent toutes les cérémonies dont j'ai déjà parlé. Un certain nombre de ces paroisses forment un diocèse, auquel est attaché un des évêques, lequel, outre les devoirs dont il a été question, jouit du pouvoir d'ordonner le clergé et de le distribuer. Les évêques tiennent le rang de lords, et siègent dans la chambre des pairs, mais ils ne se mêlent guère que des affaires spirituelles. Lorsqu'un évêque vient à mourir, le roi, d'après le conseil de son ministre, en choisit un autre pour le remplacer.

J'eus le singulier avantage d'être particulièrement connu de l'évêque de Lincoln, dont le caractère était doux et philosophique, et qui prenait plaisir à discuter avec moi quelque point de religion. Je m'entretins un jour avec ce prélat

relativement à notre prophète Mahomet, dont je lui dis que l'arrivée avait été prédite par le saint Messie, dans le texte original du Nouveau-Testament. Il refusa d'une manière positive d'admettre cette assertion, mais promit cependant d'examiner le livre, et de me donner sa réponse huit jours après. J'allai le voir au temps convenu, et il me montra une fort ancienne version du Nouveau-Testament, dans lequel il avoua franchement avoir trouvé le verset dont j'avais parlé; mais il ajouta qu'il fallait croire qu'il avait *été* interpolé par des renégats de Constantinople, long-temps après la venue de Mahomet. Je lui répondis que les copies du Nouveau-Testament se trouvaient dans ce temps-là entre les mains de tout le monde; qu'il était par conséquent impossible qu'aucune interpolation eût pu se faire sans avoir été remarquée par quelqu'un des écrivains ou historiens contemporains. Mais qu'indépendamment de cette circonstance, c'est un fait bien avéré que Mahomet lui-même a déclaré aux Chrétiens qu'il était l'*Ahmed* (*Paraclet*) promis par Jésus-Christ, et leur cita le passage de l'Évangile; que les Chrétiens ne refusèrent pas de reconnaître le verset en question, mais nièrent simplement qu'il fût le consolateur

promis, et qu'ils en attendaient un autre : ce qui suffit pour prouver que le passage cité n'est pas une interpolation, mais se trouvait réellement dans l'original. L'évêque me dit, en riant, qu'il croyait que j'étais venu en Angleterre pour convertir le peuple au mahométisme, et le faire renoncer à la religion de ses pères.

J'ai eu également l'honneur de connaître le lord archevêque de Dublin, homme bienfaisant et charitable. Il m'invita souvent chez lui, et daigna me témoigner son attention, en priant toujours quelques personnes qui pussent parler avec moi le persan. Pendant l'année de grande disette en Angleterre, il a nourri journellement mille pauvres à ses dépens. Par là, on peut se former une idée des revenus et de la charité des évêques anglais.

Comme en parlant du devoir des ministres du roi, j'ai fait mention du parlement, il est nécessaire que j'explique la signification de ce terme. Par parlement, on entend proprement une réunion des trois états; savoir, le roi, les lords et la chambre des communes; mais on n'applique, en général, ce mot qu'aux deux derniers. Les lords ont une salle particulière, où ils délibèrent sur les affaires qui ont passé

à la chambre des communes, et tout ce qu'ils désapprouvent devient illusoire. C'est dans la salle des lords que le parlement s'assemble le premier et le dernier jour de ses sessions. A ces occasions, le roi se rend au parlement avec un nombreux cortège, accompagné de tous les principaux officiers de la couronne en grand costume, et avec toutes leurs marques d'honneur. J'ai eu le moyen de me trouver une fois à l'une de ces scènes imposantes. J'y fus introduit par M. B — t; mais sans l'obligeante attention du duc de Glocester, frère du roi, je n'aurais pas vu grand'chose de cette cérémonie. Son altesse royale m'ayant aperçu peu de temps après mon entrée dans la salle, m'envoya une des personnes de sa suite, pour me procurer une place près du trône. De cet endroit, je vis non seulement entrer et sortir le roi, mais compris parfaitement les discours que sa majesté adressa aux évêques, aux lords et à la chambre des communes. Jamais je n'ai vu de spectacle plus magnifique, plus imposant. Le roi était assis sur un trône élevé et superbe, au-dessus duquel on avait placé un dais éclatant. A la droite du monarque se trouvait assis l'héritier présomptif du trône, et les autres princes à sa gauche, suivant leur âge, dans des fauteuils de

velours jaune brodé en or. Près de là étaient rangées des banquettes couvertes de drap, pour les favoris du roi, et pour les femmes des seigneurs. A la droite du trône, mais plus bas que l'héritier présomptif de la couronne, se tenaient les princes étrangers et les ambassadeurs. L'épée de la couronne était portée par le lord Spencer, et le chapeau de la liberté par le lord Win — y. Ces deux seigneurs étaient placés immédiatement devant le roi. Sir P. B — l, aujourd'hui lord G — r, présidait, comme grand-chambellan, à toutes ces cérémonies. Les lords étaient assis à droite et à gauche, sur la même ligne que les princes; et les membres de la chambre des communes se trouvaient placés, dans un ordre convenable, vis-à-vis du trône. On écouta les discours du roi dans le plus profond silence et avec le plus grand respect; immédiatement après quoi sa majesté quitta l'assemblée. Comme j'étais invité à dîner chez une personne de considération, je cherchai à sortir de la salle le plutôt possible; mais ce fut en vain; car la foule était si grande, que l'heure de dîner fut passée avant que je me trouvasse en liberté; et je me vis obligé de faire mes excuses à mon hôte de mon apparente inattention.

La noblesse héréditaire d'Angleterre est com-

posée de plusieurs degrés ou rangs, tels que ceux de duc, de marquis, de comte, de baron et de vicomte; quoique d'ailleurs leurs prérogatives et leurs devoirs paraissent être exactement les mêmes quand ils se trouvent dans la chambre haute.

Après le titre de prince, le premier est celui de duc. Plusieurs de ces ducs sont les fils du roi; et sa majesté actuelle s'est faite une règle de n'élever que ses parens à cette dignité. Les familles et les titres de plusieurs de ces ducs sont fort anciens; et il en est de même de quelques comtes. Ils ont pris originellement leurs titres de leurs terres ou des villes qui en dépendent. Leurs possessions sont fort grandes, et les revenus de quelques-unes égalent ceux du roi. Contraire à la coutume générale d'Angleterre, leurs biens ne sont pas partagés entre les enfans, mais passent tous au fils aîné. Par ce moyen, la richesse et l'influence de la famille demeurent intacts; et comme ils sont d'un caractère généreux et libéral envers leurs vasseaux, ils se font un si grand nombre de partisans, que le gouvernement a souvent occasion d'en concevoir de la jalousie et de la méfiance. C'est ainsi qu'on a vu, il y a quelques années, un frère du duc de L — r se rebeller

en Irlande contre le roi; et, soutenu par un grand nombre d'Irlandais, il fut sur le point de faire une révolution dans ce royaume. A la fin cependant la sagesse et le talent militaire du lord C — t parvinrent à soumettre les insurgés; et le lord F — d fut fait prisonnier.

J'ai eu l'honneur d'être connu de plusieurs de ces seigneurs, et le défunt duc de Bedford m'a surtout témoigné beaucoup de bonté : c'était un seigneur aimable et d'une belle figure. Il eut pour successeur son frère, qui, à ce qu'on m'a dit, possède plusieurs de ses bonnes qualités. Le duc de Devonshire, qui épousa une sœur du lord Spencer, laquelle est une des plus charmantes femmes d'Angleterre, eut les plus grandes attentions pour moi. Leur fille, lady Georgina, surpasse en beauté et en élégance tout ce qu'on dit des célèbres nymphes de la Chine ou de la Tartarie, et sa voix pénètre l'ame comme du baume précieux.

Depuis plusieurs années, cette dame est dans l'habitude de donner annuellement, à *Chiswick-House*, une fête à toutes ses connaissances. J'ai eu l'honneur de me trouver à l'une de ces fêtes, où cette duchesse, ayant pitié de l'embarras dans lequel elle me voyait, comme étranger parmi un si grand nombre de personnes du premier rang,

eut la bonté de me donner lady E — th F — r, une de ses amies intimes, pour être mon *méhander* pendant ce jour. Cette dame, suivant la coutume anglaise, me prit sur-le-champ le bras, et me conduisit, par des bosquets de roses et des allées de jasmin, à travers tous les jardins. Elle me mena ensuite au salon de musique et à la salle de bal. Au moment que nous entrions dans cette dernière pièce, le hasard voulut que nous rencontrâmes le prince de Galles. Je me retirai aussitôt pour faire place à son altesse royale; mais le prince recula, de son côté, avec toute la grâce qui le distingue, et me fit signe d'avancer. J'étais saisi d'étonnement, lorsque lady E — th se mit à rire et me dit : « Son altesse royale ne voudrait pas » pour tout au monde prendre le pas sur une » dame; et comme mon bras était passé sous le » vôtre, il n'aurait pas permis que nous nous » séparassions pour lui faire place. » On peut par là se former une idée de la galanterie des Anglais envers les dames. Au déjeûner, j'eus l'honneur de me trouver assis à la même table que ce prince. . . . . . . . . . .

Avant que l'assemblée se séparât, la duchesse m'offrit un billet pour l'opéra qu'on devait donner ce soir-là. Je le refusai d'abord, en disant

qu'il serait trop tard quand j'arriverais chez moi, pour que j'eusse le temps de m'habiller avant l'ouverture du spectacle; mais le duc de Glocester, frère du roi, qui se trouvait à la même table, m'ayant entendu, me dit que mon excuse n'était pas recevable, que son intention était de s'y rendre aussi, et d'avoir le plaisir de me voir. Lady E—th F—r, lady H—y et lady Georgina assurèrent également toutes qu'elles seraient à l'Opéra à huit heures, et me gronderaient sévèrement si elles ne m'y trouvaient pas. Je m'engageai donc à m'y rendre; et après être rentré chez moi, je changeai promptement d'habit, et me fis conduire à l'Opéra. J'y trouvai le duc, qui était arrivé avant moi, et qui attendait avec impatience notre société. Il resta avec moi pendant une heure; et comme ces dames n'arrivaient point, il se retira fâché, et me chargea de les gronder lorsqu'elles viendraient. L'opéra était au moment de finir quand ces dames parurent. Je leur fis, de la part du duc et de la mienne, des reproches sur leur manque de parole. Elles me répondirent par une de ces excuses vagues et insignifiantes, mais qui font si bien dans la bouche enchanteresse des beautés anglaises : « Que la foule des » carrosses avait été si grande aux portes de

» *Chiswick-House*, qu'elles n'avaient pu arriver » plutôt. » Je me rappelai alors quelques vers d'une ode persane que je crus pouvoir appliquer à cette circonstance, et les récitai comme si je venais de les composer sur-le-champ. Ces dames me pressèrent de leur en donner ma traduction; ce que je fis; de sorte que ces vers passèrent bientôt entre les mains de toutes leurs connaissances. Les voici à-peu-près tels que je les leur récitai.

ODE COMPOSÉE A L'IMPROMPTU.

Quoique personne n'ait jamais éprouvé la vérité de vos promesses,
Nous nous laissons cependant toujours tromper par ces lèvres éloquentes et vermeilles.

Offensez-moi tant qu'il vous plaira : vous n'avez pas besoin de me demander pardon;
Car je suis votre esclave, et j'obéirai aveuglement à vos désirs.

Ne craignez pas de vous montrer sans voile dans les rangs, au jour du jugement;
Car si quelqu'un des amans que vous avez fait mourir demande vengeance,

Les anges chargés de vous chasser du Paradis, charmés par vos regards,
S'offriront eux-mêmes pour expier vos erreurs.

Il n'est pas probable que les voitures qui entouraient *Chiswick - House* vous aient empêchées de venir :

Dites plutôt que la foule de ceux que captivent vos charmes vous a retenues.

Tel a été mon désir de vous voir, que je n'ai pas fait attention aux scènes qu'on a jouées ;

Maintenant que vous êtes arrivées, le son de vos voix dissipe toute mon inquiétude.

Aussi long-temps qu'Abu Taleb pourra contempler vos belles figures,

Il ne soupirera point après les bosquets du jardin d'Eden.

On assure que c'est le duc de Northumberland qui possède les plus grandes richesses et le plus de terres dans le royaume. A la sollicitation de de mon amie B— l et de la duchesse de H—n, je reçus une invitation d'aller voir *Sion-House*; mais comme sa seigneurie n'eut pas la complaisance de me montrer les mêmes bontés que les autres personnes de considération, ce ne fut qu'aux dépens de mon amour-propre que je satisfis cette fois ma curiosité.

Les ducs de Norfolk, de Rutland, de Grafton, etc., descendent tous d'anciennes et illustres familles, qui depuis long-temps possèdent ce

titre; car, depuis le commencement du règne actuel, sa majesté n'a élevé qu'une seule personne à cette dignité, à l'exception des princes de la famille royale.

Pendant leur enfance les fils du roi portent tous le titre de prince, et prennent celui de duc lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de puberté. Il y en a sept, qui tous sont aimables et simples dans leurs manières. Ils aiment à fréquenter la noblesse et ne prennent aucune supériorité en compagnie; mais se livrent, au contraire, sans affectation à tous les amusémens qu'on propose. C'est ainsi que le duc de Glocester, qui à beaucoup d'esprit joint un caractère fort vif, se plaisait souvent à badiner, en ma présence, les jeunes dames sur leur attachement pour moi, et de leur jalousie réciproque à mon égard; ce qui fournissait toujours occasion de rire, et de mettre la compagnie en bonne humeur.

Les premiers en rang qui suivent aux lords sont les membres de la chambre des communes, dont le nombre monte à plus de trois cent cinquante. Les habitans de chaque ville du royaume en nomment deux pour être leurs agens ou représentans au parlement. Ce sont, en général, des hommes d'un grand talent, et d'ailleurs riches propriétaires. Ils demeurent

pendant sept mois de l'année à Londres, et se rendent cinq fois par semaine au parlement. J'ai déjà parlé de quelques-uns de leurs devoirs; mais lorsque leur attention n'est pas fixée sur de grands sujets de politique, ils s'occupent à examiner les règlemens intérieurs, ainsi que les plans qui ont pour objet la prospérité de l'état, et prennent connaissance de tout ce qui se passe. Il n'y a pas jusqu'aux lois touchant les délits qui ne soient abrogées ou changées par le parlement; car les Chrétiens ne prétendent pas, comme les Juifs et les Mahométans, avoir reçu du ciel des lois sur les objets purement temporels, mais se chargent eux-mêmes de former des règlemens qui soient convenables aux temps et aux circonstances.

---

# CHAPITRE XVI.

*Idée de la compagnie des Indes orientales. De la chambre du contrôle. Du lord maire de Londres. Quelle est la nature et l'étendue de sa juridiction. Sa marche à Westminster et à Guild-Hall. L'auteur est invité à la fête du lord maire. Récit de cette fête. Anecdote de miss C—be.*

En importance de matière politique, la compagnie des Indes orientales vient immédiatement après la chambre des communes. Toute personne un peu instruite des affaires sait que, par le mot compagnie, on entend une association de marchands ou d'autres personnes qui contribuent une certaine somme d'argent destinée à faire le commerce, ou quelque autre entreprise considérable qui demande de plus grands moyens que n'en possède un seul particulier. C'est à cette cause qu'il faut attribuer la formation de la compagnie des Indes orientales.

Il n'y a guère plus de cent ans que la compagnie obtint une chartre régulière, par laquelle on lui céda l'entier monopole de l'Inde

et de la Chine. Son capital était alors de trois crores de roupies (environ soixante-douze millions de francs), divisés en actions de vingquatre mille francs chacune; mais cette masse a été augmentée du double dans la suite; et en conséquence de ses grandes conquêtes dans l'Inde, chaque action est aujourd'hui de la double valeur de la souscription primitive.

Les affaires de la compagnie sont gouvernées par vingt-quatre directeurs, dont six sortent chaque année à tour de rôle, et six autres prennent alors leur place. Ils sont nommés par ceux des propriétaires qui ont une action entière de vingt-quatre mille francs. Ces directeurs choisissent, tous les ans, deux des plus habiles d'entre eux pour être, l'un leur président, et l'autre leur vice-président, qu'on appelle *chairman* et *deputy-chairman*, et l'on peut dire que ces deux agens représentent la compagnie; car quoiqu'ils aient quelquefois recours à l'avis des autres directeurs, ils ont, en général, pris une résolution définitive avant que de mettre les objets sous les yeux de l'assemblée. Il est évident que, pour remplir une pareille place, il faut des personnes d'une intelligence supérieure, et qui soient parfaitement versées dans les affaires; qu'il y a par conséquent peu

de directeurs qui puissent aspirer à cet honneur, tandis que d'autres sont quelquefois élus de nouveau plusieurs années de suite. Les directeurs que leur habileté faisait le plus estimer durant mon séjour en Angleterre, et à qui la place de président fut généralement donnée, furent MM. Hugh Inglis, David Scot, S. L—n. et C. G—t. J'ai eu l'honneur d'être connu de tous ces messieurs.

Les propriétaires des fonds de la compagnie des Indes orientales sont des personnes de tous les rangs et de tous les états; il y en a même d'une condition si basse qu'ils n'osent se présenter devant leurs propres députés. Ils se rendent deux fois par an à la maison de la compagnie des Indes, pour recevoir leurs dividendes et donner leur voix, sur l'appel qu'on leur en fait, quand il s'agit d'élire un nouveau directeur. Ils n'ont d'ailleurs rien à faire avec les opérations de la compagnie.

La maison de la compagnie est un vaste et superbe édifice, qui contient un nombre infini de salles destinées aux transactions publiques. Elle est placée dans la cité; et, en y comprenant les magasins, elle a plus d'un mille de circonférence. C'est ici que se traitent toutes les affaires de la compagnie. Le président et

son adjoint s'y rendent tous les jours de la semaine, à l'exception du dimanche; et les autres directeurs tiennent leurs assemblées une, deux ou trois fois par semaine, suivant que la quantité ou la nature des affaires l'exige.

La compagnie ou ses gouverneurs dans les Indes ayant été accusés, il y a quelques années, de malversation ou de négligence, les ministres du roi jugèrent convenable de créer une chambre de contrôle (*a board of controul*), pour surveiller et diriger les affaires de la compagnie. Cette chambre est investie de grands pouvoirs, et s'oppose souvent aux mesures prises par les directeurs; elle examine de plus tous ses comptes et toute sa correspondance. La compagnie ne peut aujourd'hui expédier aucun ordre ni aucune lettre à ses gouverneurs, sans que la chambre y ait donné sa sanction; et comme le président est toujours un des ministres du roi, la compagnie ne peut rien faire ni même rien résoudre de quelque importance, sans que le gouvernement en soit instruit.

Il arrive cependant quelquefois que les mesures sanctionnées par la cour des directeurs et par la chambre de contrôle, sont mises sous les yeux du parlement. C'est ainsi que la chambre haute et celle des communes ont sévèrement

réprimandé le lord C — s pour avoir privé l'héritier du nabob du Carnatic de ses pouvoirs, et le lord W — y pour s'être emparé d'une partie du territoire d'Oude : on ignore même encore de quelle manière ces deux affaires seront terminées.

Lorsque j'arrivai en Angleterre, plusieurs directeurs furent dans l'idée que j'avais été envoyé comme agent de quelque prince de l'Inde, pour porter plainte contre leurs employés; ce qui les rendit d'abord fort méfians et circonspects dans leur conduite envers moi; mais lorsqu'ils furent revenus de leur erreur, ils me reçurent cordialement et me témoignèrent beaucoup d'égards.

J'ai observé plus haut que Londres est composé de trois villes; savoir, la Cité, Westminster et Southwark. La première était anciennement une ville entourée de murailles et fortifiée. C'est là que demeurent les principaux marchands d'Angleterre; et actuellement encore elle est sous une juridiction particulière. Le premier magistrat de la Cité, qui est connu sous le nom de lord-maire, se trouve revêtu d'une grande autorité, et gouverne son domaine en souverain. Si l'on m'a bien instruit, la constitution de la ville est réglée à-peu-près

de la manière suivante. Toute personne qui a rempli convenablement les années de son apprentissage, ou possède une certaine portion de biens dans les murs de la Cité, en est regardé comme bourgeois. A des époques fixes, les bourgeois choisissent un nombre de personnes parmi eux pour être l'organe de leurs opinions, et qu'on appelle *livery-men;* qui, à leur tour, en élisent vingt-quatre échevins (*aldermen*), qui sont inamovibles, et dont chacun est magistrat d'un quartier particulier de la Cité. Il est responsable du bon ordre, et se trouve revêtu du pouvoir de convoquer un certain nombre de bourgeois de son quartier, soit pour l'aider de leur conseil ou pour lui prêter main-forte dans le cas de quelque émeute. C'est à son tribunal qu'on règle et appaise toutes les petites querelles qui s'élèvent entre les habitans de son district. Voici la manière dont on élit le lord-maire : à un certain jour désigné ; tous les bourgeois s'assemblent dans un grand bâtiment appelé *Common-Hall*, où, après avoir examiné le mérite de tous les échevins, ils prennent les noms de deux, et les envoient à la cour des échevins, qu'on sait alors tenir la séance, et qui sont obligés de nommer lord-maire, pour l'année

suivante, une des deux personnes proposées par les bourgeois.

Le lord-maire est le premier magistrat de la Cité, et préside tous les jours à une cour de justice. Il a deux adjoints appelés *sheriffs*, et commande à un grand nombre d'officiers. Pendant le temps de sa magistrature, il réside dans un superbe palais, et son service se fait par des domestiques et des chevaux qui sont entretenus aux dépens du public. L'une de ses prérogatives, c'est qu'aucun corps de troupes ou d'hommes armés ne peut passer par la Cité sans sa permission; et quoique son domaine ne soit séparé de Westminster, ou la ville du roi, que par une porte, sa majesté n'entre jamais dans la Cité sans en avoir fait avertir préalablement le lord-maire, lequel, dans toutes les occasions d'appareil et dans toutes les cérémonies publiques, va au-devant du roi jusqu'à la porte de la Cité, dont il lui présente les clefs; après quoi il se joint à la suite de sa majesté, qu'il accompagne partout.

L'élection annuelle du lord-maire est célébrée, par les habitans de la Cité, avec autant de pompe et de réjouissances qu'on fête à Westminster l'anniversaire de la naissance du roi. A midi, le lord-maire, revêtu de ses habits de

cérémonie, s'embarque, accompagné de tous les officiers de la Cité, dans un grand nombre de magnifiques yachts, destinés à cet effet, et monte la Tamise, jusqu'à la grande salle de justice de Westminster, où il prête serment, et retourne ensuite avec le même cortège vers la Cité. Là, étant descendu à terre, il se met dans un carrosse attelé de six chevaux, pour être conduit à Guild-Hall, où l'on a préparé un dîner pour quatre mille des plus respectables citoyens de Londres, des deux sexes.

Quelques mois après mon arrivée à Londres, l'alderman C — be fut élu lord-maire, et me fit l'honneur de m'inviter à son dîner. Au moment que je descendis à la porte de Guild-Hall, cinquante des gardes de sa seigneurie, armés de hallebardes et de masses, vinrent au-devant de moi, et aussitôt uue troupe de musiciens commença à jouer. Je fus alors conduit en cérémonie jusqu'à la salle où se tenaient sa seigneurie avec plusieurs ministres du roi et d'autres seigneurs.

Lorsque j'entrai dans la salle, le lord-maire me prit par la main, et, après s'être informé de ma santé, il me présenta à son épouse, qui était vêtue avec toute la magnificence d'une reine, et se trouvait placée avec un grand appa-

reil sur un magnifique sopha. Quoique ce ne soit pas l'usage dans ces occasions que l'épouse du lord-maire rende le salut, cette dame daigna néanmoins se lever; honneur que je dus sans doute à ma qualité d'étranger.

Lorsqu'on vint annoncer au lord-maire que le dîner était servi, il me prit de nouveau par la main, et me conduisit à une table qui était élevée d'une ou de deux marches au-dessus des autres. Il m'y plaça vis-à-vis de lui, pour être à même de prendre soin de moi. Sa seigneurie était assise à la droite de son épouse, et à sa droite étaient placés lord C — y, lord Spencer, lord Nelson, et plusieurs autres seigneurs. Le dernier lord-maire et sa famille se trouvaient à la gauche de l'épouse du lord-maire actuel. Le reste de la table était occupé par les juges, les aldermen, etc.

La table fut servie avec profusion de mets, de fruits et de vins délicieux. Toute la vaisselle était d'argent, supérieurement ciselée, et la plus grande partie des vases, des coupes et des flambeaux étaient d'or mat. De ma vie je n'ai vu une pareille magnificence. Les autres tables me parurent servies avec la même abondance et élégance; et, si je puis en juger d'après l'extérieur satisfait des convives, tout le monde

était aussi charmé que moi de ce superbe festin.

Après que le dîner fut terminé, on porta les santés du lord-maire et de son épouse avec des grandes acclamations; ensuite, on but à celle du roi et de la reine, etc.

Comme un grand nombre de personnes qui occupaient le bas de la salle n'avaient pu voir ceux qui étaient assis à la première table, on envoya, peu de temps avant que les dames quittassent la compagnie, une pétition au lord-maire, pour lui demander la permission de passer, par petites troupes, autour de la table. Sa seigneurie, après m'avoir demandé mon agrément, y consentit sur-le-champ. En passant devant le lord Nelson, ou devant moi, les hommes inclinaient la tête et les dames pliaient les genoux; ce qui est la manière de saluer des deux sexes en Angleterre. Cette cérémonie dura plus d'une heure; après quoi le lord-maire présenta au lord Nelson, au nom de la Cité, un superbe sabre dont la garde était garnie de diamans, comme un témoignage de reconnaissance pour les services qu'il avait rendus. Sa seigneurie, après avoir ceint le cimetère, se leva, et adressa un discours au lord-maire et à la société.

Cette intéressante scène étant terminée, je

pensai qu'il était temps de me retirer, et fus pour prendre congé du lord-maire. Mais sa seigneurie me prit le main et me fit monter à un superbe appartement, où nous trouvâmes son épouse et environ cinq cents autres dames richement vêtues, dont quelques-unes étaient belles comme les *houris* du paradis, et qui semblaient attendre notre présence pour ouvrir le bal. Comme il y a peu de salles au monde qui pourraient contenir un tel nombre de personnes, si elles étaient meublées de la manière ordinaire, on avait garni celle-ci de longs rangs de gradins qui ressemblaient assez aux marches de pierre des grands *tancks* (étangs de l'Inde), et qui tournaient tout autour de la salle, pour la commodité des spectateurs, en ne laissant qu'un espace assez petit au milieu, pour ceux qui voulaient danser.

Après que nous eûmes été assis quelque temps, on donna à douze ou quinze des principaux jeunes gens la permission d'entrer dans le cercle et de choisir leurs partenaires. Lorsque ces premiers danseurs eurent fini, ils furent remplacés par un pareil nombre d'autres; et de cette manière, le bal dura jusqu'au jour; de sorte que le soleil était levé avant que je rentrasse chez moi.

C'est là une des plus agréables nuits que j'aie passées de ma vie; car, outre toutes les espèces de plaisirs dont je jouis, j'eus le bonheur de pouvoir, pendant tout ce temps-là, admirer les charmes angéliques de miss C—be, qui brillait au milieu de cette assemblée de beautés, comme la pleine lune au centre des étoiles.

Après tout ce que j'ai dit, il est inutile de répéter que cette jeune dame est une des plus belles personnes de Londres. Je la rencontrai un soir, par hasard, à une mascarade; et comme il faisait chaud, elle ne portait qu'un petit voile, qui descendait seulement jusqu'à sa lèvre supérieure. Comme notre rencontre était absolument inattendue, elle crut qu'elle pouvait causer avec moi sans être reconnue; mais à la première question qu'elle m'adressa, je lui repondis: « Il n'y a qu'une seule femme dans » Londres qui ait d'aussi belles dents et d'aussi » belles lèvres; miss C—be peut donc s'épargner » la peine de vouloir tromper ses adorateurs. » Ce discours fut entendu par quelques personnes, et devint, le lendemain, le sujet de la conversation des cercles du beau monde.

## CHAPITRE XVII.

*Idée des cours de justice de Londres. — Du jury anglais. — Des juges et des avocats. L'auteur est cité en justice par son tailleur. Ses réflexions et résolutions à cette occasion. Il fait la censure des cours de justice anglaises dans l'Inde. Anecdote d'un témoin. Ambiguité des lois anglaises. Moyen proposé par l'auteur pour y porter du remède.*

Il y a à Londres plusieurs cours de justice publiques, dont chacune a sa juridiction particulière et ses propres juges. La cour où l'on juge les criminels est appelée *Old-Bailey*. Comme j'avais l'avantage de connaître plusieurs juges de cette cour, et que je désirais beaucoup de m'instruire de la jurisprudence anglaise, je me rendis souvent à leurs séances.

La première circonstance de la jurisprudence anglaise qui fixa mon attention, et qui mérita mon approbation, fut le droit dont jouissent tous les sujets britanniques d'être

jugés par un *jury*. Ce jury est composé de douze habitans respectables de la Cité, lesquels étant mandés pour donner leur opinion, sans avoir été prévenus auparavant de l'affaire qu'il s'agit de juger, et sans avoir eu occasion de s'entretenir avec les parties, paraissent dans la cour parfaitement désintéressés et intègres. Ils font de plus le serment de ne mettre aucune partialité dans leurs jugemens et de ne rien décider que selon l'évidence. Ces jurés doivent prêter la plus grande attention à toute la procédure, mais surtout à l'examen des témoins par les conseillers et le juge, pour déclarer ensuite si le prévenu est coupable ou non du délit dont on le charge. S'ils se trouvent tous avoir la même opinion, l'affaire est terminée sur-le-champ, et le juge prononce la sentence que porte la loi; mais si, au contraire, leurs décisions diffèrent, on les enferme dans une salle voisine, jusqu'à ce qu'ils se trouvent tous d'accord dans leur jugement. Quoique cette manière de procéder soit regardée comme le palladium de la liberté anglaise, elle ne paraît pas exempte d'imperfection. Comme le juge est un personnage de grande considération et d'un mérite supérieur, il imprime souvent une telle crainte aux jurés, qu'il peut, lorsqu'il lui

plaît, prononcer une sentence injuste, interpréter la loi à sa volonté, et dicter, dans son discours aux jurés, ce qu'il veut qu'ils fassent. J'ai vu souvent le juge blâmer les jurés de leur décisions et les renvoyer une ou deux fois, pour examiner de nouveau leur rapport. Si, par les renseignemens dont je viens de parler, le juge peut déterminer quelque membre du jury à adopter son opinion, il lui est facile d'inspirer de la crainte aux autres, en les menaçant de les tenir enfermés sans nourriture; tandis que lui-même et les avocats quittent le tribunal pour aller se délasser pendant trois ou quatre heures. De ce que je viens de dire, on peut conclure que, dans toutes les causes, la décision dépend plus des juges que des jurés.

On ne peut douter que les juges anglais ne soient des personnes de la plus grande sagesse et intégrité, que leur fortune et leur situation mettent au-dessus de toute tentation d'être injustes; mais comme les lois sont fort multipliées, et paraissent même, dans plusieurs cas, obscures ou contradictoires, les avocats, qui n'ont d'autre ressource pour vivre que ce que leur rapportent leurs plaidoyers (c'est-à-dire, les honoraires que leur paient leurs cliens), cherchent à éloigner la décision de

l'affaire autant qu'ils le peuvent, et déterminent souvent le juge à remettre le jugement à une autre année; et c'est de cette façon que des causes civiles durent souvent pendant vingt années, au détriment et à la ruine même des deux parties. Dans d'autres cas, les juges permettent aux avocats d'embarrasser et d'intimider les témoins, de manière qu'il est impossible qu'une personne qui n'est pas accoutumée à leurs procédés, puisse produire une décision évidente; et il arrive aussi quelquefois que le juge sacrifie sa propre décision, dont il connaît la justesse, aux argumens intéressés d'un conseiller corrompu, qui, pour servir son client, cherche à prouver le contraire de ce qu'il pense lui-même.

J'ai été souvent choqué de voir dans ces tribunaux que la loi faisait taire l'équité, et qu'un homme juste et honnête était la victime d'un fripon adroit, sans que le juge le plus équitable pût changer la décision à moins de transgresser la loi.

J'eus moi-même le chagrin d'acquérir, à mes dépens, un peu d'expérience sur cette matière. Après avoir acheté du drap, je convins avec un tailleur de me faire un habit moyennant dix schellings pour la façon. Quoiqu'il y eût

deux témoins à ce marché, et que j'eusse entre les mains son consentement par écrit, il nia notre marché, et m'envoya un mémoire de vingt schellings. Je lui en payai dix et refusai de donner davantage. Il me dit que c'était bien et qu'il allait porter ses plaintes devant un tribunal, pour me faire payer le reste. Véritablement, il fut sur-le-champ demander une citation, qu'il ne me remit point, et quelque temps après me fit signifier un jugement du tribunal, par lequel j'étais condamné à payer les dix schellings, et de plus une amende de la même somme, pour n'avoir pas obéi à la sommation de la cour. Je considérai ce fait comme une atroce injustice, et fus consulter un notaire de mes amis sur ce que je devais faire. Il me répondit : « Que, quoique la chose fût fort » dure, je devais sur-le-champ donner l'ar- » gent; qu'ensuite je pourrais poursuivre le » tailleur pour ne m'avoir pas remis ma som- » mation, et pour avoir, par ce moyen, obtenu » un jugement injuste contre moi ». Mais comme l'expérience que je venais de faire me suffisait, je ne suivis point le conseil de mon homme de loi, et courus payer ce qu'on exigeait de moi. Depuis cette mésaventure, quand on m'a fait quelque demande désordonnée, j'ai

cherché à arranger l'affaire à l'amiable, en offrant de payer un tiers ou la moitié de ce qu'on exigeait; et comme mes parties trouvaient qu'il était fatigant de courir de côté et d'autre, elles étaient, en général, assez raisonnables pour se rendre à mes propositions. Telle est aussi la conduite d'un grand nombre d'Anglais, qui trouvent qu'il est plus facile de s'arranger de cette manière avec ses adversaires, que de discuter le point en litige devant un tribunal.

Je ne puis laisser échapper cette occasion sans faire connaître mon sentiment sur l'établissement des cours de judicature anglaises dans l'Inde, dont on ne se sert que pour commettre les plus affreux abus; et je suis persuadé que si l'on n'apporte pas quelque changement dans leur système, elles auront un jour ou l'autre les plus sinistres suites.

Il se passe peu de mois à Calcutta sans que quelque homme respectable et riche soit attaqué par les harpies qui rodent autour des tribunaux. Ils emploient différens moyens pour extorquer l'argent; et il y en a plusieurs parmi eux qui ont acquis des fortunes si considérables par ces moyens infames, qu'ils peuvent vivre dans la plus grande opulence, et faire disparaître devant eux les plus anciennes familles.

Voici leur manière d'agir en général : après s'être liés par des menées quelconques avec un des procureurs du tribunal, ils achètent, sous un nom fictif, une grande quantité de marchandises à crédit, pour quelque marchand du pays ; et lorsque le temps du paiement arrive, ils produisent des faux témoins, pour prouver que les marchandises ont été achetées la moitié du prix dont on était réellement convenu.

Une autre méthode pour gagner de l'argent, c'est d'inspirer au peuple la crainte des lois anglaises. Ils commencent par exiger une forte somme d'argent qu'ils prétendent leur être due, soit par la personne même dont ils la réclament, ou par son père; et pour le prouver, ils fabriquent souvent des billets. Si l'on est effrayé et cherche à temporiser avec eux, ils sont contents; mais si l'on ose contester leur demande, ils procèdent devant les tribunaux, et ont l'infamie de faire vingt sermens, s'ils le faut, que telle personne leur doit cinquante mille roupies (cent cinquante mille francs), et qu'elle est allée se cacher dans un établissement étranger à vingt milles de Calcutta. On lance alors sur-le-champ une sommation; et si la personne accusée est saisie, on la conduit devant la cour,

qui la condamne à produire immédiatement caution pour un lac de roupies (300,000 fr.), ou d'aller en prison. Si elle est assez heureuse d'avoir des amis riches, qui viennent sans différer à son secours, en répondant de la somme, elle pourra échapper à la honte d'être conduite en prison, à condition qu'elle promette de paraître au tribunal le jour de son jugement. Mais si elle arrive une heure trop tard à l'audience, on la condamne à une amende de cent ou deux cents livres sterlings; et dans le cas qu'elle manque, par quelque accident, de s'y rendre, ses répondans sont obligés de payer en entier le lac de roupies. Ces circonstances sont bien affligeantes pour un indigène de l'Inde qui n'est pas instruit des lois et des coutumes anglaises; et plusieurs préfèrent de payer une somme d'argent, plutôt que de courir la chance des peines et des embarras qu'ils auraient à craindre. Mais lorsque la personne accusée est d'un caractère ferme, qui ne se laisse point effrayer par le dédale d'un procès, elle est obligée d'employer un procureur qui n'entend pas le premier mot de sa langue, et de confier une affaire importante entre les mains d'un homme qu'elle ne comprend que par le secours d'un interprète; et comme ce procu-

reur n'est pas payé à l'année, au mois ou au jour, ainsi que c'est la coutume dans l'Inde, il exige les honoraires qu'il lui plaît, et fait renvoyer le jugement au temps qui lui convient. Après un laps de plusieurs mois, ou même de plusieurs années, on appelle la cause; et si le défendant est assez heureux pour pouvoir prouver que le plaignant et ses témoins se sont parjurés, il obtient un jugement en sa faveur, et celui qui l'a attaqué est condamné à payer les frais du procès. Il arrive souvent que le plaignant ayant été prévenu de ce qui doit être décidé par la cour, s'absente le jour du jugement. S'il ne le fait point, on peut l'arrêter pour le montant des frais et le conduire en prison. Là, il affecte d'être pauvre, et le défendant, après les torts qu'il a déjà soufferts, est obligé de payer encore toutes les semaines une pension alimentaire à son adversaire; et dans le cas qu'il y manque une seule fois, le coquin est déchargé de tout, et paraît de nouveau dans le monde pour recommencer ses friponneries.

Jusqu'ici, je n'ai considéré que le côté favorable de la question. Mais supposons maintenant que le défendant soit dans l'impossibilité de produire des cautions pour une aussi forte

somme; il est détenu alors le premier jour dans le palais de justice, sous la garde des huissiers, où il ne peut manger, s'il est Hindou; et si c'est un Mahométan, il lui est impossible de remplir les devoirs de sa religion. Le lendemain, on le conduit dans la prison où sont les criminels, à sa honte et à celle de sa famille. Là, on le renferme, chaque nuit, dans un cachot obscur et mal-sain, où il languit pendant plusieurs mois. Un grand nombre de personnes respectables ont succombé sous ces malheurs, avant que le jour de leur jugement fût venu. Si le prétendu débiteur vit jusqu'à ce qu'il plaise aux juges de le faire paraître devant eux, il est conduit, sous bonne escorte, au tribunal, où le plaignant se sert sans doute des mêmes moyens dont il a été parlé plus haut; et la seule consolation que cet infortuné reçoit, c'est que la cour lui dit qu'elle est bien fâchée de ce qu'il ait souffert si long-temps.

On cite l'anecdote d'une femme bien avisée, laquelle ayant été mandée pour servir de témoin dans une affaire devant la cour de justice de Calcutta, certifia que le fait dont il s'agissait s'était passé en sa présence. Le juge lui ayant demandé en quel endroit cela avait eu lieu, elle répondit, dans le *verandah* de telle maison.

« Eh bien, bonne femme, lui dit le juge, par » combien de colonnes ce *verandah* est-il sou- » tenu? » La femme, qui ne s'aperçut point du piège qu'on lui tendait, dit, sans y réfléchir, qu'il y en avait quatre. L'avocat de la partie adverse offrit alors sur-le-champ de prouver qu'il y en avait cinq; que par conséquent on ne pouvait ajouter aucune foi à sa déposition. La femme, qui vit qu'elle s'était trompée, s'adressa au juge : « Mylord, il y a déjà plusieurs années » que votre seigneurie préside cette cour, et » chaque fois que vous y venez vous en montez » l'escalier; puis-je donc vous demander de » combien de marches il est formé? » Le juge avoua qu'il l'ignorait. « Si votre seigneurie » monte tous les jours vers ce siège de la jus- » tice, sans savoir par combien de marches, il » ne doit pas paraître étonnant que j'aie oublié » le nombre des colonnes d'un balcon où je » n'ai pas été six fois de ma vie. » Le juge fut fort satisfait de la présence d'esprit de cette femme, et décida la cause en faveur de la partie pour laquelle elle avait été appelée.

En un mot, l'ambiguïté des lois anglaises est si grande, et les subtilités des avocats sont tellement multipliées, qu'on ne peut que plaindre ceux qui ont le malheur de devoir les implorer.

Comme il ne serait ni juste ni honnête de ma part de critiquer avec tant de liberté un système, sans chercher à indiquer quelque remède convenable pour en redresser les défauts, je prendrai la liberté de suggérer ici quelques moyens que je crois pouvoir être employés utilement.

Pendant plusieurs années après l'établissement de la religion mahométane, chacun plaidait sa propre cause; et les cazis, qui, dans ces temps, étaient des hommes d'un grand savoir et d'une vie exemplaire, donnaient leurs decisions gratuitement.

Comme les juges anglais sont aujourd'hui payés des deniers publics, et ne peuvent par conséquent rien gagner à faire traîner les procès en longueur, je propose qu'on mette les conseillers, les procureurs, etc., sur le même pied; et qu'ils soient condamnés à de fortes amendes, s'ils se laissent corrompre par leurs clients. Pour subvenir aux frais de cet établissement, on pourrait faire payer à la nation en mâsse une petite taxe additionnelle, ou un impôt à raison de tant pour cent sur tous les biens en litige. Je suis persuadé que, par ce moyen, le nombre et la longueur des procès seraient beaucoup diminués; on épargnerait aussi

aux témoins la perte de leur temps; les lois seraient purgées des imperfections qu'on leur reproche aujourd'hui, et les tribunaux ne se trouveraient plus infestés de tous ces petits avocats qui sont la honte de leur profession.

---

# CHAPITRE XVIII.

*Des finances de l'Angleterre. Manière d'asseoir les taxes. Emprunts du gouvernement. Dette nationale. Effets des fortes taxes sur les pauvres, sur les riches, et sur la classe moyenne du peuple. Plan proposé par l'auteur pour opérer l'extinction de la dette nationale.*

On doit s'attendre, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, que je dise quelque chose des finances de l'Angleterre; mais comme cette matière est compliquée et fastidieuse, je ne m'arrêterai qu'à quelques points principaux.

Les revenus publics ne sont pas levés, en Angleterre, uniquement sur les terres, comme dans l'Inde, ou sur un petit nombre de denrées; mais il n'y a, pour ainsi dire, aucune espèce de marchandise qui n'y contribue proportionnellement. Les taxes se perçoivent d'après la sanction et les actes du parlement. Elles sont, en général, conçues de manière qu'elles pèsent peu sur les pauvres, et que chacun paie

à proportion de ses revenus. C'est pour cette raison que le pain, la viande et le charbon de terre sont exempts de droits; tandis que les liqueurs spiritueuses, les vins, etc., sont soumis à de fortes taxes. Les propriétaires de biens ruraux paient le cinquième de leur rapport, outre la dîme applicable au clergé. Les riches sont imposés pour chaque chien, chaque cheval et chaque domestique mâle qu'ils ont à leur service. Ils sont aussi obligés de payer pour la farine dont ils saupoudrent leur tête, et pour faire peindre sur leurs voitures des armes qui sont les marques de l'ancienneté et du rang de leur famille, etc. Depuis le commencement de la guerre actuelle, on a promulgué une nouvelle loi qui force tout le monde à payer, tous les ans, un dixième de son revenu net. La plupart de ces taxes sont permanentes; et il y en a d'autres que le parlement change à son gré.

Lorsque le chancelier de l'échiquier s'aperçoit que les revenus ne balancent point la dépense de l'année suivante, il n'augmente pas les taxes pour suppléer à ce déficit; mais, par une subtilité financière, il emprunte la somme sous la garantie du gouvernement, et accroît le droit sur quelque article particulier d'une huitième ou dixième partie, pour payer l'intérêt de

l'emprunt qu'il a fait. Au premier coup d'œil, on croirait qu'un droit additionnel, imposé sur quelque article particulier, doit être préjudiciable au vendeur de cet article; cependant le contraire a exactement lieu; car le débitant, sous le prétexte de réaliser le droit, augmente le prix de sa marchandise en une plus grande proportion qu'il n'est nécessaire, et gagne donc par cet arrangement; tandis que tout le poids de la taxe tombe sur les consommateurs.

Il y a environ un siècle qu'on a commencé à mettre en usage cette méthode de faire des emprunts au nom du gouvernement; et comme, durant la paix, l'excédant des revenus n'a jamais été suffisant pour subvenir aux dépenses de la guerre, la dette nationale s'est constamment accrue, et monte aujourd'hui à la somme énorme de plusieurs centaines de millions. Comme il arrive rarement qu'on éteigne une partie de cette dette, il paraît étonnant qu'on soit porté à prêter son argent à de pareilles conditions, surtout lorsque l'intérêt annuel n'est que de cinq ou six pour cent. Mais voici, selon moi, l'état de la chose : le capital d'argent monnayé surpasse en Angleterre la somme nécessaire pour faire le commerce de la nation; et comme l'intérêt légal de l'argent est

limité à cinq pour cent par la loi, les banquiers préfèrent de prêter au gouvernement à ces conditions, plutôt que de confier leur argent à des particuliers, sur des sûretés peu certaines, et quoiqu'ils n'aient aucune espérance d'être jamais remboursés par les emprunteurs : cependant cette propriété idéale a acquis une telle confiance par le temps et par le paiement régulier des intérêts tous les six mois, qu'il se trouve toujours un grand nombre de personnes prêtes à acheter les billets du gouvernement, même à un prix forcé. Mais il faut convenir que la dette est trop énorme pour que le paiement de ces intérêts, joints aux dépenses courantes de l'état, ne pèse pas grièvement sur chaque individu de la nation. Il est donc impossible qu'un pareil système puisse se soutenir long-temps. Le pauvre, qui est affranchi de la plupart des taxes, n'en sent pas le poids, si ce n'est dans l'achat de ses vêtemens et de sa nourriture; et les riches peuvent en éviter plusieurs, en se passant de différens articles de luxe; mais la classe moyenne, qui a été accoutumée à vivre dans un certain état d'aisance et de décence, sent plus sévèrement que les autres la dureté des temps. Elle a déjà diminué beaucoup ses dépenses; de sorte qu'elle ne peut les borner

davantage, sans descendre du rang qu'elle a tenu jusqu'à présent honorablement dans la société.

Ce sujet n'a pas échappé à la perspicacité de plusieurs habiles politiques anglais, qui ont calculé que, si toute la surface des deux îles était couverte d'or, cela ne suffirait pas pour payer la dette nationale. Mais comme ces spéculateurs n'ont pas encore indiqué de remède à ce mal, je vais prendre la liberté d'exposer ici quelques idées sur cette matière, dont l'usage pourrait peut-être écarter une calamité, qui, à ce que je prévois, doit un jour anéantir la Grande-Bretagne, et faire oublier sa gloire passée.

Que les créanciers de l'état se forment en assemblée en présence du parlement, et que le ministre leur expose d'une manière claire et tranquille que la situation critique des affaires est montée à un tel degré, qu'il est impossible que la nation continue à payer plus long-temps le montant des énormes taxes qui l'oppriment; qu'il y a lieu de craindre une révolution; que le premier acte des chefs de cette révolution sera certainement d'anéantir la dette nationale, et que les riches devront se regarder comme heureux si on leur laisse leurs

biens effectifs actuels; que la dette nationale étant ainsi détruite, eux qui sont les créanciers de l'état, perdront toute la propriété qu'ils ont dans les fonds publics; que par conséquent il serait plus sage de leur part d'accepter sur-le-champ un compromis, et de renoncer à une partie de leurs prétentions. Ceux, par exemple, qui, depuis un grand nombre d'années, ont reçu un intérêt de la nation, renonceraient à la moitié de leurs droits; ceux à qui cet intérêt n'a été payé que depuis peu d'années, céderaient un tiers de leur demande, et ceux dont les billets sont de fraîche date, ne perdraient qu'un quart. Or, comme les créanciers de l'état sont tous riches, et possèdent, outre leurs propriétés dans les fonds, de grands biens en terres, en or, en argent, en marchandises, en maisons, il ne faut pas douter que, s'ils sont convaincus qu'une révolution peut avoir lieu, par laquelle ils seraient exposés à de plus grandes pertes, ils ne consentent immédiatement à ces propositions. Par ce moyen, la dette nationale se trouverait en un seul jour éteinte de la moitié. Ensuite, ce serait au parlement à prévenir toutes les dépenses inutiles, et à appliquer l'excédant des revenus à l'extinction du restant de la dette. En suivant ce plan, la

dette entière se trouverait liquidée en vingt ou trente ans. On pourrait abolir sur-le-champ les impôts les plus oppressifs, et les autres successivement. Les articles de première nécessité diminueraient alors de prix, et le peuple, plus heureux, ne pourrait manquer d'en être reconnaissant envers ceux qui le gouvernent.

FIN DU PREMIER VOLUME.



